





GAZETTE ANECDOTIQUE

SIXIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

SIXIÈME ANNÉE — TOME I



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 1 — 15 janvier 1881

NOTRE PRIME

La *Gazette anecdotique* entre aujourd'hui dans sa sixième année. Pour reconnaître l'accueil que lui ont fait les amateurs, nous donnerons gratuitement, à partir de ce jour, à tout abonné d'une année, deux volumes à choisir, quels qu'ils soient, dans les exemplaires à 3 francs de la *Nouvelle Bibliothèque classique* (page 11 de notre catalogue), qui se compose des ouvrages suivants :

Regnier, *Satires*, 1 vol. — Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, 1 vol. — Boileau, *Œuvres poétiques*, 2 vol. — Hamilton, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — Regnard, *Théâtre*, 2 vol. — P.-L. Courier, *Œuvres*,

1. Ces deux volumes peuvent être pris même dans un ouvrage comprenant plus de deux volumes.

3 vol. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — MALHERBE, *Poésies*, 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre*, 5 vol. — DIDEROT, *Œuvres choisies*, 6 vol. — CHAMFORT, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RIVAROL, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RACINE, *Théâtre*, 3 vol.

Nous envoyons d'ailleurs notre catalogue à tous nos anciens abonnés, et il sera également expédié aux personnes qui nous enverront désormais leur abonnement.

Notre prime sera délivrée aux abonnés qui la feront prendre dans nos bureaux, ou expédiée franco contre la remise de 80 centimes en timbres-poste pour frais d'envoi.

Les personnes qui voudraient avoir leurs exemplaires cartonnés devront nous remettre le prix du cartonnage, qui est de 1 franc par volume.

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — *Les Lettres de George Sand.* — La prochaine publication en volumes de la correspondance de George Sand, déjà commencée par extraits dans la *Revue des Deux Mondes* (numéros des 1er et 15 janvier),

donne lieu en ce moment à d'assez curieuses discussions littéraires auxquelles *le Figaro* sert de tribune. Il s'agit de la partie de cette correspondance qui comprend les lettres échangées entre Mme Sand et Alfred de Musset à une époque où ces deux illustres écrivains entretenaient des relations non moins intimes que réciproques. *Le Figaro* ayant annoncé que ces lettres allaient être l'objet d'une publication spéciale, M. Jules Troubat, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, est intervenu, déclarant « qu'il obéissait ainsi à un devoir et à une promesse faite à Paul de Musset, de qui il avait reçu tous les papiers et instructions nécessaires, et qu'il tenait entre autres de lui une lettre autographe de George Sand qui déclarait avoir brûlé les lettres d'Alfred de Musset... »

Ce à quoi *le Figaro* a répondu, par la plume d'Albert Wolff, qu'une bonne partie, la meilleure peut-être, de ces lettres, existait encore. Alors M. Maurice Sand est intervenu à son tour dans le débat, pour déclarer que ces lettres, existassent-elles ou non, ne pouvaient être publiées sans sa permission, et que cette permission, ce que nous comprenons d'ailleurs, il ne la donnerait jamais. D'où il résulte que cette correspondance intime, — en admettant qu'elle existe, même à l'état incomplet, — ne sera jamais connue que de nos petits-neveux, qui sauront alors, mieux et plus exactement que nous, la vérité sur les orageuses relations de l'auteur de *Lélia* avec le divin poète des *Nuits*.

Quant à la correspondance de Mme Sand, qui va bientôt paraître chez Lévy et que réunit pieusement depuis quatre ans son fils Maurice, elle sera forcément incomplète, ou elle embrassera je ne sais combien de volumes.

En effet, Mme Sand a été l'une des plus grandes «écriveuses » de notre siècle. Aussi ses lettres sont-elles éparpillées entre les mains d'un très grand nombre de destinataires ou de collectionneurs différents, dont certains n'ont pas voulu communiquer les lettres qu'ils possédaient, attendu qu'ils n'auraient pas été fâchés de les publier eux-mêmes. Nous sommes personnellement de ces derniers.

Mme Sand a eu deux enfants, un fils, que tout Paris connaît à la fois comme peintre de talent et comme écrivain distingué, et une fille, prénommée Solange, et qui a épousé le sculpteur Clésinger. En 1841 Mme Sand confia l'éducation de cette fille à Mme Bascans, femme du journaliste de ce nom qui écrivait à *la Tribune*. Mme Bascans dirigeait alors à Paris, rue de Chaillot, un grand pensionnat de jeunes filles, qu'elle a ensuite transporté à Neuilly, où elle est morte en 1878. Dans les papiers de cette femme d'élite nous avons trouvé toute la correspondance que Mme Sand a entretenue avec elle, d'abord pendant le séjour de sa fille dans son institution, puis, longtemps après, à propos de questions délicates intéressant Mme Clésinger et sur les-

quelles nous n'avons pas autrement le droit ni la volonté d'insister.

La correspondance de Mme Sand avec Mme Bascans qui se rapporte exclusivement à l'éducation de sa fille est des plus curieuses. Elle comprend une trentaine de lettres ou billets, et offre surtout cet intérêt que ces lettres montrent Mme Sand sous un aspect touchant et peu connu du public, celui de la mère de famille dans l'exercice de ses plus intimes fonctions, s'occupant des détails les plus minutieux et les plus particuliers pour tout ce qui concerne l'éducation, le bien-être et la santé de son enfant. Nous aurions voulu publier à part cette correspondance, qui contient plusieurs lettres d'une réelle importance et même d'une grande étendue, en une petite et élégante plaquette qui eût porté pour titre : *Madame Sand mère de famille.* Mais M. Maurice Sand, à qui nous demandâmes l'autorisation nécessaire, crut devoir nous la refuser, nous offrant en échange de publier lui-même, dans le recueil qu'il préparait des lettres de sa mère, cellés que nous possédions et qu'il nous conviendrait de lui remettre. Nous nous bornâmes à lui en communiquer quelques-unes, nous réservant de donner suite, dans des temps meilleurs, à l'intention que nous avions d'abord eue de publier l'ensemble de ces lettres. Nous pensons donc que le public retrouvera dans les volumes que va éditer Calmann-Lévy les quelques billets de Mme Sand que nous avons

remis à son fils pour être joints à sa correspondance.

Nous répétons qu'il est très curieux de surprendre, dans ces lettres, Mme Sand transformée tout à fait en mère de famille et aux prises avec les soins les plus minutieux et les plus intimes relatifs à son éducation :

... J'ai grondé Solange du peu de soin qu'elle prend de ses affaires, dit-elle dans une de ses lettres. Son joli chapeau neuf, qu'elle porte aujourd'hui pour la seconde fois, est déjà fané. Elle a pourtant un carton pour le serrer à la pension... Elle demande une armoire et promet d'être fort soigneuse... S'il y en a une de vacante, voulez-vous bien lui permettre de s'en servir ?

... Dans une petite lettre de Solange, elle se plaint d'avoir froid. Mon médecin m'a tellement recommandé de la couvrir que je vous prie de lui laisser porter le fichu ouaté que j'ai envoyé avant-hier. Le gilet de bourre de coton n'est pas extrêmement chaud ; j'envoie aujourd'hui un pantalon tricoté, un second gilet, une chemise de nuit et des mitaines. Comme on est fort capricieuse, bien qu'on se plaigne du froid, il est fort possible qu'on ne veuille pas porter de caleçon. Celui que j'ai remis aujourd'hui ne doit pas être commode. Veuillez me le faire renvoyer et exiger qu'on porte le neuf. Mille pardons de tout ce détail de guenilles...

... Je vous laisserai Solange aujourd'hui. Elle n'a pas eu de frisson ni de fièvre hier soir. Ayez la bonté de vous en occuper un peu pendant deux ou trois jours, de huit à neuf heures, au cas où elle sentirait du froid ou du malaise en se couchant. Le seul remède serait de la bien couvrir et de lui faire avaler une ou deux tasses d'eau bien chaude avec un peu de sirop de violettes...

Tous ces détails, à coup sûr, ne sont intéressants que parce que c'est Mme Sand qui les signe; mais d'autres lettres de la même collection offrent un intérêt capital et ont une portée bien différente et surtout bien plus élevée. Mme Sand, à propos de la première communion de sa fille, écrit à Mme Bascans, avant et après la cérémonie, plusieurs lettres, dont l'une n'a pas moins de six pages des plus remplies, dans lesquelles elle discute à perte de vue et sous toutes leurs faces les plus hautes questions religieuses et les principes mêmes de la religion. Nous n'avons pas cru devoir communiquer ces lettres à M. Maurice Sand, qui d'ailleurs n'aurait peut-être pas non plus voulu les publier; mais nous nous promettons, si jamais la chose devient possible, de les rendre un jour publiques, parce qu'elles constituent, à notre sens, un document des plus intéressants pour l'étude du caractère moral de Mme Sand.

La fille de l'auteur du *Marquis de Villemer*, Mme Solange Clésinger, avait gardé, et garde encore aujourd'hui, nous en sommes persuadé, le meilleur souvenir de son séjour dans la pension de Mme Bascans, où elle avait eu aussi M. Bascans pour professeur. Quand Mme Bascans perdit son mari, en 1862, elle reçut, à cette triste occasion, une lettre de Mme Clésinger, que nous reproduisons ci-après. Elle est trop à l'honneur du cœur et de l'esprit de sa sœur pour que M. Maurice Sand puisse beaucoup nous en vouloir de la mettre au

jour sans que nous en ayons demandé à elle ou à lui la permission.

Paris, 13 janvier 1862.
6, rue de l'Isly.

Ma chère Madame Bascans,

Je vous plains du fond de mon cœur, et je partage votre peine. La tendresse maternelle vous donnera seule la force de surmonter une si grande douleur. Le temps, que nos amis évoquent pour nous, sèche les larmes, sans emporter jamais les déchirants regrets d'une éternelle séparation.

Après vos filles, une pensée doit amortir un peu les poignantes angoisses du désespoir : c'est la conviction du repos et du bien-être d'un monde meilleur. En regardant autour de soi, ne voit-on pas les personnes malfaisantes rester longtemps ici-bas, pour le perpétuel martyre de ceux qu'elles tourmentent, et les gens de bien sur qui reposent la félicité, le bonheur d'une famille, en être séparés trop tôt? Il faut bien croire que ceux-ci sont les élus de Dieu, et trouver sa consolation à les voir affranchir des duretés de cette vie. Ce ne peut être le hasard qui les enlève ainsi; d'ailleurs, le hasard, n'est-ce pas Dieu incognito?

Le malheur qui vous atteint si cruellement, ma bien chère mère et amie, porte une peine profonde dans tous les cœurs qui ont connu et aimé M. Bascans. C'est pour chacune de ses élèves un chagrin personnel. Le souvenir de tant de mérite joint à une si grande bonté reste ineffaçable, et la reconnaissance qui lui est due se retrouve vivace dans l'âme de ses plus indociles enfants. Moi, plus qu'une autre, si insupportable et cependant si soignée par lui, je déplore cet odieux malheur. J'ai senti, hélas! trop tard que ce qu'il y avait de bon dans ma tête y avait été mis de force par ce maître consciencieux,

par cet esprit vraiment supérieur. Il me semble que c'est hier qu'il me renvoyait de sa chambre avec ces terribles paroles : « Vous ne dînerez que lorsque votre devoir sera fini !... » et qu'en souriant il ajoutait tout bas à la pauvre charmante Valmore[1] : « Laissez-lui croire qu'elle ne dînera pas si elle ne fait rien ; elle est trop paresseuse !... »

J'ai su tous les affreux détails... Votre pauvre fille commence-t-elle à surmonter un peu les premiers déchirements de sa douleur ? Sa santé n'en est-elle pas altérée ? On dit que vos filles sont belles et charmantes, bonnes et accomplies ; si la moitié de vous-même vous a été violemment arrachée, l'autre vous reste. Il pourra donc y avoir encore dans votre vie sinon du bonheur complet, du moins des sourires de mère, des jours de soleil et de consolation. Si je n'étais clouée depuis quatre mois, par un mal trop lent, vous m'auriez vue et je n'aurais point failli à réclamer ma part de larmes auprès de vous. Je passe des semaines entières sans pouvoir me retourner, ni m'asseoir dans mon lit. C'est pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire[2]. Cette nuit est l'anniversaire de la mort de ma pauvre petite Jeanne[3]. Croyez qu'à travers les secousses, l'absence, les bouleversements de toutes sortes, le cœur reste le même. Comme à l'heure où j'ai quitté votre maison pour rentrer dans celle de ma mère, comme le jour que vous êtes venue m'assister dans ma plus grande souffrance, je vous aime et je suis toujours votre

SOLANGE.

SARAH BERNHARDT EN AMÉRIQUE. — Un aimable

---

1. La fille de Mme Desbordes-Valmore, depuis Mme Lenglet, et qui était alors institutrice chez Mme Bascans.
2. M. Bascans était mort le 31 decembre 1861.
3. La fille unique de Mme Clésinger, filleule de Mme Bascans, et qu'elle perdit tout enfant.

correspondant, qui est un des lecteurs de notre *Gazette*, M. C. Jolly-Bavoillot, nous envoie de New-York de très curieux détails concernant les représentations données par Sarah Bernhardt, dans cette ville, sur la scène de Booth's Theatre. L'illustre fugitive, que les journaux américains appellent « la grande tragédienne française », a donné à New-York, du 8 novembre au 4 décembre dernier, vingt-quatre représentations, dont voici l'intéressant tableau avec les recettes en regard :

8	Novembre.	*Adrienne Lecouvreur*. . .	28,170 fr.
9	—	—	18,255
10	—	*Frou-Frou*.	16,100
11	—	—	18,525
12	—	—	19 600
13	—	*Adrienne Lecouvreur* . . .	18,760
15	—	*La Dame aux Camélias*. .	18,380
16	—	—	20,600
17	—	—	22,325
18	—	*Hernani*	19,880
19	—	—	21,590
20	—	*Frou-Frou*.	22,020
22	—	—	18,620
23	—	*Phèdre*	17,125
24	—	*La Dame aux Camélias*.	17,935
25	—	*Le Sphinx*	14,505
26	—	—	17,220
27	—	*La Dame aux Camélias*. .	25,085
29	—	*Hernani*.	16,845
30	—	*Frou-Frou*	21,155
		A reporter. . . .	392,695 fr.

	Report. . . .	392,695 fr.
1er Décembre.	*La Dame aux Camélias.* .	24,380
2 —	*Phèdre*	17,110
3 —	*Le Sphinx*	18,300
4 —	*Hernani* (soirée).	24,280
4 —	(Mat.) 2 a. *Frou-Frou; Le Passant;* 2 a. de *la Dame aux Camélias.* .	17,855
	Total. . . .	494,620 fr.

On voit que la première des représentations de Sarah Bernhardt a été la plus fructueuse, et que les trois pièces qui ont donné les plus fortes recettes ont été *la Dame aux Camélias, Hernani* et *Frou-Frou.*

Voici maintenant le tableau comparatif des représentations que donna Rachel dans la même ville en 1855 :

3 Septembre.	*Horace*	26,334 fr.
4 —	*Phèdre*	19,587
6 —	*Adrienne Lecouvreur.* . .	21,614
10 —	*Marie Stuart.*	20,154
12 —	*Adrienne Lecouvreur* . . .	18,102
14 —	*Les Horaces.*	19 293
17 —	*Andromaque.*	18,469
19 —	*Angelo.*	18,470
20 —	*Bajazet*	18,401
24 —	*Angelo*	19,141
26 —	*Phèdre*	16,920
28 —	*Adrienne Lecouvreur.* . .	17,825
29 —	*Andromaque.*	12,211
	A reporter. . . .	246,521 fr.

		Report. . . .	246,521 fr.
3	Octobre.	*Polyeucte*	13,781
5	—	*Angelo*.	17,335
8	—	*Les Horaces, la Marseillaise*	21,299
11	—	*Marie Stuart*.	14,999
13	—	*Polyeucte*	15,267
15	—	*Jeanne d'Arc*.	22,128
17	—	*Adrienne Lecouvreur* . . .	18,228
18	—	*Phèdre, le Moineau de Lesbie*.	19,813
19	—	*Adrienne Lecouvreur*. . .	18,102
20	—	*Horace, le Misanthrope*. .	16,259
5	Novembre	*Adrienne Lecouvreur*. . .	8,526
7	—	*Lady Tartufe*.	8,515
12	—	*Angelo*	14,007
13	—	*Virginie*	12,941
15	—	*Mlle de Belle-Isle*	15,760
16	—	*Phèdre*	20,601
17	—	Matinée de lecture. . . .	8,284
		Total.	512,366 fr.

Les représentations de Rachel ont été, comme total des recettes, supérieures à celles de Sarah Bernhardt. Mais, dans cette comparaison, il faut tenir compte de deux choses : la différence des temps, 1855-1880, et le nombre des représentations données : Rachel, 30 — Sarah Bernhardt, 25.

Le succès personnel de Sarah Bernhardt comme femme a été aussi très supérieur à celui qu'avait obtenu Rachel. C'est surtout par son originalité, par son excentricité, que Sarah Bernhardt a plu. Il paraît, d'ailleurs,

que ce succès n'a pas été du goût de tout le monde, et le clergé local a même cru devoir intervenir pour le blâmer dans des prédications enflammées, qui visaient tout naturellement la comédienne en première ligne. Un journal, ayant pris la défense de Sarah Bernhardt contre un révérend clergyman qui l'avait plus particulièrement malmenée, reçut d'elle la lettre de remerciement suivante :

Monsieur,

Je reçois votre journal dans lequel se trouvent et le déloyal sermon du Rev. X... et votre si énergique réponse.

Je vous assure que je suis plus touchée par votre chaleureuse défense que je n'ai été blessée de l'insulte. Je crois de toute mon âme que l'hypocrisie est le plus lâche de tous les vices. J'ai un enfant, je l'aime. Les pierres qu'on me jette au passage n'atteindront pas sa jeune tête, et je le conduirai au but parce que c'est mon devoir. Si je l'eusse étouffé et jeté au ruisseau lors de sa naissance, je serais en paix avec la société ; mais que voulez-vous, je suis si originale que je préfère être en paix avec ma conscience et avec Dieu.

SARAH BERNHARDT.

A Boston, où Sarah Bernhardt s'est rendue après son séjour à New-York, l'enthousiasme n'a pas été moindre. C'était le même répertoire, et il a défrayé treize soirées, qui ont produit une recette totale de 245,785 francs, soit près de 19,000 francs par soirée. C'est *la Dame aux Camélias* qui a surtout réussi à Boston. Voici un extrait d'un journal de la localité qui rend compte de l'une des représentations de cette pièce :

« La pièce a été jouée au milieu d'une véritable ovation. L'illustre actrice a été rappelée après le premier acte et chaleureusement applaudie. Nouveau rappel à la fin du second acte, c'est-à-dire nouveaux applaudissements plus chaleureux encore, s'il est possible. Après le troisième acte, trois rappels au milieu d'une tempête d'applaudissements qui ne voulaient plus cesser, et lorsque le rideau est tombé à la fin de la pièce, Mlle Bernhardt a été ramenée et acclamée.

« Les spectateurs paraissaient ne plus se posséder : il est impossible de décrire leur enthousiasme lorsque la grande actrice saluait de côté et d'autre pour les remercier de cet accueil extraordinaire. Cette représentation a été le triomphe de la saison, un véritable triomphe artistique dont tout artiste pourrait être fier, et Sarah Bernhardt en est fière. Elle a enchanté les Bostoniens. »

Enfin, voici un extrait du même journal qui donnera une idée de la curiosité qu'excitait partout la présence de Sarah Bernhardt dans la ville de Boston :

« Mlle Bernhardt sort ici dans un magnifique équipage, construit pour elle. La semaine dernière, elle s'était fait conduire dans un magasin de bijouterie de Washington street. M. Jarrett l'accompagnait. Le magasin s'est immédiatement rempli du monde qui avait suivi la voiture. Le magasin a dû être fermé à clef. La foule s'est précipitée alors contre les vitrines ; la rue avait l'air de servir à un mass meeting. Les propriétaires du

magasin ne laissaient pas que d'être quelque peu inquiets pour leurs bijoux. Heureusement, l'actrice n'a pas été lente à faire son choix, et est remontée dans son équipage, qui a été escorté par la foule jusqu'à l'hôtel Vendôme. »

En quittant Boston, Sarah Bernhardt a dû se rendre à Montréal, puis de là à Baltimore. Enfin, elle reviendra encore une fois à New-York, pour retourner en Angleterre, en passant notamment par Philadelphie, Chicago, Cincinnati et la Nouvelle-Orléans, où sera fixé l'itinéraire du retour définitif, qui doit avoir lieu en avril.

Nécrologie. — *Blanqui.* — Ce vieux et incorrigible conspirateur, ce révolutionnaire quand même, qui n'avait pas fait moins d'une trentaine d'années de prison pour cause de politique, vient de mourir à 75 ans, à la suite d'un refroidissement pris en sortant d'une des nombreuses réunions publiques qu'on l'obligeait à présider à peu près tous les soirs. Ce sectaire endurci n'était plus qu'une ombre, et n'avait plus qu'un souffle; mais, à la voix des Paule Minck et des Louise Michel, il se laissait encore traîner à toutes les tribunes des clubs de Montmartre ou de Belleville, où il marmottait tant bien que mal, d'une voix mourante et éteinte, quelques lambeaux de discours que personne n'entendait.

Le jour de ses funérailles (5 janvier) a été un événement parisien; toute une foule qui comptait plus de

100,000 personnes dont 80,000 curieux, a suivi le cercueil de Blanqui, sur la tombe de qui ont été prononcés beaucoup de discours qui lui promettaient à la fois l'immortalité et la vengeance. La vengeance de quoi? Mlle Louise Michel devrait bien nous le dire.

A peine Blanqui était-il entré dans la tombe que les apothéoses ont commencé pour lui. On a loué la constance de ses principes, sa fidélité perpétuelle à la République, son abnégation, ses sacrifices, son martyre... Que sais-je? Eh! oui, Blanqui a été fidèle, Blanqui a été martyrisé, Blanqui s'est toujours sacrifié; mais vraiment cette constante fidélité, ce long martyre, ce perpétuel sacrifice, à qui et à quoi ont-ils jamais profité ou servi?

Théâtres. — Reprise du *Mariage d'Olympe*. — A l'occasion de la reprise, au Gymnase, de cette belle comédie d'Émile Augier (30 décembre), excellemment jouée aujourd'hui par Brindeau (de Puygiron), Saint-Germain (Adolphe), Landrol (de Montrichard), et Mmes Pasca (Olympe) et Fromentin (la Marquise), *le Temps* a cité quelques curieux passages des deux rapports successifs de la censure qui s'opposait, en 1854, à la représentation de cette pièce :

« Il nous a semblé, dit le premier rapport, que le fond de l'ouvrage pouvait être admis. Les détails vont beaucoup trop loin, et voici les points principaux sur lesquels portent nos réserves :

« 1° Le personnage de la mère se retrouvant avec sa fille et prenant part au souper du deuxième acte nous paraît impossible. Une mère partageant et exaltant les mauvaises passions de sa fille ne doit pas figurer à ce titre dans une pareille scène.

« 2° Le dénouement ne saurait être admis sous le double point de vue moral et religieux. Un vieillard représentant l'idéal de l'honneur et de la vertu, ne peut pas être montré se suicidant après s'être fait justice par un meurtre, pendant que sa femme, qui le pousse à cette action coupable comme à un devoir, assiste, à genoux et en priant Dieu, à la catastrophe. A ces conditions, et sous la réserve expresse d'autres détails, nous pensons que la pièce pourra être autorisée. »

Ceci était le premier dénouement. Dans la pièce remaniée, telle qu'on la joue aujourd'hui, le « vieillard » est seul en présence avec Olympe; sa femme s'est retirée. Le second rapport indique très bien ces modifications :

« L'auteur du *Mariage d'Olympe*, auquel nous avons communiqué nos réserves exprimées dans le rapport ci-joint et approuvées par M. le ministre, a fait droit à celles qui concernent le dénouement et les détails du dialogue indiqués sur les manuscrits.

« Le meurtre qui termine la pièce n'est plus un acte prémédité par le vieux marquis, mais le résultat d'un entraînement provoqué par la conduite d'Olympe.

« La marquise ne prend aucune part à ce meurtre, qui n'est plus suivi du suicide du marquis.

« Les détails les plus choquants du dialogue ont été supprimés ou modifiés.

« Reste la scène entre Olympe et sa mère. L'auteur nous a déclaré que le rôle de celle-ci est indispensable au sens et à l'économie de son œuvre. Il dit que pour rendre l'aventurière impossible au milieu d'une famille honorable, il a dû la montrer à côté de sa mère, une de ces femmes qui encouragent les vices de leur fille et qui ont perdu toute pudeur;

« Que cette opposition lui est nécessaire pour rendre vraisemblable la catastrophe qui termine sa pièce;

« Qu'une fausse mère ou une fausse tante ne fournirait pas, dans cette situation, des couleurs assez tranchées pour une pareille opposition;

« Qu'enfin, le sens moral qu'il a voulu donner à son drame en montrant une femme comme Olympe serait trop affaibli, s'il ne la mettait en scène avec sa corruption, son entourage et sa famille.

« Ces raisons ne nous ont pas convaincus. »

On sait qu'en dépit de la censure la pièce fut représentée, grâce à l'intervention, alors toute-puissante, du prince Napoléon.

La Revue pornographique. — Le théâtre du Cercle de la presse vient de donner une bien curieuse représentation, et d'autant plus curieuse qu'elle a été unique et

que la censure ni la police n'ont rien eu à y voir. Il s'agissait d'une revue en deux actes et un prologue, avec ballet, qui avait pour titre : *La Revue pornographique*. Les artistes les plus célèbres de l'opérette et du vaudeville, et Judic, et Daubray, et même Gailhard de l'Opéra, et Capoul, et la belle Mlle Mauri, avec une délégation du corps de ballet de l'Académie de musique, ont interprété, joué, chanté et dansé les principaux rôles de cette spirituelle critique des faits et gestes de l'année 1880, à la fois littéraire, dramatique et surtout politique. Comme on pouvait dire là tout ce qu'on voulait, je vous assure qu'on s'en est donné à cœur joie!...

Et, d'abord, une piquante surprise attendait le public d'élite qui encombrait la salle. On distribuait à l'entrée un numéro unique de *Paris pornographe*, journal illustré par Detaille, Neuville. Dupray, Lepic, etc. En tête du journal on lit :

En prévision des nombreux procès qui ne peuvent manquer de fondre sur le journal, notre gérant

O.-E. ALPHONSE CASCAPON

vient de se constituer prisonnier.

Sous ce titre : « Nos Parrains », *Paris pornographe* publie des lettres d'adhésion et d'encouragement qu'on a bien voulu lui adresser. En voici quelques échantillons :

Mon cher confrère,

La pornographie est le dernier terme de l'équation littéraire. Elle en est aussi le premier. Ulysse était un porno-

graphe. Ses compagnons sont immortels. Moi aussi. Je salue avec respect vos gadoues lumineuses.

V. HUGO.

Cher confrère,

Votre idée est la seule que je n'ai pas eue.

Je la trouve mauvaise.

Néamoims, elle est bonne.

Vous aurez du tirage.

Cordialités.

E. DE GIRARDIN.

Cher Monsieur,

La femme de rue doit voter.

La femme du temple doit être tuée.

Voilà la thèse.

Elle contient en germe le développement pornocratique auquel j'ai voué ma vie.

ALEX. DUMAS
De l'Académie française.

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!

Baronne DE NIKAULLA.

Mon cher confrère,

Vous avez mis le doigt sur la feuille à faire. L'organe pornographique est l'instrument d'un sens trop développé chez moi pour que je vous refuse mes inspirations.

D'ailleurs, je suis du *Temps*.

F. SARCEY.

Glorieux combattants,

Les champs de bataille ont eu leur pornographie. Que le souffle de mon ancien collègue de Waterloo vous pénètre. Je trempe mon sabre dans vos courageux encriers.

Général GARIBALDI,
En déplacement.

La revue est émaillée de couplets charmants, tout pleins de fines et spirituelles allusions. Ainsi, comme spécimen, voici la sémillante Mlle Alice Lavigne, en Nana, qui est venue débiter les couplets suivants sur l'envahissement du naturalisme :

Après six mille ans où l'esprit
A régné sans partage,
Le Maître vint, le Maître dit :
« Mince de beau langage!
L'air où ma muse se complaît,
C'est l'air gras de l'étable...
Zut au beau! le beau, c'est le laid!
Le laid seul est aimable! »

Qui donc fit ce miracle-là?
Holà!
Qui leva cette piste?
C'est le vrai Nana,
C'est le vrai tutu,
Le vrai naturaliste!

« La natur' n'fait pas de façon;
Gazer est inutile;
Nommer les choses par leur nom,
C'est le comble du style!
Du mot propre défiez-vous
Ainsi que de la gale!
Souvent le mot propre, entre nous,
S'trouve être le mot sale! »
Gnia que lui! Gnia que c't'homme-là!
Holà!
Quel talent! Quel dentiste! etc.

Gloire au Maître, au Rénovateur!

Mais n'oublions personne.
Ce Messie eut un précurseur :
Il s'appelait Cambronne.
Le mot qu'aux Anglais il lança
Comme un' poté... de crotte,
Un député le ramassa...
Faut que rien ne se perde !
Gnia que lui ! etc., etc.

Il est bien regrettable qu'une semblable revue ne puisse arriver, telle quelle, à une représentation publique ; elle serait bien autrement amusante que celles qui nous reviennent mutilées, amendées, et privées précisément par la censure des allusions si vivantes et si gaies qui ont fait le succès de la *Revue pornographique.*

VARIA. — *Les Cantatrices grandes dames.* — Le rédacteur du *Figaro*, qui signe « Étincelle » et qui n'est autre, paraît-il, qu'une dame du meilleur monde, et toujours des mieux informées, nous donnait, il y a quelques jours, une curieuse nomenclature des femmes du monde qui ont un grand talent de cantatrice, à envier même par des femmes de théâtre, et qui se font entendre dans la société, et parfois dans des concerts publics de charité et de bienfaisance. Voici le résumé de cette indiscrète mais intéressante nomenclature :

La comtesse de Reculot, sœur du marquis de Caux, et par conséquent belle-sœur de la Patti. Belle voix de

soprano d'une grande souplesse et d'un brio extrême. Chante surtout d'une façon incomparable les romances de caractère.

La grande-duchesse de Leuchtemberg, née Skobeleff. A la fois un grand talent et une grande beauté.

Mme Fuchs. Mariée à un ingénieur en chef des Mines, mérite d'être citée parmi les premières cantatrices mondaines, parce qu'elle peut rivaliser avec les étoiles du théâtre. C'est une légèreté de soprano qui prête à tout ce qu'elle chante une grâce aérienne ; c'est un art exquis du bien dire, une sensibilité raffinée. Petite, frêle, blonde, inspirée, Mme Fuchs rappelle la jolie Fidès Devriès, qui laissa des regrets sur la scène de l'Opéra.

Mme René Brice, femme du député et fille de M. Camille Doucet. La meilleure élève de Delle Sedie. Voix de mezzo-soprano, à la fois très brillante et très douce.

Mme Eugène Haritoff, Belge de naissance. Talent mélancolique, attendri et des plus impressionnants.

La belle blonde Mme De Boy, femme d'un chambellan du roi de Suède. Elle chante comme Mlle Nillson, avec un charme tout particulier, et tout à fait de terroir, les mélodies si originales de son pays.

Mme Bernadaki. Femme du grand maître de la cour de l'empereur de Russie et belle-sœur de la baronne de Talleyrand, Mme Bernadaki chante surtout à ravir des airs nationaux de Russie et de Bohême.

La comtesse Marie Oraczenska, née comtesse Pru-

jinska, et qui possède un talent naissant plutôt encore à l'état de promesse qu'à l'état de réalité. Mais la voix est déjà fort belle, et d'ici peu la belle comtesse chantera ; pour le moment elle se contente d'enchanter ; du moins c'est *le Figaro* qui l'assure.

Cette nomenclature ne nous donne que le dessus du panier des cantatrices mondaines. Il en est beaucoup d'autres en effet, moins connues parce qu'elles se prodiguent peu au dehors, ou de moins grand nom, qu'on pourrait encore citer ; la liste susdite ne contient donc que les plus en vogue en ce moment parmi ces beaux rossignols du grand monde.

Les Commandements du maire. — Nous trouvons dans un petit journal de province les vers suivants, qui n'ont peut-être pas beaucoup de sel, mais qui, par ce temps d'élections municipales, peuvent être utiles aux nouveaux élus. En outre, le dernier vers contient une pensée philosophique dont l'élévation n'échappera à personne :

LE BONHEUR D'ÊTRE MAIRE !!!

La Loi, comme l'Église, a ses commandements.
Pour un maire apprenez quels sont les règlements :
A la maison commune être journellement ;
Lire tous les papiers très attentivement ;
Recevoir le public toujours courtoisement ;
Sans esprit de parti donner l'alignement.
Présider le conseil, en subir gravement

Les prolixes débats sans découragement;
Présenter le budget sans erreur sciemment;
Chose plus grave encore : unir les cœurs aimants,
Qui bientôt maudiront le maire et leurs serments.
Au chef-lieu de canton mener une fois l'an
Les conscrits que l'Etat veut voir nus comme Adam;
A monsieur le Préfet écrire exactement;
Avec le Sous-Préfet procéder mêmement;
Ne recevoir jamais le moindre traitement,
Et souvent du pays aucun remercîment :
Tel est le sort d'un maire habituellement.
Il peut avoir parfois un dédommagement;
Mais il lui faut pour ça mourir subitement;
Alors le peuple ému se dit tardivement :
« C'était un maire habile et d'un grand dévoûment.
Accompagnons son corps avec recueillement. »
Le beau jour de sa vie est son enterrement.

Histoires de danseuses. — Voici trois amusantes anecdotes chorégraphiques empruntées à un article du journal *le Soir* :

« Il arrive quelquefois que les danseuses ont *mal au genou*, ce qui les oblige, pendant plusieurs mois, mais jamais plus de neuf, d'interrompre leur service à l'Opéra. Ce mal atteint parfois les premiers sujets. Mlle Taglioni déclara un jour un mal de genou : on convoqua tous les médecins et chirurgiens de l'Opéra. La consultation fut longue et sérieuse; il n'y avait au genou ni gonflement ni rougeur; mais, au moindre toucher, la physionomie de la danseuse exprimait la douleur la plus

vive, et Mlle Taglioni resta plusieurs mois sans danser. Trois ou quatre ans plus tard, Adolphe Adam fut appelé comme compositeur à Saint-Pétersbourg. En entrant dans l'appartement de Mlle Taglioni, qui était alors première danseuse au Théâtre impérial, il vit accourir dans ses jambes une charmante enfant : « A qui donc cette jolie petite fille? » Mlle Taglioni lui répondit en riant : « C'est mon mal de genou. »

Un jour, le docteur Véron, directeur de l'Opéra, aperçut une danseuse qui se trouvait dans une position intéressante; il l'engagea à suspendre son service. « Quel est donc le père de cet enfant? » demande-t-il avec intérêt à la jeune fille. « C'est des messieurs que vous ne connaissez pas, » répondit-elle naïvement.

Ces demoiselles, qui touchent parfois des sommes considérables, n'ont pas une notion très nette des affaires. On demandait à une danseuse quel était le monsieur avec qui on l'avait rencontrée. Elle répondit avec fierté : « C'est un monsieur très riche, qui a des maisons, des terres, et tout cela très bien *hypothéqué!* »

PETITE GAZETTE. — Voici quelques curieux chiffres empruntés au budget de l'Opéra pendant l'exercice de 1880.

Les dépenses générales se sont élevées à 4,079,000 francs. Dans cette somme le gaz figure pour 240,000 francs; le balayage pour 40,000 francs. La troupe a coûté 1,200,000 francs; les droits des pauvres et d'auteur, 500,000 francs. Dans le

détail de la mise en scène des pièces nouvellement jouées on trouve que celle d'*Aïda* a coûté 240,000 francs; celle du *Comte Ory*, 30,000; enfin celle de la *Korrigane*, 80,000 francs. Quant aux recettes, elles ont à peu près atteint le chiffre des dépenses, ce qui prouve que l'entreprise de l'Opéra peut être désormais très intéressante au point de vue artistique pour son directeur, mais absolument inféconde au point de vue pécuniaire.

— A la Comédie-Française les vingt premières représentations de *Jean Baudry* ont donné 122,283 francs de recette soit 6,114 fr. 15 par soirée.

— Dans le bilan de l'Odéon, depuis sa réouverture ave M. de La Rounat (du 15 septembre au 31 décembre) nou trouvons que ce théâtre a donné 21 pièces représentant 75 actes dans lesquelles 17 artistes nouveaux ont débuté. La troupe actuelle de ce théâtre compte présentement 47 artistes (23 hommes et 24 femmes) dont les appointements s'élèvent à la somme fixe de 132,645 francs, sans compter les feux.

— Au théâtre du Palais-Royal, *Divorçons!* continue à faire encaisser d'énormes recettes. Les trente premières soirées ont donné une moyenne de 5,327 fr. 60. La recette la plus forte a été de 5,638 fr. 50.

NÉCROLOGIE. — On annonce le décès de Mlle Herminie Mutel, peintre miniaturiste, née à Reims en 1809, et non vers 1817 ou en 1819, comme Vapereau et Larousse l'assurent. Élève de Mme de Mirbel, Mlle Mutel a joui d'une assez grande réputation sous le règne de Louis-Philippe, et elle a fait le portrait d'un grand nombre de célébrités de l'époque. Elle avait beaucoup de finesse, de sûreté de main et un coloris excellent. Elle a eu la première médaille au Salon de 1845. Ses obsèques ont été célébrées à Saint-Sulpice, le 4 janvier.

VARIÉTÉS

UN CONTE INÉDIT DE CAYLUS

Notre collaborateur M. C. Henry vient de trouver plusieurs manuscrits du comte de Caylus, dont il publiera prochainement la plus grande partie. Ce sont, ou de premières rédactions d'œuvres imprimées, ou des copies d'œuvres inédites, avec corrections autographes ; il y a aussi bon nombre de manuscrits autographes. Poésie, théâtre, contes, esthétique, on trouve un peu de tout dans cette œuvre considérable, dont le comte de Caylus n'est évidemment pas l'unique auteur. On sait les spirituelles et joyeuses sociétés dont le comte faisait partie, et les collaborations dont les *Œuvres badines* portent la trace avouée. A en juger par l'analyse suivante d'un des contes inédits, notre collaborateur a fait une trouvaille vraiment précieuse :

TROP EST TROP

CONTE TERRIBLEMENT MORAL

Quand une fois il y a un roi et une reine, tôt ou tard ils ont un enfant. On invite les fées ; on en oublie une ; elle arrive de mauvaise humeur et, d'un mot, elle gâte tout ce que les autres ont fait de bien. Voilà précisément ce qui se passa dans une cour dont j'ignore le nom. Au moment où la dernière des fées invitées, comblant tous les dons, lui donne celui de voir tous ses désirs exécutés dans l'instant, la fée oubliée arrive et crie : « *Au double !* » Elle resta sans plus dire, mangea double, but double, et, dit-on, fut si fort dans son jour

de tout doubler qu'elle doubla le pas pour s'en aller. Heureuses de n'avoir pas été contrariées, car elles regardaient comme un propos mesquin le mot de la fée Guignon, les autres fées déclarèrent qu'évidemment leur compagne n'avait pas trouvé de mal à faire. Le prince avait tout, sauf un nom : elles jugèrent que la fée Guignon devait au moins lui en laisser un, et on l'appela le prince *Audouble*.

Son enfance alla à merveille, tant qu'il ne manifesta pas de volontés. Mais une singularité s'éveillait en lui. Quand il parlait, sans qu'il y eût un défaut de la langue, il bégayait, répétant les syllabes au double. Tant qu'il ne fit que se soutenir sur ses petites jambes, il y était mieux campé qu'un autre; mais quand il voulut marcher, il débuta par le pas redoublé. Ses tapes les plus légères étaient d'immenses coups de poing, et dans l'exécution de ses désirs il avait autant de maladresse que de grâce dans ses actes inconscients. Il s'étouffait en mangeant, avalait de travers en buvant, sautait trop haut en dansant, chantait toujours trop haut ou trop bas de six tons, sauf dans le médium, où il aurait eu des sons fort agréables s'il n'avait crié à tue-tête ou chanté imperceptiblement. En jouant la comédie, pour s'avancer il tombait dans le trou du souffleur ou dans les lampions. En montant à cheval, il s'élançait et tombait de l'autre côté.

Sur le conseil des fées, on le fit voyager. On lui donna

des chevaux excellents, un précepteur du nom de Modéré, choisi de la main des fées. Comme il allait toujours beaucoup plus loin qu'il ne voulait, quoiqu'il eût promis de ne pas s'éloigner, il se trouva bientôt au bout du monde. Ses chevaux étant crevés, il s'embarqua. Le navire avait une marche singulière : tantôt des voiles enflées à faire casser les mâts, tantôt presqu'à l'ancre. Une tempête advint. Parfois le navire se trouvait perché au haut des vagues énormes, quelquefois au fond de la mer, sans qu'il y eût grand vent. Il voulut aborder : il échoua. Aussitôt la mer redevint calme. Le gouverneur choisit ce moment pour placer de sages observations sur la vivacité des désirs, les flatteurs et le danger pour les princes d'être trop ponctuellement obéis. Le prince l'envoya promener : jamais Modéré n'était allé si loin.

Avant la fin du jour, ils arrivèrent dans une jolie ville fort peuplée et fort illuminée. La reine devait, après trois jours d'exercices de princes concurrents, se choisir un mari. On commençait le lendemain. *Audouble* vint à la fête, son habit une fois trop beau, et ses courbettes si profondes qu'on y croyait voir une dérision. Modéré disait que c'était la mode de son pays. Aux jeux d'adresse, il triompha; mais la fée Guignon, qui se trouvait là sans qu'il s'en doutât, fit prendre des jeux où trop bien jouer nuit, et il perdit. La princesse, qui prenait intérêt à lui, le conseillait, et croyant ses avis mé-

prisés se piqua un peu. Le lendemain, aux courses, avant le départ, il baisa le bas de la robe de la princesse; « mais, toujours excessif dans l'exécution, il releva beaucoup plus de jupons et beaucoup plus haut qu'il ne fallait : ce fut un scandale et un murmure inconcevables. Aux courses, il va beaucoup trop loin, tombe dans un lac et arrive, tout mouillé et tout essoufflé, le dernier après un boiteux. Le soir, au bal, on devait s'exercer à souffler des bougies : il les souffla toutes, et quand on les eut rallumées il était aux pieds de la princesse. On se demanda si c'était comme le matin; elle en fut piquée. Rentrée chez elle, après le bal, la reine, qui avait un faible pour *Audouble;* pensa excuser ses maladresses en disant qu'après tout le prince ne péchait que par excès; elle réfléchit qu'en amour ce n'est pas un défaut, et l'envoya chercher sur l'heure. *Audouble* vint tout heureux, muni des sages conseils de Modéré; mais enflammé par les charmes de la princesse, ses désirs doublés devinrent si violents, si inexécutables, que la reine en faillit mourir et dut crier : Au secours! Le prince de se sauver, bien servi cette fois par la vitesse de ses jambes. Le lendemain on recommença les courses, et le quatrième jour la reine, qui ne s'était pas vantée des folies dont elle avait failli être la victime, choisit et couronna un vainqueur.

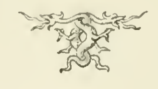
Modéré se mit à chercher son prince : il ne perdait pas sa trace et l'eût infailliblement trouvé, si *Audouble*

ne l'eût cherché de son côté. Il était comme le balancier d'une pendule, passant et repassant très près de Modéré, et dans l'impossibilité de s'en rapprocher ou du moins de s'arrêter où il était. Ennuyé de cette manière d'aller, beaucoup trop rapide pour être instructive, *Audouble* en vint à ne plus rien désirer, et ses malheurs diminuèrent. Enfin, dans un hameau où il s'était fixé depuis quelques jours, il vit une jeune bergère et l'aima; mais d'un amour rempli de timidité et qui anéantissait en lui tout désir. C'était une jeune princesse persécutée par la fée Guignon. Ce fut dans ce hameau que Modéré le trouva enfin. Apparemment qu'*Audouble* ne le désirait plus qu'à moitié. Le gouverneur avait le droit de convoquer une fois seulement les fées : il en usa, et n'oublia pas même la mauvaise fée. Cette attention toucha Guignon, et elle pardonna.

Les noces se firent très brillantes, et le prince fut très heureux.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 2 — 31 janvier 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *La Question Favart.* — Mlle Favart vient de donner sa démission de pensionnaire de la Comédie-Française, qu'elle a quittée définitivement le 22 de ce mois. Cet événement, assez gros dans le monde des coulisses, a même produit un peu partout une certaine impression, et a été apprécié à divers points de vue. Il était cependant bien facile à prévoir, et cela depuis le jour même où Mlle Favart a dû renoncer à sa situation de sociétaire, il y a environ un an, pour parve-

nir à rentrer en possession de ses fonds sociaux, ce qu'elle ne pouvait faire que dans les conditions désavantageuses pour elle qu'elle a été obligée de subir. En redevenant simple pensionnaire, après avoir été pendant si longtemps, la première actrice incontestée du Théâtre-Français, Mlle Favart a dû se résigner à de considérables sacrifices d'amour-propre. On ne redescend pas, en effet, au grade de capitaine, après avoir été durant vingt-cinq ans général, sans une abnégation peu commune. Il était donc bien clair, — et la chose se disait même tout haut au théâtre, — que Mlle Favart ne pourrait s'habituer à la situation secondaire qu'elle avait été forcée d'accepter, et que sa retraite définitive n'était plus qu'une question de temps.

Le prétexte choisi par elle pour se retirer ne nous semble peut-être pas suffisamment digne de la grande artiste qu'a été Mlle Favart. Il ne s'agit ici, en somme, que d'une simple question d'argent, du moins c'est Mlle Favart qui l'avoue elle-même dans une lettre adressée à son directeur, et qu'il est indispensable de citer ici tout entière :

A M. Émile Perrin

Administrateur général de la Comédie-Française.

« Monsieur,

« Lorsque j'ai demandé à cesser d'être sociétaire de la Comédie-Française, j'ai accepté nettement, résolument, la

situation que je me faisais à moi-même, et je n'ai pas prétendu conserver un seul des privilèges auxquels je renonçais.

« Je devenais pensionnaire, comme l'était devenu Firmin, comme l'étaient devenues Mlle Mars et Mme Arnould-Plessy, comme l'avait été Mme Allan. La position ne laissait rien à regretter à mon amour-propre, honorée comme elle l'avait été par de si grands talents, et ne semblait pas plus difficile à tenir pour moi qu'elle ne l'avait été pour eux.

« Vous paraissez croire que j'envie à mes anciens camarades les bénéfices considérables qu'ils ont touchés cette année. Permettez-moi de vous dire que vous ne le croyez pas réellement ; si l'un de nous deux commet ici une confusion volontaire, ce n'est pas moi. Vous ne pouviez vous y tromper lorsque, sans demander rien, j'espérais seulement qu'il serait fait pour moi ce que le Théâtre-Français fait pour le moindre de ses pensionnaires, à la fin de chaque année, par une tradition non interrompue. La Compagnie n'oserait refuser de l'associer à cette fortune de la maison dans laquelle ils entrent tous pour une part de travail, de dévouement et de mérite.

« Peut-être n'étais-je pas non plus une pensionnaire ordinaire, puisqu'on a cru pouvoir me le prouver en me donnant un traitement annuel de 18,000 francs, et en faisant sonner bien haut cette générosité, sans prendre garde toutefois que sur ces 18,000 francs il y avait déjà 7,400 francs qui m'étaient acquis comme pension de retraite, et que je n'avais pas même, en réalité, 11,000 francs de traitement.

« Il vous était facile d'y ajouter sans qu'il en coutât rien à la maison ; il vous suffisait pour cela de m'accorder un congé d'un mois dans le courant du printemps dernier. Vous ne l'avez pas fait ; vous m'avez refusé cette faveur sous le prétexte qu'abordant un difficile et grand emploi j'avais à m'y refaire une situation digne de ce que vous appelez mon talent et digne de

mon passé. Je vous ai sacrifié un engagement qui me permettait d'heureuses et brillantes représentations.

» Je suis entrée avec courage et non sans honneur dans les grands rôles de la tragédie ; j'y ai montré, vous l'avez vous-même reconnu, que je pouvais rendre de nouveaux services au Théâtre-Français dans une nouvelle carrière, et lorsque vous aviez l'occasion de récompenser mon sacrifice, de m'encourager à redoubler d'efforts pour atteindre à la hauteur des rôles de reines de la tragédie, vous me frappez, seule, d'une injuste exclusion ; vous ne me traitez ni en sociétaire ni en pensionnaire.

« Je ne puis voir dans votre procédé envers moi que le dessein de me témoigner le mauvais vouloir le moins dissimulé.

« Je suis accoutumée à des égards plus délicats. Le public et mes camarades jusqu'ici m'avaient gâtée sans doute, mais je ne saurais supporter un oubli qui ressemble à du dédain. J'ai donné ma démission par respect pour moi-même, et je me retire pour ne pas perdre à mes yeux le sentiment de ma dignité.

» MARIE FAVART. »

Ainsi, d'après cette lettre, c'est tout bonnement parce qu'on ne lui a pas donné de gratification de fin d'année, comme à ses nouveaux camarades les autres pensionnaires, que Mlle Favart se retire. Nous avons voulu savoir aux bonnes sources la vérité sur ce point, et nous devons dire que le fait, tel que l'a exprimé Mlle Favart, est entièrement vrai. Non, on ne lui a pas donné, en effet, une gratification comme aux autres artistes de son grade, et cela pour une raison qui nous a semblé singu-

lièrement péremptoire. Dans sa lettre, Mlle Favart parle de sa dignité; mais M. Perrin nous semble l'avoir estimée beaucoup plus équitablement et plus haut qu'elle ! Les gratifications de fin d'année, attribuées aux pensionnaires de la Comédie-Française, ne peuvent être, en effet, que fort minimes, et il n'a jamais pu venir à la pensée de M. Perrin de faire à la grande artiste, qui avait créé *Paul Forestier*, *Maître Guérin* et *le Supplicc d'une femme*, l'offre et en quelque sorte l'aumône blessante d'une quinzaine de cents francs, à laquelle cette fois on eût trouvé tout naturel qu'elle répondît par sa démission. C'est elle alors qui aurait eu le beau rôle, que nous serions obligés de lui dénier aujourd'hui si le motif sur lequel elle se retire n'était autre chose qu'un prétexte.

Donc, Mlle Favart s'en va parce que sa situation n'était plus, en effet, possible dans la maison de Molière, où elle a été réduite à doubler jusqu'à Mlle Agar ! Mais nous ne laisserons pas partir cette grande artiste, qu'on remplacera difficilement dans certains rôles, sans rappeler rapidement ici son brillant passé.

Pierrette-Ignace Pingaud, née à Beaune (Côte-d'Or), le 16 février 1833, a été adoptée, en 1862, par M. Favart, descendant des célèbres comédiens de ce nom, ancien consul, et qui est mort en 1867. C'est ainsi qu'elle avait pris, puis illustré au théâtre le nom de Marie Favart. Ses débuts à la Comédie-Française, au sortir du

Conservatoire, remontent au 19 mai 1848, dans le rôle de Valérie, de la pièce de ce nom. En 1851, Mlle Favart passa momentanément aux Variétés, où elle débuta dans le vaudeville de *Mignon* (15 novembre); mais en 1852 elle rentra au Théâtre-Français, et elle fut enfin créée sociétaire le 15 juillet 1854. C'est surtout depuis la mort de Mlle Rachel que Mlle Favart a occupé au Théâtre-Français la grande situation à laquelle elle vient de renoncer définitivement. Il suffit de rappeler les créations suivantes, qui sont encore dans la mémoire de tous et qui conserveront éternellement le souvenir de Mlle Favart dans les annales de la Comédie-Française : Camille, dans *On ne badine pas avec l'Amour* (18 novembre 1861); —Fernande, dans *le Fils de Giboyer* (1er décembre 1862); —Andrée, de *Jean Baudry* (19 octobre 1863); — Francine, dans *Maître Guérin* (29 octobre 1864); — Mme Dumont, dans *le Supplice d'une femme* (29 avril 1865); — Léa, dans *Paul Forestier* (25 janvier 1868); — la Muse, de la *Nuit d'Octobre* (2 mai 1868); — Esther, des *Faux Ménages* (7 janvier 1869); — Julie, dans le drame de ce nom d'Octave Feuillet (4 mai 1869); — la comtesse, dans *Jean Dacier* (28 avril 1877); etc.

Mlle Favart a également joué les grands rôles dans la reprise des pièces suivantes :

Adrienne Lecouvreur (création de Rachel); — Hélène, de *Mademoiselle de la Seiglière*, créée par Madeleine Brohan; — Antoinette, du *Gendre de M. Poirier*, créée

par Rose-Chéri; — Dona Sol, dans *Hernani*, lors de la solennelle reprise de 1867; — Dalila, dans le drame d'Octave Feuillet, lorsqu'il passa à la Comédie-Française en 1870 (rôle créé par Fargueil); — Marion Delorme, lors de la reprise du drame d'Hugo en 1871; — Louise, dans *une Chaîne* (création de Mme Plessy); — Clara Vignot, du *Fils naturel* (créée par Rose-Chéri), etc.

On nous assure que, presque aussitôt après avoir repris sa liberté, Mlle Favart a accepté un engagement à l'Odéon, où elle créera, moyennant 150 fr. par soirée, le rôle de Mme de Maintenon dans le drame en vers de Coppée qui porte le nom de cette illustre épouse morganatique du grand roi. Eh bien, voilà une nouvelle qui donne raison à l'assertion que nous avons émise plus haut. C'est bien sur une question de point d'honneur qu'elle ne veut pas clairement proclamer, — ce en quoi elle a bien tort, — que Mlle Favart se retire. Comme César, elle aime mieux être la première à l'Odéon que la seconde, et même la vingtième, à la Comédie-Française

. .

Les Lettres de madame Sand. — On en découvre tous les jours de nouvelles, mais qui ne feront pas partie de la correspondance que M. Maurice Sand va publier. *Le Figaro* nous donnait, il y a quelques jours de nombreux extraits de lettres échangées entre l'illustre écrivain et la famille princière de Galitzin. Comme il est fort probable que cette correspondance inédite ne verra jamais

le jour, il nous a semblé opportun de conserver ici la plupart de ces extraits, choisis naturellement par *le Figaro* parmi les plus remarquables.

Dans l'extrait suivant il est question du fouriérisme et autres pseudo-religions du temps dont les pontifes n'auraient pas été fâchés d'avoir Mme Sand pour adepte :

« Je ne veux pas, écrit-elle en 1845, que vous me croyiez fourrée avec les faiseurs de systèmes ; je m'en défends, et j'ai reçu de tous des mercuriales, voire des injures, pour n'avoir pas voulu m'enrégimenter *in docto corpore*. Je ne suis pas plus engouée de Saint-Simon que de Fourier et consorts. Enfantin est un homme que l'on dit fort intelligent et fort beau, mais que je n'ai jamais voulu voir, quoique l'école me désirât pour remplir le rôle de *papesse*. Je ne me sentais pas de vocation pour les grandeurs, et ce monsieur m'a toujours fait l'effet d'un charlatan. »

Voici un beau fragment d'une lettre relative à la résurrection, alors espérée, de la Pologne :

« Je ne voudrais pas vous parler de choses tristes, et pourtant je ne peux pas me défendre de recommander aux saintes prières de ma cousine cette pauvre Pologne qui veut recouvrer son nom, sa langue, sa nationalité, sa religion ! Je suis bien sûre que, dans le fond de leur cœur, le prince et la princesse Galitzin font des vœux pour elle et pleurent sur ce martyre... Moi, j'en suis affectée et agitée depuis quelques jours à n'en pouvoir dormir. Je voudrais être homme, fort comme Goliath, riche comme Crésus, habile comme Napoléon, et m'en aller me battre avec eux. Qu'ils soient communistes

ou constitutionnels, que m'importerait ! Il s'agit d'*être Polonais.* »

Elle va marier sa fille à Clésinger, et elle se promet, de ce mariage, beaucoup plus d'avantages qu'il n'en a, hélas ! donnés :

« Clésinger fera la gloire de sa femme et la mienne. Il gravera ses titres sur du marbre et sur du bronze, et cela dure autant que les parchemins. Qui le sait mieux que vous, qui avez toujours mis le cœur et l'esprit avant tout ?...

« Nous ne comprenons rien aux idées de rang et de naissance : nous n'y croyons pas ; nous voyons le génie descendre du ciel où il plaît à Dieu de le départir, et nous ne trouvons à aucune page de l'Évangile le précepte des distinctions sociales, — tout au contraire !

Voici une de ses premières lettres après que la Révolution de 1848 eut éclaté ; elle y donne bien vivement l'expression de ses sensations en présence de l'éclosion imprévue de la nouvelle République:

« J'espère que vous n'avez ni chagrin ni inquiétude. Nous nous lançons dans l'inconnu avec la foi et l'espérance. Je dis l'inconnu, car cette République ne répétera pas les fautes et les égarements de celle que vous avez vue. Le peuple a été sublime de courage et de douceur. Le pouvoir est *généralement* composé d'hommes purs et honnêtes. Je suis venue m'assurer de tout cela par mes yeux, car je suis intimement liée avec plusieurs, et je m'en retourne demain à Nohant avec la certitude qu'ils feront de leur mieux et que les plus nobles intentions les animent.

« Je vous écris en courant pour vous rassurer, au cas où

vous auriez quelque crainte pour le présent. Je sais mieux que personne ce qui se passe, et dans le sein du gouvernement et dans le fond des faubourgs... Que ma cousine ne nous maudisse pas ! Nous avons respecté les autels, et nous avons porté le Christ avec respect au milieu de la foule triomphante...

« Aimez-moi toujours, bien que je sois républicaine. Moi, je vous chéris plus que jamais. »

Voici une piquante apostrophe à propos de son fils Maurice, que certains bruits représentaient comme en passe d'obtenir une place lucrative :

« Que me dites-vous qu'il est *placé?* Pourquoi et dans quoi serait-il placé ? Il n'a d'autre aptitude déterminée que la peinture, et un emploi ne serait pour lui que le sacrifice de sa liberté pour de l'argent. Si nous arrivions à la misère, il chercherait un modeste emploi, mais nous n'en sommes pas là ; et encore, je ne voudrais pas qu'il obtînt cet emploi tant que j'aurai quelques amis au pouvoir. Nous ne sommes pas de ceux qui *profitent* des circonstances ; nous en rougirions lui et moi. Si nous avons une belle guerre, une guerre sérieuse, où la France ait besoin, pour se préserver de l'envahissement de l'étranger, du zèle de tous ses enfants, il prendra un fusil et partira comme soldat volontaire, comme a fait son grand-père, dont le nom et le souvenir lui sont un exemple cher et sacré. »

Dans une lettre du 6 septembre 1848 nous trouvons la curieuse profession de foi suivante :

« J'aime le peuple ; je veux l'égalité et la fraternité. Je pars du Christ pour y croire et pour espérer le règne de la justice et de la vérité sur la terre. J'ai là un bon maître et

dont rien ne me détachera jamais. Je n'ai pas besoin de vous répéter sans cesse que je ne veux boire le sang de personne, que je ne veux ni la ruine, ni la douleur, ni même l'humiliation du dernier de mes semblables. L'Évangile, que j'ai toujours devant les yeux, ne me donne certainement pas le goût et l'appétit du mal. Mais quand on me parle des droits d'une caste, de la supériorité de certains individus, du pouvoir sacré des riches et du devoir qu'ont les misérables de leur tendre la main ou de périr, je n'y comprends rien, et mon âme proteste !... »

On ne peut qu'applaudir aux nobles sentiments qui éclatent dans la touchante prière de commencement d'année que voici :

« Prions Dieu pour que le pauvre soit un peu moins malheureux cette année que l'autre. Je vous assure que si je pense à ma bourse par le mauvais temps, ce n'est pas à cause de ce qui peut n'y pas entrer, mais à cause de ce qui devra en sortir, et si ces deux situations se prolongeaient trop, ne pas recevoir et beaucoup donner, on arriverait au chagrin de ne plus être utile à ceux qui souffrent, ce qui serait bien pis que de souffrir soi-même. »

En mai 1849, elle expose comme suit sa situation financière :

« Je suis fort gênée, mais je ne m'en prends pas aux événements. Si j'avais fait comme la fourmi, j'aurais des économies ; mais j'ai fait comme la cigale : j'ai, non pas chanté, mais donné tout l'été, c'est-à-dire tout le temps que j'ai gagné de l'argent. A présent, je ne gagne plus, je donne

encore, le plus que je peux, et je me trouve dans de graves embarras. Mais j'ai confiance en Dieu, je travaille toujours, et je me dis que tout ce qui arrive par sa permission ou par son ordre doit être accepté. »

Enfin, un peu plus tard, elle pousse à la foi un cri de désillusion, et ne paraît plus guère espérer le salut de la France que s'il lui vient d'en haut :

« Les épreuves sont rudes pour tous, et nous ne savons où l'avenir nous pousse. Mais Dieu n'abandonnera pas la France. Il y a trop de généreuses idées et de nobles sentiments dans les masses pour que les intrigues des pouvoirs et les ambitions politiques nous fassent succomber comme société et comme nation... Je m'en remets à la grâce de Dieu, qui ordonnera de moi, comme de nous tous, ce qu'il lui plaira, sans nous consulter. En ce monde ou en l'autre, nous trouverons sa vérité, sa justice, sa bonté. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Louis XIV et Marie Mancini.* — « On veut des romans, a dit M. Guizot dans son étude si connue *l'Amour dans le mariage* : que ne regarde-t-on de près à l'histoire ? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain, avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et, de plus, un charme souverain, le charme de la réalité. » Cette judicieuse réflexion de M. Guizot nous a été remise en mémoire par la lecture du dernier ouvrage historique publié

à la librairie Didier par M. Chantelauze, sous le titre de : *Louis XIV et Marie Mancini.*

Ce remarquable travail, qui a d'abord paru dans la *Revue de France*, nous raconte par le menu toutes les péripéties des amours contrariées de Louis XIV et de la trop célèbre nièce de Mazarin. A ce récit circonstancié et appuyé des pièces les plus authentiques, et souvent inédites, vient s'ajouter l'histoire du mariage de Louis XIV, et enfin celle de l'union de Marie Mancini avec le prince Colonna, ainsi que le détail des difficultés qui le précédèrent. Le volume se termine par le récit de la dernière partie de la vie de Marie Mancini, qui eut, comme chacun sait, après des débuts si brillants, une fin tout à fait obscure.

Nous ne saurions trop insister sur l'intérêt constant qui ressort de la lecture de la belle étude de M. Chantelauze. Oui, tout ce livre ferait un roman palpitant s'il n'était véritablement de l'histoire. La passion du roi pour la nièce de son ministre nous apparaît ici dès son origine, et avec tous ses développements. Rien de plus curieux que les détails du voyage du roi à la poursuite de sa maîtresse (le mot est impropre, car elle ne le fut jamais), poursuite qui se termina par son mariage avec l'Infante. Et le dépit de la belle ! Et la noble conduite de Mazarin exigeant du roi qu'il renonçât à son amour, et de sa nièce qu'elle renonçât au roi ! Et les détails si précis et si minutieux du mariage royal ! Et

toutes les circonstances bizarres, romanesques et étranges qui signalèrent ensuite la vie si agitée de Marie de Mancini ! Toute cette série de faits si connus dans leur ensemble donne lieu, dans ce beau livre de M. Chantelauze, à des éclaircissements historiques et critiques du plus grand intérêt. Nous ne saurions trop insister non plus sur la haute valeur des documents mis en œuvre par M. Chantelauze, et dont un grand nombre, empruntés par lui aux diverses archives d'État, sont rendus publics pour la première fois.

Nécrologie. — *Mariette-Bey.* — Le savant égyptologue de ce nom vient de mourir au Caire à l'âge de 60 ans seulement. Il avait passé la plus grande partie de sa vie en Égypte, chargé de missions scientifiques, et il y a fait des découvertes archéologiques qui ont rendu son nom célèbre dans le monde entier. Mariette était Français, étant né à Boulogne-sur-Mer le 11 février 1821; il se prénommait Auguste-Édouard. Le titre de Bey, qui depuis a toujours accompagné son nom, lui fut donné par le vice-roi d'Égypte. En 1856, Mariette était membre de l'Institut et Commandeur de la Légion d'honneur. Il laisse des publications nombreuses qui se rapportent toutes à ses travaux et à ses incessantes fouilles en Égypte.

On sait que Mariette-Bey a été le collaborateur de M. Camille du Locle pour le livret original de l'opéra

d'*Aïda*, qui a été représenté pour la première fois sur le théâtre du Caire le 24 décembre 1871, aux frais d'Ismaïl-Pacha, le khédive alors régnant, lequel en avait soldé tous les frais. Mariette-Bey raconta alors que la légende locale qui lui avait fourni le sujet du livret avait été retrouvée par lui sur une stèle du temple d'Ha tor. Voici cette légende, qui pourrait s'intituler *Phra-Oms et Satou* :

« Phra-Oms était le parent du Pharaon Menephtès, troisième roi de la cinquième dynastie. Comme dans *Aïda*, il était en même temps commandant de la garde royale, celle qu'on nomme Moïamoum.

« La pierre sur laquelle est écrite son histoire constate que Phra-Oms était un guerrier modèle, et un hiéroglyphe le représente le bras levé, assurant sur sa tête, d'un geste hiératique, un oiseau sacré à la tête de bélier, laquelle porte un cercle entre ses cornes. C'était là, paraît-il, un signe de haute vaillance. Tout autour on voit les roides figures d'Osiris, d'Isis, de Nephtys, du dieu sans tête Amset, du dieu cynocéphale Hapi, du dieu à tête d'épervier Kobnis. Ce voisinage indique que Phra-Oms était au mieux avec les premiers sujets de la mythologie égyptienne.

« Toujours d'après les hiéroglyphes, Phra-Oms avait été fiancé par le Pharaon avec une très noble personne de Thèbes, Pétanafré.

« Le mariage devait se célébrer au premier jour, si bien

que Phra-Oms ne vit aucun inconvénient à révéler à sa future femme qu'on allait prochainement entreprendre une expédition contre les nègres Mahasis.

« Pétanafré répéta la confidence à son esclave Satou, laquelle appartenait à la race Mahasi. Cette indiscrétion fit manquer l'expédition, et Phra-Oms fut condamné à mort et enterré vivant. Pétanafré, désespérée, se fit enterrer avec lui, comme Aïda avec Radamès. Quant à Satou, elle fut enterrée aussi, mais à part. »

On voit qu'en effet, le fond du sujet d'*Aïda* repose sur cette antique légende. Seulement dans l'opéra, tel qu'on nous le joue aujourd'hui, Phra-Oms est devenu Radamès; Satou, Aïda; et enfin, de la pauvre Pétanafré les auteurs ont fait la farouche Amnéris. Seulement ce n'est plus de la grande dame que le capitaine est amoureux, c'est de l'esclave ; c'est à elle qu'il livre le secret fatal, c'est avec elle qu'il meurt dans le souterrain du temple de Phta.

THÉATRES. — Odéon. — *Jack.* — La grande pièce nouvelle en cinq actes que vient de donner l'Odéon (11 janvier) est tirée d'un roman de M. Alph. Daudet, en deux volumes, publié chez Dentu en 1876, et qui tient sa place chronologique, dans les œuvres de son auteur, entre *Fromont jeune et Risler aîné* et *le Nabab.* C'est M. Lafontaine, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, qui s'est chargé d'adapter à la scène ce

roman de *Jack*, qui n'a pas eu, en librairie, un succès aussi soutenu que les deux autres que nous venons de citer. Cela tient-il à ce qu'il avait deux volumes? Peut-être. En effet, le premier volume est charmant, mais le second délaye à l'infini une situation qui n'offre pas un suffisant intérêt.

Nous avons déjà dit, ici même, combien il était difficile de transporter un roman à la scène. Toutes les parties délicates de l'œuvre, — et c'est surtout le cas présent, — disparaissent forcément; la plupart des faits, très vivants dans le livre, sont impossibles le plus souvent à mettre en action, et on est obligé de les transformer en récits dont la saveur et l'intérêt sont ainsi bien diminués. Toute la première partie du roman de *Jack*, si charmante, si vraie, si émouvante à la lecture, est absolument absente de la pièce, qui ne nous présente que les côtés plus violents du drame. Quoi qu'il en soit des scènes vigoureuses, admirablement rendues, soit par M. Lafontaine (Dargenton), soit par M. Chelles (Jack), soit surtout par Mlle Montaland (Ida), ont transporté le public et assuré un beau et long succès à cette œuvre incomplète, mais toutefois d'un grand et puissant intérêt littéraire.

Mlle Céline Montaland, oui, la Montaland sémillante du vaudeville et de la féerie, a montré dans le personnage d'Ida Barancy, la mère de Jack, un talent de comédienne accomplie, plein de verve, de souplesse, de

finesse et de mesure et dont personne ne l'aurait jugée capable. Cette seconde manière dans le talent de la séduisante artiste lui vaudra des succès qui n'auront rien à envier à ceux que lui ont mérités les rigolbochades de ses anciens rôles.

Renaissance. — *Janot.* — Sous ce titre, MM. Meilhac et Halévy viennent de donner à la Renaissance une nouvelle opérette en 3 actes qui est des plus fantaisistes et des plus amusantes, et dont M. Charles Lecocq a écrit la musique. La pièce rappelle peut-être, par son intrigue et surtout par certains détails, plusieurs opéras-comiques du vieux temps, — du vieux jeu, dirait-on en style naturaliste, — tels par exemple que *Janot et Colin*, *la Princesse de Trébizonde*, et même *le Postillon de Lonjumeau*; mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et MM. Meilhac et Halévy ont rajeuni avec tant de bonne humeur et de vivacité toutes ces vieilles intrigues, ils les ont si bien mélangées les unes avec les autres, si habilement fondues et confondues que le public s'est amusé du meilleur de son cœur, et que ce spirituel livret, si varié et si plaisant, a obtenu un grand succès.

Peut-être la musique de M. Lecocq n'est-elle pas à la hauteur de ce livret excellent, ni surtout digne des opérettes antérieures de leur auteur, telles que *la Fille de Mme Angot*, *Giroflé* et *la Petite Mariée*. On a cependant applaudi, dans les vingt-trois ou vingt-quatre morceaux qui composent la partition, de fort jolies choses,

très bien venues, surtout comme musique de scène.

Quant à l'interprétation, elle est supérieure à celle que pourrait nous offrir tout autre théâtre d'opérette à Paris, et l'ensemble en est surtout parfait. Mmes Granier, Mily-Meyer, Desclauzas, MM. Vauthier et Jolly, donnent à tout ce qu'ils chantent ou à tout ce qu'ils disent une valeur très grande et accentuent, en les décuplant, les éclats de folle gaieté que les auteurs ont mis dans leur pièce. Avec une semblable interprétation, *Janot* nous semble devoir tenir l'affiche jusqu'à la fin de l'hiver.

Varia.— *Les Décorés de janvier.*—Un grand nombre de promotions ou de nominations ont été faites dans la Légion d'honneur pendant la dernière quinzaine de ce mois et comme suite de la répartition des croix accordées à chaque ministère pour le premier semestre de la nouvelle année. Nous relèverons, dans les promotions ou nominations, celles qui intéressent plus particulièsement les lettres et les arts.

M. Mignet a été élevé à la dignité de grand-croix. C'est naturellement le grade le plus rarement donné, et il ne compte aujourd'hui, M. Mignet compris, que soixante-sept titulaires.

L'éminent directeur du Conservatoire, l'auteur d'*Hamlet* et de *Mignon*, M. Ambroise Thomas, a été créé grand officier.

Parmi les commandeurs, nous remarquons le savant M. de Quatrefages.

Dans les officiers, nous relèverons les noms de MM. Michel-Bréal, Geffroy, Jules Girard, le critique d'art Paul Mantz, le peintre Armand-Dumarescq, et enfin le gérant même de notre *Gazette*, M. Jouaust, sur la promotion duquel on comprendra que nous n'insistions pas davantage.

Signalons, dans les chevaliers, le compositeur Paladilhe; Altés, le chef d'orchestre de l'Opéra; Ernest Blum, auteur dramatique; Henri Havard, qui a publié tant de livres d'art et de voyage; l'astronome Camille Flammarion, et les peintres Jules Goupil et Eugène Feyen (et non Feyen-Perrin, comme l'ont imprimé quelques journaux).

A propos du grand cordon accordé à M. Mignet, plusieurs journaux ont soulevé de nouveau la question de la grand'croix qui, selon eux, aurait dû être depuis longtemps octroyée à Victor Hugo. D'autres ont prétendu que cela ne se pouvait pas, attendu que M. Hugo n'est que simple officier. Nous avons déjà dit, ici même, que pour la première question, il est fort probable que le jour où M. Hugo consentira à accepter le grand cordon de la Légion d'honneur, on le lui donnera aussitôt, sans que l'objection relative aux grades intermédiaires, qu'il n'a pas reçus, puisse être une cause d'empêchement. Il y a d'ailleurs de nombreux précédents dont

pourrait s'autoriser le gouvernement pour concéder à Victor Hugo une distinction dont tout le monde s'étonne de ne pas le voir revêtu, alors que tant d'autres écrivains, d'un mérite ordinaire, sont commandeurs et même grands officiers. Sans remonter à M. de Morny et au duc de Padoue, que le deuxième Empire créa grands-croix, l'un alors qu'il n'était pas même chevalier, et le second alors qu'il n'était qu'officier, on peut citer, seulement depuis la fondation de la dernière République, les exemples de MM. Pouyer-Quertier, créé grand officier, bien que n'étant que simple chevalier; du préfet Valentin, nommé commandeur sans passer par le grade d'officier, et enfin l'ambassadeur vicomte de Gontaut-Biron, créé grand-croix sans avoir même eu le premier des cinq grades de l'ordre. Et en admettant même qu'il fallût un peu forcer la loi, le chantre des *Orientales*, des *Feuilles d'automne* et des *Contemplations* n'a-t-il pas droit à une éclatante exception?...

L'Age de George Sand. — Il paraît que l'illustre romancière n'a jamais su elle-même la date exacte de sa naissance, quoiqu'elle ait dit dans l'*Histoire de ma vie* : « Cet accident, de quitter le sein de ma mère, m'arriva à Paris le 16 messidor an XII (5 juillet 1804). »

Mais voilà qu'un de nos confrères de *l'Événement* vient de découvrir, dans l'une des armoires de la sacristie de Saint-Nicolas-des-Champs, un registre sur

lequel l'acte de baptême de George Sand tout entier est écrit à la main. Nous le reproduisons textuellement, avec son orthographe et sa ponctuation :

PAROISSE SAINT-NICOLAS DES CHAMPS

EXTRAIT DU REGISTRE DES BAPTÊMES
DE L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS,
A PARIS

[*L'an mil huit cent quatre le deux juillet a été baptisée Amandine-Aurore-Lucie, fille légitime de Maurice-François DUPIN, et de Antoinette-Sophie-Victoire DE LA BORDE, rue Meslée n° 15.*

Le parrain, Armand-Jean-Louis MARÉCHAL, et la marraine Marie-Lucie DE LA BORDE, tante de l'enfant.

Le Figaro des Ternes. — Emile Ventillard, habitant des Ternes, est coiffeur de son état, et poète entre le peigne et le rasoir. C'est un homme qui comprend son siècle. A voir la quantité des vers jetés quotidiennement en appât au public des liseurs, il a estimé qu'il n'avait rien de mieux à faire, pour attirer à lui la clientèle, que de renier ses prospectus, et voici la poétique réclame dans laquelle il fait valoir ses talents :

O gens barbus, poilus, velus,

Les chauves et les chevelus,
A couleur rousse, brune ou blonde,
Empressez-vous tous à la ronde
De venir voir dans nos quartiers
Le roi, la perle des barbiers !
Sa main est si juste et si douce
Qu'on voudrait que le poil repousse
Au moins quatre fois tous les jours,
Tant son rasoir est un velours,
Pour revenir à sa boutique
Tâter de ce rasoir magique ;
Sans compter que pour ses odeurs,
« Que c'est comme un bouquet de fleurs ! »
Allons, entrez, messieurs, mesdames,
Ce ne sont pas fausses réclames ;
Apportez les uns vos mentons,
Les autres vos jolis chignons,
A cet artiste inimitable
Et par son chic incomparable.
Quand vous serez rasés, peignés,
Frisés, pommadés, pomponnés,
Vous direz en passant la porte :
« Ma foi, que le diable m'emporte !
Tous les merlans du boulevard
Sont enfoncés par Ventillard ! ! »

Pierre Dupont et Victor Hugo. — Le journal *La Ville de Paris*, dont le premier numéro a paru récemment, raconte l'anecdote suivante, relative au célèbre chansonnier et à l'illustre poète dont nous venons d'écrire les noms :

« Un jour, Victor Hugo reçut les jolis vers suivants :

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de mourir,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle,
Un soir d'hiver, te supplier,
A la vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer,

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau...
Pour moi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

Ces vers étaient signés : Pierre Dupont.

Le futur auteur des *Bœufs* était alors ignoré. Accueilli immédiatement chez le maître, qui l'aida de tout son pouvoir à se faire un nom, il paya sa dette en lui écrivant :

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis, l'anémone a fleuri ;
L'hirondelle a vu ta croisée
Ouvrir à son aile un abri.

Ton foyer est plein d'étincelles,
Ta vitre pleine de lueurs ;

L'hirondelle a chauffé ses ailes,
L'anémone y dore ses fleurs.

En échange de ton aumône,
Reçois, à chaque renouveau,
Toutes les fleurs de l'anémone,
Toutes les chansons de l'oiseau. »

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — L'abbé de Rolleau, qui a été le premier curé de Notre-Dame de Lorette (1833), vient de mourir à l'âge de 82 ans. Nous avons déjà dit que c'est cet abbé qui procéda au mariage de M. Thiers avec Mlle Dosne, et que c'est lui encore qui présida aux services funèbres de leur enterrement en 1877 et en 1880.

— L'abbé de Geslin, curé de Notre-Dame de Paris, vient de mourir à l'âge de 64 ans. Il était le frère du général du même nom qui a pendant quelques années commandé la place de Paris.

— Le chanteur Bussine, qui a appartenu à l'Opéra-Comique, où il avait débuté en 1846 dans l'opéra de Clapisson *Gibby la Cornemuse*, vient de mourir à Paris. Il avait une fort belle voix de baryton, qu'il a surtout fait valoir dans les reprises du *Pré aux Clercs*, des *Voitures versées*, de *Jean de Paris*, et dans d'heureuses créations, notamment *Giralda* et *le Nabab*. Il avait d'ailleurs quitté depuis longtemps le théâtre pour se consacrer au professorat.

— *Vente d'Edouard Fournier*. — On vient de vendre aux enchères, à l'hôtel Silvestre, les livres qui composaient la bibliothèque de notre regretté confrère et ami Edouard

Fournier. Nous ne savons si la famille de cet éminent érudit comptait beaucoup sur le résultat de cette vente, qui n'a pas duré moins de quinze jours ; dans ce cas, il y aurait eu grande déception. Edouard Fournier n'avait pas de livres de valeur, ou du moins il avait vendu de son vivant tous ceux qui étaient venus en ses mains. Il n'a laissé, en somme, que des livres de travail, dont un grand nombre portaient des annotations de sa main, ou contenaient, joints au volume, des articles de journaux, et même des autographes d'auteurs. Cependant tous ces livres, annotés ou non, se sont vendus presque pour rien. Beaucoup étaient d'ailleurs en mauvais état, et les notes marginales, au crayon ou à la plume, qu'Edouard Fournier y avait inscrites, étaient assez souvent incompréhensibles en raison de leur laconisme. Fournier seul en avait la clef complète. Ce médiocre résultat d'une vente, depuis si longtemps annoncée comme une sorte d'événement, prouve une fois de plus que les amateurs n'aiment plus aujourd'hui que les livres rares ou que certains beaux ouvrages à gravures, et encore quand ils sont en bon état de conservation et de premier tirage.

VARIÉTÉS

CONTE DE NOËL INÉDIT

PAR

SARAH BERNHARDT

Nous reproduisons, d'après un des journaux que nous recevons d'Amérique, le conte de *Noël* suivant, attribué à Mlle Sarah Bernhardt, et qui nous est donné comme inédit :

CONTE DE NOEL

Le château de Plœrnœuf était la terreur des Bretons. Les paysans faisaient le signe de la croix en passant devant et murmuraient : « Voilà le château du maudit ! » Les ronces poussaient autour du grand mur d'enceinte, et nul n'eût osé le franchir. Les valets se croisaient, passant comme des ombres sans jamais élever la voix. Personne ne parlait au maître. Seul le jeune comte Robert trouvait grâce devant le seigneur du manoir, le vieux duc de Kerberzoff, son oncle.

Au moment où commence ce récit, Robert était aux pieds du vieillard. Lui, livide, les yeux luisants, la figure effrayée, se tenait assis dans le grand fauteuil ducal. Il écoutait ; on eût dit le spectre de la terreur !

A côté de lui, sur une colonne de porphyre, brûlait une petite lampe d'or ornée des pierres les plus précieuses. Derrière, un grand nègre versait minute par

minute une goutte d'huile sur la flamme. Sous la rude main du vieillard brillait une hache, car le nègre eût payé de sa vie le moindre oubli de ses fonctions.

Le duc était plus pâle que de coutume; ses longs cheveux blancs se collaient à ses tempes et ses yeux de fou laissaient rouler de grosses larmes sur sa barbe d'argent.

« Mon cher seigneur, souffrez-vous davantage? » demanda doucement Robert.

Le duc frissonna; il écoutait toujours. C'était Noël, cette nuit-là. « Noël! Noël! » chantaient les voix dans la campagne. « Noël! Noël! » sonnaient les cloches des églises.

Alors, se dressant comme un spectre : « Écoutez, Robert », dit-il, écoutez...

Depuis vingt ans le vieillard n'avait pas parlé... Sa voix sépulcrale résonna dans la grande salle, les armures, frappées par l'écho, poussèrent une plainte de fer, le jeune comte se sentit glacé d'effroi.

« Il y a vingt ans, j'avais un fils; beau, brave et généreux, il aimait une jeune fille du peuple et voulut l'épouser; mais moi je refusai, je ne pouvais consentir à un pareil outrage. Mon fils me supplia, je restai inflexible; mon blason se fût brisé de honte! J'avais tort, enfant, j'avais tort; ne sois jamais orgueilleux, c'est un péché mortel. »

Les sanglots coupèrent la voix du vieux duc, mais il reprit :

« La fille était belle et vertueuse entre toutes. Je lui offris de l'or, elle refusa. Alors je la fis enlever et enfermer dans la tour du château. Les mois se passèrent : mon fils restait fidèle à son serment, moi fidèle à mon orgueil... Je résolus de tuer la fille : je lui fis parvenir un avis secret qui l'engageait à fuir. Une échelle de soie lui fut remise et des instructions très détaillées lui indiquaient le moyen de s'en servir en l'attachant à la fenêtre. Elle prépara sa fuite. J'inventai alors un piège infâme. Écoute, Robert, écoute. Je fis desceller les pierres qui soutenaient la fenêtre afin qu'elle s'écroulât, entraînant la malheureuse qui se serait brisée sur les dalles de la cour de marbre. C'était Noël ! La nuit de cette mauvaise action, je m'endormis dans la crainte de Dieu. La nuit, je fus transporté dans une immense galerie de nuages. Des voûtes et des voûtes se suivaient par milliers, allant, allant toujours. Sous ces voûtes, de petites lampes d'or se balançaient doucement. Il eût fallu des années pour les compter. Les unes s'allumaient tout à coup, d'autres s'éteignaient subitement ; celles-ci brillaient d'un éclat violent, celles-là vacillaient et crépitaient très longtemps avant de s'éteindre. Chacune de ces lampes était gardée par des anges.

« Toutes les nouvelles lampes avaient pour gardiens des anges blancs et beaux comme la beauté ; d'autres lampes avaient des anges noirs, laids et méchants ; ils semblaient attendre avec impatience le moment où la

flamme s'éteindrait. « Qu'est-ce que tout cela? » demandai-je à mon guide. « Ce sont les âmes des « humains. Celles qui s'allument si brillamment sont les « âmes des nouveau-nés; des anges sans tache les « gardent. Voici les âmes de ceux qui sont à l'âge où « l'on pense; l'Esprit du mal et l'Esprit du bien se les « disputent. Les dernières qui s'éteignent sont les mou- « rants de la terre, et vois, me dit-il en me montrant « plusieurs lueurs près de s'éteindre, vois : à la minute « suprême le dernier souffle revient presque toujours à « l'Esprit du bien. » Alors je demandai à voir ma lampe. « Viens », me dit il, et l'être etrange qui me conduisait m'entraînant sous les voûtes innombrables, il me fit voyager longtemps. Enfin, m'arrêtant brusquement : « Regarde! voilà ton âme! » Je fus pétrifié de terreur. Une seule goutte d'huile restait dans ma lampe et au-dessus un ange aux ailes noires soufflait sur la flamme pour en activer la fin. J'eus peur et je fus lâche, oui, je fus lâche, dit le duc en tremblant de tout son corps.

« Écoute, Robert..., écoute. A côté de moi brillait une flamme de l'éclat le plus pur; un ange aux ailes toutes blanches protégeait cette lampe d'or. L'Esprit du mal me vint parler à l'oreille! »

Le vieux duc s'arrêta; on eût dit que la voix lui parlait encore. Son œil s'injecta de sang, ses cheveux se dressèrent d'horreur, ses dents claquaient d'effroi.

Il continua d'une voix stridente : « Je m'approchai

de la lampe brillante ; l'ange aux ailes blanches me repoussa douloureusement, mais l'ange aux ailes noires parlait toujours. Je ne vis rien, je ne voulus rien voir. J'arrachai une plume à l'ange noir et, la trempant dans la lampe brillante, je pris l'huile goutte à goutte et la versai dans la mienne. Ma flamme devint scintillante et rouge comme du sang, l'autre pâlissait mais gardait un éclat d'étoile; il ne restait plus qu'une goutte d'huile. L'ange blanc étendit son aile pour m'arrêter ; mais un ange aux ailes nacrées, portant un glaive d'or, passa rapidement : « Laissez faire cet homme ! Dieu jugera, » dit-il. Je pris la dernière goutte d'huile... Alors j'eus peur.

« Quelle est cette lampe ? » demandai-je en montrant la pauvre flamme près de s'éteindre ! Et la voix répondit : « C'est l'âme de ton fils bien-aimé ! » Au même moment la lampe brillante s'éteignit ; l'ange blanc prit son souffle dans ses ailes et s'envola en poussant un cri de douleur. L'Esprit du mal répondit par un cri de triomphe.

« Je m'eveillai glacé d'horreur. Dans ma chambre deux cadavres étaient étendus, broyés, méconnaissables ; mon fils, prévenu par sa fiancée, avait voulu protéger sa fuite, et le piège criminel inventé par moi les avait tués tous les deux. C'était Noël ! Il y a vingt ans de cela... »

Le vieillard retomba sur le fauteuil ducal. Les larmes

ruisselèrent sur son visage. « Cesse », dit-il au nègre préposé à la garde de la précieuse lampe, « cesse d'arroser cette flamme. J'ai fait ma confession, je puis mourir maintenant. Mais Dieu me pardonnera-t-il? »

En ce moment les cloches sonnèrent à toute volée dans le château, et les chants d'église se firent entendre. Les portes de la grande salle s'ouvrirent. Dans le fond, la chapelle du vieux manoir était resplendissante de lumières; l'Énfant Jésus, sur sa couche de paille, parut rayonnant de gloire et de pardons. Le vieux duc tomba à genoux devant l'Enfant-Dieu : « Homme, dit la voix du prêtre, Jésus est né, a souffert, est mort pour racheter les péchés de l'homme; tu as péché, tu as souffert, tu te repens, Dieu te pardonne! Que ton âme s'envole en paix! »

Alors le vieillard, tournant son regard vers la lampe d'or, vit au-dessus un ange aux ailes blanches. Cet ange, il le reconnut : c'était le gardien de la lampe brillante. L'ange lui sourit doucement, et, prenant dans ses ailes la lueur près de s'éteindre, il s'envola vers le ciel. Le duc de Keiberzoff était mort!

SARAH BERNHARDT.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 3 — 15 février 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Deux grandes comédies, d'importance et de valeur diverses, ont surtout occupé l'attention publique la dernière quinzaine, et le bruit qu'elles ont fait dans le monde parisien a survécu longtemps et survit même encore aujourd'hui à leur première représentation. Nous voulons parler de la pièce tirée par M. Busnach du trop célèbre roman de M. Émile Zola, *Nana*, et de la comédie nouvelle de M. Alex. Dumas

fils, *la Princesse de Bagdad*, représentées à deux jours de distance : la première, le 29 janvier, à l'Ambigu ; la seconde, le 31 du même mois, à la Comédie-Française.

La première pièce en date, *Nana*, avait été longtemps, bien longtemps célébrée et prônée à l'avance. Un grand intérêt s'attachait d'ailleurs à sa représentation, par ce fait seul que le roman de M. Zola semblait, en raison de ses détails ultra-scabreux, ne pouvoir être jamais mis sur la scène. Comment, en effet, traduire en action certains épisodes qui comptent parmi les plus célèbres du roman, et sans lesquels son intérêt devait forcément diminuer ? L'habile arrangeur de l'ouvrage a trouvé beaucoup plus simple de les supprimer tout à fait, opération à laquelle l'aurait d'ailleurs obligé sans doute dame Censure. La pièce s'est donc présentée devant le public allégée de la plupart des ingrédients pimentés dont l'auteur du roman avait épicé son livre. Il en est résulté un grand désappointement pour les curieux, et c'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher la cause de l'insuccès qui en somme a accueilli la pièce. La *Nana* que joue l'Ambigu n'a que bien peu de rapports avec le roman de M. Zola ; c'est un drame long, vulgaire, et le plus souvent ennuyeux. Les personnages du roman n'ont plus sur la scène le même relief. Quant à l'intrigue du drame, elle ne pouvait être plus « corsée » que celle du roman, où elle fait absolument défaut, et par le fait elle est presque nulle. Nous n'avons ici qu'une suite de tableaux,

qui se tiennent si peu et si mal qu'à l'issue de la première représentation, la pièce ayant été trouvée trop longue, on a pu supprimer deux de ces tableaux sans que l'intérêt du drame s'en trouvât compromis. Cependant *Nana* a été jusqu'au bout sans trop d'encombre, grâce à une mise en scène des plus brillantes et à une interprétation relativement remarquable. Mlle Massin (Nana) et M. Dailly, — ce dernier dans le rôle d'un baron Steiner, ajouté à la pièce et qui ne figure pas dans le roman, — ont été particulièrement applaudis. Voici même la première fois que Mlle Massin fait montre d'un talent réel et sérieux, à l'exemple de sa camarade en beauté Mlle Montaland, ce dont nous ne saurions trop la féliciter, les jolies actrices de talent étant rares.

Tout le monde sait, depuis plus de quinze jours déjà, qu'à la Comédie-Française la pièce nouvelle de M. Dumas fils, *la Princesse de Bagdad*, n'a pas été représentée sans contestation. La première soirée a même été une des plus houleuses auxquelles nous ayons assisté depuis *Henriette Maréchal* de bruyante mémoire. Nous n'avons pas l'intention de raconter par le menu cette comédie étrange, qui tient à la fois du mélodrame et de la féerie, qui est violente, brutale même, mais qui cependant captive forcément l'attention de l'auditeur malgré ses singularités cherchées et voulues. Il nous semble bien plus curieux de donner ici l'histoire même de la gestation de la pièce, racontée par son propre auteur en

quatre lettres dont *le Figaro* a eu la piquante primeur, et dont voici les principaux passages :

I

A Monsieur Emile Perrin.

Puys, 29 août 1880.

.....Croizette m'avait demandé à reprendre *Monsieur Alphonse,* parce qu'elle voulait jouer un rôle de mère. Elle assure qu'elle le jouerait très bien au théâtre, parce qu'elle le joue très bien en réalité. Je n'ai pas trouvé qu'il y eût lieu de parler de la reprise de *Monsieur Alphonse*, qui a le temps d'attendre ; mais j'ai cherché quelque chose qui lui allât mieux et dont le dénouement fût plus à elle que celui-là. J'ai cru avoir trouvé, j'ai commencé, ça allait bien, c'est alors que je lui ai écrit. mais je ne voulais engager ni vous ni moi avant d'avoir fini. Je voulais même vous faire une surprise en vous arrivant un matin avec mes trois actes copiés et prêts. Quant à la place, j'étais bien sûr qu'il y en aurait toujours une, si ce n'était pas cette année, du moins l'année prochaine. Je ne suis jamais pressé. Une pièce qui attend ne tombe pas. Il est arrivé pour cette pièce ce qui est arrivé pour *l'Etrangère*, ce qui m'est arrivé souvent, c'est qu'à un certain moment je sens que je ne vais pas où je veux. Alors j'interromps et je passe à un autre travail qui me dépiste complètement, et ce que je n'ai pu trouver en le cherchant et en m'obstinant, je le trouve toujours quand j'ai laissé reposer ma cervelle sur ce point. Je relis ce que j'ai fait avec des yeux tout frais, et, en voyant d'où je pars, je vois où je vais. J'ai donc, depuis ma lettre à Croizette, laissé la *Fille de roi,* c'était le titre, — provisoire peut-être,—et je me suis lancé dans une étude d'un tout autre genre sur les femmes qui tuent, à propos des derniers procès.

Je suis comme ça, on ne me changera plus. J'ai donc pris le plus long et peut-être le plus sûr chemin. J'aurai fini ce nouveau travail dans trois ou quatre jours au plus tard, et je me fais une fête de relire mon commencement, que je ne me rappelle plus du tout, mon commencement de pièce, bien entendu. Ne vous préoccupez donc pas de moi. Si ça vient, ça sera fait du 15 au 20 septembre. Je vous enverrai la chose: vous la lirez; si ça vous prend, vous la prendrez; sinon, on en fera des cocottes. Ne changez rien à vos projets : je ne suis ni un gêneur, ni un impatient, ni un orgueilleux. Ce qu'il est difficile de faire, c'est une bonne pièce; la pièce faite, si elle est bonne, elle vient toujours à son heure ..

A. DUMAS.

II

A Mademoiselle Croizette.

25 septembre 1880.

....Je compte bien vous donner votre pièce faite et refaite, prête à être jouée, au plus tard le 5 octobre. On la jouera ensuite quand on voudra. Ceci m'est égal. Ce que je veux, c'est vous avoir fait un rôle qui vous aille d'un bout à l'autre, qui vous habille bien, qui prouve aux autres ce que vous valez et à vous que je vous aime. La chose sera étrange, mais je crois qu'elle peut être d'un grand effet pour vous. Sachez que je ne me donne que deux heures de promenade par jour et que le reste du temps je suis avec vous, ce qui n'est pas ennuyeux, même à distance.....

A. DUMAS.

III

A Monsieur Émile Perrin.

Salneuve, par Châtillon-sur-Loing (Loiret),
2 octobre 1880.

Mon cher Perrin,

La pièce est finie de ce matin sept heures. J'ai travaillé une partie de la nuit. J'avais commencé le 24, et rien de ce que j'avais fait à Puys n'a pu me servir. Je fais copier et je vais relire. Il n'y a qu'un rôle de femme, pour Croizette[1], très lourd, très étrange, très dangereux, il ne faut pas qu'elle se le dissimule. Vous aurez le manuscrit absolument en état d'entrer en répétition le 10 au plus tard. Vous le lirez attentivement, et je vous demande comme un véritable service de bien me dire votre impression. Il ne s'agit pas de ne pas refuser une pièce de l'auteur du *Demi-Monde*, il s'agit de donner une chose originale, pleine de dangers, mais dont le succès peut être énorme en raison même des dangers, si on les surmonte. Je n'écris qu'à vous, bien entendu. A tout seigneur, tout honneur. Quand vous aurez le manuscrit, vous le communiquerez à Croizette, si vous croyez à la pièce. Si vous en avez peur, le secret ayant été gardé, je la donnerai autre part, sous le nom d'un X... quelconque, pour voir. D'un autre que de moi le succès serait sûr, mais avec moi on se défie trop. Vous voilà l'eau à la bouche. Je suis éreinté.

A vous.

A. Dumas.

IV

A Monsieur Émile Perrin.

Salneuve, par Châtillon-sur-Loing (Loiret),
6 octobre 1880.

Mon cher ami,

Voici la chose. Lisez et jugez. Sauf les quelques corrections inévitables, les quelques phrases à ajouter et à couper, la chose est au point. Répondez-moi ici.

.....La pièce a été remaniée, écrite, mise au point à peu près, en onze jours. Vous voyez que dans le cas où vous ne croiriez pas devoir la jouer, vous n'auriez pas beaucoup de remords de m'avoir fait perdre mon temps. J'ai envoyé à la copie le 5, c'est arrivé le 6. J'espère que vous aurez le manuscrit, dont je charge Mme Dumas, personne exacte, le 8. J'aurai donc gagné deux jours sur l'époque annoncée. *Ne prenez avis que de vous.* Ne consultez pas Croizette; elle ne verrait qu'une chose, elle, un rôle vraiment superbe pour elle.

Bien à vous.

A. Dumas.

Comme l'auteur s'y attendait, le rôle de Croizette a admirablement servi cette comédienne de race, qui n'avait pas encore eu la bonne fortune d'une création aussi considérable. Le rôle, il est vrai, a été écrit pour elle, et adapté de tous points à ses grandes qualités aussi bien qu'à ses défauts.

Il est un point curieux que nous voulons encore signaler à propos de *la Princesse de Bagdad*, c'est que

Dumas, qui se montre si philosophe dans les lettres que nous venons de citer, et qui sont antérieures au mauvais accueil fait à son ouvrage, a depuis oublié quelque peu sa philosophie. Les sifflets de la première représentation ont évidemment agacé son amour-propre, et l'auteur a même éprouvé le besoin de plaider lui-même les circonstances atténuantes dans une cinquième lettre adressée à un rédacteur du *Gaulois,* et qui complète l'histoire de *la Princesse de Bagdad.*

V

A Monsieur Fr. Oswald.

Paris, 5 février 1881

Mon cher confrère,

Je veux vous remercier personnellement de votre article sur Croizette, article si touchant et si vrai, où perce à chaque instant votre sympathie pour l'auteur. Tout ce que vous dites est absolument exact; et quand il ne devrait rester de *la Princesse de Bagdad* que la transfiguration de cette véritable artiste et le triomphe de cette adorable femme, je resterais heureux, moi, d'avoir écrit la pièce, puisque, comme vous le dites, c'est pour elle que je l'ai écrite. Cependant, après la deuxième ou troisième représentation, j'ai la conviction que le public *désintéressé* s'habituera à comprendre. Une fois la femme sauvée par l'enfant, la pièce sera sauvée par la femme.

Tout ceci est pour vous seul, bien entendu. J'aurais voulu avoir le temps de causer avec le public par l'entremise de

votre journal; mais je suis pris par tant de choses particulières : visites, correspondances, discussions, que je n'ai pas une minute de réflexion et de travail possibles. Et puis, mieux vaut que je ne prenne pas la parole sur moi-même et que je ne paraisse pas faire une réclame à cette pièce, qui, si elle a quelques amis comme vous, se tirera facilement d'affaire.

Merci encore, mon cher confrère, et croyez à mes meilleurs sentiments.

A. DUMAS.

Ajoutons que cette *dernière* comédie d'Alex. Dumas fils, — et nous nous servons du mot *dernière* avec intention, M. Dumas ayant juré, serment d'ivrogne! qu'il ne ferait plus désormais de théâtre, — ajoutons que cette *Princesse de Bagdad* fait des recettes énormes, que la salle est louée d'ici au mois d'avril (nous en parlons sciemment), et que jusqu'à ce jour le public payant ne semble pas ratifier par son manque d'empressement l'insuccès significatif du premier soir. Mais ce succès, purement de curiosité, dû à quelques scènes vigoureuses ou excentriques, à ce plaisir des yeux que cause toujours la vue d'une belle femme doublée d'une actrice de talent, ce succès ne prouve rien en faveur de la valeur littéraire de l'ouvrage. Le mieux est de dire que cette fois M. Dumas s'est trompé, et que, en dépit de ses serments, auxquels nous ne croyons pas, auxquels M. Dumas ne croit peut-être pas lui-même, il n'a qu'un moyen de se réhabiliter aux yeux du public, c'est

de prendre, le plus tôt qu'il pourra, l'éclatante revanche qu'il doit au nom qu'il porte, à son passé et à son talent.

Vente de lettres autographes. — On vient de vendre, le 5 de ce mois, une bien curieuse collection d'autographes, à l'hôtel des commissaires-priseurs de la rue Drouot. Le catalogue, dressé par les soins de M. Eugène Charavay, ne contenait que 237 numéros ; mais tous les autographes étaient de premier choix. Voici à ce sujet quelques détails, se rapportant surtout aux autographes de personnages modernes :

Deux lettres de Balzac, l'auteur de la *Peau de chagrin*, vendues, l'une 25 fr., l'autre 13 fr.

Deux lettres de Baudelaire à Sainte-Beuve, datées de 1859, vendues 21 fr.

Une lettre de Beethoven de deux pages, 43 fr.

Curieuse lettre de Béranger sur l'exécution de Fieschi et de ses deux complices : « Ce qu'il y a de fâcheux dans cette exécution, dit-il, c'est que le roi ne pouvait l'empêcher, sans quoi, pour faire le magnanime, peut-être eût-on sauvé les deux derniers (Pépin et Morey), et Fieschi eût payé pour tous. C'était assez juste, il s'est donné assez de peine pour accaparer tous les honneurs. » — Vendue 35 fr.

Berlioz. — Jolie lettre sur une exécution, à Munich, de son oratorio *la Fuite en Egypte*, 20 fr.

Une simple signature de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, au bas d'une lettre d'une page et demie, racontant la bataille de Friedland, 40 fr.

Autre lettre du même relative aux débuts de la campagne de Russie, 200 fr.

Une très belle et longue lettre de deux pages et demie très serrées de la main du grand Carnot, et dans laquelle on trouve cette profession de foi politique : « J'ai toujours travaillé au maintien du gouvernement de fait, quel qu'il fût, non que je le crusse le meilleur, mais parce que je pensais qu'il était encore moins mauvais qu'un nouveau bouleversement. » — 205 fr.

Une lettre de seize pages, datée de Rome, avril 1850, et adressée par le marquis de Custine à Philarète Chasles. Détails du plus haut intérêt sur le voyage de Pie IX à travers les villes qu'il a traversées avant de rentrer à Rome. Il a suivi le pape pas à pas dans son voyage et a assisté à son entrée triomphale à Rome. En parlant des difficultés contre lesquelles Pie IX va avoir à lutter, il dit : « Malgré le zèle et les lumières de quelques-unes des personnes qui l'entourent, Pie IX est mal servi, et aujourd'hui je ne vois pas de remède à ce malheur, car la malveillance des soi-disant amis de l'ordre n'a pas encore été désarmée par sa douceur et sa fermeté : les appuis naturels lui manquent ; ils accroissent le péril, et, sous prétexte qu'ils sont plus papistes que le pape, ils blâment tout ce qui se fait. Ils

sont tout simplement égoïstes : leur fermeté n'est que de la raideur. » Il termine par un jugement sévère sur la politique de Mazzini et de ses partisans, puis s'exprime ainsi sur le meurtre de Rossi : « Ah! je plains les républicains de Rome! Libérateur de l'Italie, Rossi eût sauvé la patrie ; les patriotes l'ont perdue. C'était le plus grand esprit de son pays, sa mort en a fait le plus grand homme. Tous les révolutionnaires, à des degrés divers, sont complices ou fauteurs de ce meurtre qu'ils ont commandé, payé, fait, laissé faire ou approuvé. Tous ont contribué à la mort du déserteur des sociétés secrètes... Ils ont beau se débattre dans l'horreur de leur crime, tous sont marqués au front du sang du juste. » — Vendue 76 fr.

Une lettre d'amour adressée par Déjazet à Arthur Bertrand, l'un des fils du général de ce nom, et qui fut aussi aimé de Rachel, comme nous le verrons plus loin, 35 fr.

Une importante lettre, datée de Venise, 25 janvier 1860, adressée par le comte de Chambord à M. Villemain pour le remercier de l'envoi de son livre en faveur du maintien du pouvoir temporel : *la France, l'Empire, la Papauté*, et dont voici le début :

Venise, 25 janvier 1860.

« Vous venez, monsieur, de rendre à la religion et à la société un service dont pour ma part j'éprouve le besoin de vous remercier. Une politique ténébreuse a cru le sens moral

assez affaibli et l'opinion suffisamment opprimée pour pouvoir impunément, sous une vaine apparence de zèle et de feinte douceur, justifier, encourager, favoriser, après avoir solennellement promis de l'empêcher, une odieuse spoliation, dont la conséquence inévitable serait de mettre bientôt partout la force à la place du droit.

En effet, quelle possession plus antique, plus légitime, plus digne par sa faiblesse même de tous les respects, plus souvent garantie par les traités, plus universellement proclamée nécessaire au repos du monde, que le domaine temporel de la papauté ? Comment ne pas reconnaître dans cette œuvre des siècles une disposition de la Providence, qui a voulu assurer par là au chef de l'Eglise, source principale et centre vénéré de la civilisation chrétienne, l'indépendance spirituelle dont il a besoin pour remplir sa sainte et salutaire mission ? Qui ne comprend qu'annuler un droit si sacré, c'est annuler tous les droits ; que dépouiller le souverain dans la personne du successeur de saint Pierre, c'est menacer tous les souverains, et que renverser son trône dix fois séculaire, c'est saper les fondements de tous les trônes ? Il est triste de voir la France servir ainsi d'instrument, contre sa conscience, son cœur, ses traditions, tous ses intérêts, à des entreprises qui ne peuvent aboutir qu'à de nouveaux bouleversements... »

La lettre a quatre pages in-8°. Elle a été vendue 995 fr. à un des gendres de feu Villemain, M. de Montferrier.

Deux jolies lettres de Janin. La première est une épître très digne, où il prend la défense de sa jeune femme, qui s'est trouvée exposée trois heures durant et en son absence aux *stupides* compliments de plusieurs de ses amis. On lui a dit que ces propos avaient été très loin ;

puis il ajoute : « Où était le bon goût, de ne pas se rappeler que c'est une femme de vingt ans et que j'étais absent pour mon petit métier ?... Enfin, à la grâce de Dieu ! Je défendrai tant que je pourrai la jeune femme que le bon Dieu m'a donnée, je n'aurai pas peur d'être ridicule en l'aimant comme je fais de tout mon cœur. » — Vendue 40 fr.

La seconde, datée de 1836, fait l'apologie de M. Thiers. « Les moindres désirs de M. Thiers entraîneront toujours mon obéissance. Je suis de ma nature un animal reconnaissant et dévoué, et d'ailleurs le nombre de ceux qui ont été bons pour moi n'est pas si grand pour que je n'aie pas le loisir de m'en souvenir. » — 22 fr.

Voici une des plus belles lettres que Lamennais ait jamais écrites. Elle est datée du 30 mars 1833 et a trois pages in-4°. Nous en citerons le passage principal :

« Le parti légitimiste, quoique décomposé, vit comme il a toujours vécu, d'illusions, et d'illusions plus vives à mesure qu'elles deviennent plus niaises. Je ne parle pas des intrigants, mais de ceux qui trompent les intrigants ; toutefois les nécessités de l'attaque poussent tous les jours avec plus de force ces hommes d'absolutisme dans les voies de la liberté... Affranchissez-vous, disent-ils au peuple, afin d'avoir ensuite le plaisir de vous donner un maître : car vous sentez bien, mes chers amis, qu'un maître vous est indispensable ; et que deviendriez-vous si vous n'étiez la propriété de quelqu'un ? A

l'œuvre donc, que la nation se lève, puis, après la victoire, elle comprendra bien que son devoir est de se jeter à nos genoux, et d'y rester devant le bon roi, l'excellent roi qui aura daigné l'accepter en don... Je vous dis que ces gens-là travaillent de toute leur puissance à amener la République, tant la République est inévitable. Ceux qui la proclament à haute voix font beaucoup moins pour elle... Ma position n'est pas encore assez éclaircie pour que je puisse en ce moment rompre le silence. L'Autriche et la Prusse d'un côté, l'épiscopat et les jésuites de l'autre, intriguent vivement contre moi à Rome. Jusqu'ici le pape a résisté. Cependant je m'étonnerais fort qu'il ne finît pas par céder... »

N'a cependant été vendue que 46 fr.

Trois lettres politiques de Louis-Philippe, postérieures à 1830, ont été vendues 155, 50 et 30 fr.

Huit lettres du duc de Bassano, qui fut ministre des affaires étrangères sous Napoléon Ier, et qui sont relatives aux campagnes de 1812 et 1813, ont atteint le chiffre de 2,450 fr. La plus importante, datée du 22 septembre 1812, raconte l'incendie de Moscou :

Les troupes françaises sont entrées dans cette ville le 14, à midi. Le gouverneur russe Rostopchine a voulu ruiner la ville lorsqu'il a vu que l'armée russe l'abandonnait ; il a armé 3,000 malfaiteurs qu'il a fait sortir des cachots ; il a appelé également 3,000 satellites et leur a fait distribuer des armes de l'arsenal. Le plus grand désordre régnait dans la ville ; des forcenés ivres couraient dans les quartiers mettant le feu partout. Le gouverneur Rostopchine a fait enlever tous les marchands et négociants par le moyen desquels on aurait pu rétablir l'ordre. Plus de 400 Français et Allemands avaient été

arrêtés par ses ordres. Enfin, il avait eu la précaution de faire enlever les pompes et les pompiers. Aussi l'anarchie la plus complète a désolé cette grande et belle ville, et les flammes la consument. » Relevé des pertes faites par l'ennemi, en hommes, en artillerie, etc. — 450 fr.

Il faut rapprocher de cette curieuse lettre, qui accuse Rostopchine de l'incendie de Moscou, celle du comte de Nesselrode, écrite précisément à la même date (25 septembre 1812), et dans laquelle ce diplomate russe rejette sur Napoléon tout l'odieux de l'incendie.

« La ville a été livrée au pillage, et, par un acte de barbarie inconnu jusqu'ici dans les fastes de l'histoire, Napoléon, semblable à Attila, y a fait mettre le feu. Les trois quarts de cette immense capitale sont devenus la proie des flammes. Mais cette atrocité, loin d'intimider comme peut-être il s'en était flatté, a excité un sentiment de haine et de vengeance dont les effets ne sauraient qu'être terribles. »

Cette importante lettre, de quatre pages, a été vendue à elle seule 1,300 fr.

Quinze autres lettres politiques du même personnage, datées de 1813 à 1827, ont atteint 8,500 fr.

Vingt-deux lettres du prince de Metternich, dont dix-huit seulement autographes et signées, écrites de 1822 à 1826, ont été poussées jusqu'à 5,000 fr.

Le traité original conclu entre Meyerbeer et l'Opéra pour la représentation de *Robert le Diable* (29 décembre 1829), vendu 70 fr.

Belle lettre de Charles Nodier au libraire Maradan, datée de Besançon le 23 mars 1803, et lui proposant d'éditer son nouvel ouvrage : *le Peintre de Salzbourg.*

« S'il est vrai qu'il faut des liqueurs fortes pour les palais blasés, et qu'à mesure que les hommes s'éloignent de la nature, les images qui la leur retracent dans toutes ses beautés primitives, augmentent de prix à leurs yeux, il me semble que mon plan hardi, mes figures énergiques, mon élocution inculte et sauvage, feront quelques partisans et peut-être quelques enthousiastes. Le livre n'en sera pas moins un mauvais livre, mais ce mauvais livre est extraordinaire, et c'est après l'extraordinaire que l'on court. »

Il espère que Maradan voudra bien lui prendre son ouvrage, qu'il lui laissera, du reste, pour peu de chose ; seulement il désirait avoir une prompte réponse :

« Je suis jeune, mais vieilli par les chagrins, appauvri par la prodigalité, et, en outre, presque moribond. Ce sont bien des raisons pour être pressé de jouir. » — 57 fr.

Trois lettres de Rachel : la première, relative à une représentation de *Bajazet* et sans grand intérêt, a cependant atteint 41 fr. ; mais les deux autres, que le catalogue intitule : « Curieuses lettres d'amour », et qui sont adressées à Arthur Bertrand, ont été poussées jusqu'à 410 fr. Le catalogue ne les analyse pas ; mais nous avons vu l'une d'elles à l'exposition publique qui a précédé la vente ; elle se termine de la manière suivante :

..... Je vous envoie la petite clef qui vous fait maître ici. Je ne vous aime plus. RACHEL.

P. S. Je vous aime encore !...

Une lettre de deux pages d'une autre illustre tragédienne, un moment la rivale de Rachel, Mme Ristori, vendue 15 fr.

Un petit billet de Sainte-Beuve à George Sand qui lui avait demandé de rendre compte d'un de ses livres dans *la Revue des Deux-Mondes* : « ..... Croyez que nous parlerons, et croyez aussi que nous pouvons très peu... *La Revue* est un Dieu sourd, qui fait ce qui lui sied, sans haine et sans amour !... » — La fin de cette phrase, qui constitue un alexandrin sérieux, a fait monter le billet jusqu'à 42 fr.

Une lettre de G. Sand à Bocage sur une pièce qu'elle vient de terminer : « Prenez quel théâtre vous voudrez, excepté *le Français*. Tâchez de me faire gagner de quoi passer l'hiver... Je peux encore vivre pendant deux ou trois mois ; mais après je serais en peine. » — 38 fr.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur cette belle vente, où figuraient aussi des pièces autographes de premier ordre provenant de personnages antérieurs à ce siècle ; mais on en comprendra suffisamment l'importance par le chiffre total auquel ont monté les enchères, qui ont atteint 29,486 fr. 50 c. pour 237 numéros.

SARAH BERNHARDT EN AMÉRIQUE. — Nous recevons

de notre obligeant correspondant et lecteur de New-York, M. C. Jolly-Bavoillot, de nouveaux et bien curieux documents sur le séjour de Sarah Bernhardt en Amérique. Voici quelques citations qui nous ont paru plus particulièrement intéressantes.

C'est le 22 décembre que la célèbre comédienne est arrivée à Montréal, et voici en quels termes un journal de la localité rend compte de la réception qui lui a été faite :

« *Montréal*, 22 *décembre.* — Mlle Sarah Bernhardt est arrivée ce soir ; elle a été acclamée par 4 à 5,000 personnes ; la police était débordée ; elle ne pouvait contenir la foule. Mlle Bernhardt s'est trouvée engagée dans la cohue et a dû sortir de la gare par une porte latérale. Les Montréalais chantaient la *Marseillaise ;* ils ont escorté la grande artiste jusqu'à l'hôtel Windsor, où le meilleur orchestre de la ville lui a donné une sérénade. La police dit que la princesse Louise et le marquis de Lorne, fille et gendre de la reine d'Angleterre, n'ont pas été accueillis par une affluence plus grande à leur arrivée. »

C'est à Montréal que Sarah Bernhardt a été l'objet d'une manifestation catholique, laquelle avait pour but de nuire au succès de ses représentations que l'évêque de l'endroit avait, à l'avance, condamnées comme coupables, dans une lettre que nous reproduisons ci-après

et qui visait plus spécialement la pièce d'*Adrienne Lecouvreur* :

A Monsieur le rédacteur de la Minerve.

Évêché de Montréal, 25 décembre 1880.

Monsieur,

Je vous prie de publier dans les colonnes de votre journal l'aperçu critique suivant d'une représentation annoncée sur le programme des théâtres, qui doit avoir lieu cette semaine. Cette critique, faite par une personne autorisée et compétente, suffira pour faire comprendre à tous les bons catholiques de Montréal qu'il est de leur devoir rigoureux de s'abstenir de ces représentations. Outre l'inconvenance qu'il y a de donner de ces spectacles pendant les jours de l'Avent et à la fête de Noël, tous les catholiques sincères et de sens verront dans la morale plus que suspecte qui règne dans ces pièces un grave danger pour les mœurs.

J'ai l'honneur d'être, etc.

† EDOUARD CHS, EV. de Montréal.

Voici la « critique » qui accompagne cette lettre épiscopale :

Monseigneur,

D'après l'invitation de Votre Grandeur, j'ai examiné la pièce qui doit se jouer le 23, *Adrienne Lecouvreur*, et voici le résultat de cet examen.

Le drame se soutient presque jusqu'au bout par deux liaisons adultères.

Dialogues, affections, allusions transparentes, tout dans

la pièce tend à justifier le prince et la princesse héros du drame, et à montrer leur conduite comme parfaitement excusable dans cette haute société.

Ce drame est immoral par son intrigue, immoral par les maximes qu'y débitent les acteurs, immoral enfin par les situations risquées où se trouvent à diverses reprises les principaux personnages. Ce sont là, certes, de tristes leçons à mettre sous les yeux de familles chrétiennes. Le talent des personnages qui traduiront ces leçons ne servira qu'à en augmenter le danger, et à rendre plus fascinatrices encore et plus excusables les passions mauvaises qui grondent sans cesse au fond du cœur humain.

Agréez, Monseigneur, etc.

Ce qui n'empêcha pas la représentation d'*Adrienne Lecouvreur* d'avoir lieu, d'être très brillante, et de donner une recette de 16,500 francs.

« Mlle Bernhardt, dit à propos de cette soirée le journal américain que nous avons sous les yeux, a été accueillie avec la plus grande cordialité et au milieu de vifs applaudissements. Rappel après chaque acte et rappels multipliés après que la toile fut tombée sur la scène d'Adrienne avec la princesse de Bouillon, au quatrième acte. A ce moment un trophée immense de fleurs qui avait été commandé à Boston fut passé sur la scène. Une cocarde aux couleurs françaises était attachée à l'un des côtés du trophée. Mlle Bernhardt détacha la cocarde et la pressa sur son cœur. »

Ajoutons que le jour de Noël, Sarah Bernhardt joua deux fois : dans le jour, Camille, des *Horaces*, et le soir,

dans *Hernani*. La recette de chaque représentation dépassa 15,000 francs.

En somme, les soixante-trois représentations de la tragédienne, à la date du 15 janvier, en Amérique, avaient rapporté un total de recettes de 1,137,295 francs.

Théatres. — Opéra-Comique. — *Les Contes d'Hoffmann*. — L'Opéra-Comique vient de représenter (10 février) avec un vif succès la dernière œuvre musicale d'Offenbach, celle qu'il préférait dans son vaste répertoire, qu'il avait soignée et travaillée tout particulièrement, et qui se trouve être, en effet, l'ouvrage le plus élevé, comme inspiration, qu'il ait signé. C'est sur un livret de MM. Barbier et Carré qui avait déjà fourni un mélodrame à l'Odéon (21 mars 1851) qu'Offenbach avait écrit sa partition, et le fécond compositeur était mort, hélas ! avant d'en avoir complété l'orchestration. Ce soin a été confié à un compositeur de grand talent, M. Ernest Guiraud, qui s'est chargé de mettre au point l'œuvre inachevée et qui y a parfaitement réussi.

Ajoutons que l'interprétation des *Contes d'Hoffmann* est aussi un des grands attraits de la pièce nouvelle : MM. Taskin, Talazac, Grivot, Mmes Isaac et Marguerite Ugalde complètent un ensemble au-dessus de tout éloge. Les chœurs, qui ont une grande importance dans la partition, ont été augmentés et produisent un puissant

effet. Enfin, la mise en scène est à la fois des plus pittoresques, des plus brillantes et des plus exactes. L'œuvre posthume d'Offenbach assure donc à l'heureux théâtre de M. Carvalho une longue suite de représentations.

Vaudeville. — *Madame de Navaret.* — Il y a quelques semaines, les auteurs de *Jack* nous ont montré, dans le plus interlope des mondes, une mère légère, sotte et criminelle. Aujourd'hui, les auteurs de *Madame de Navaret* nous offrent, au contraire, prise dans un milieu infiniment respectable, une mère qu'ils ont dotée de toute la vertu rigide des anciennes matrones romaines ; et cependant ni les uns ni les autres ne sont parvenus à satisfaire entièrement le public. La courtisane, aussi bien que la matrone romaine, ont paru, dans leur conduite respective vis-à-vis de leurs enfants, d'une légèreté et d'une faiblesse invraisemblables ; et si l'on est forcé de haïr la première avec tous ses vices, la seconde, avec toutes ses vertus, trouve le moyen d'être presque antipathique. Telle a été du moins l'impression du public des deux premières représentations. Nous espérons fermement, quant à nous, que cette impression, qui, après tout, provient moins peut-être d'une erreur des dramaturges que de la routine du public, ne nuira en rien au succès d'une pièce très littéraire, très spirituelle, et qui apparaît clairement l'œuvre d'écrivains soucieux avant tout du respect qu'ils se doivent à eux-

mêmes dans les choses de l'art. L'interprétation est, du reste, excellente : les noms de Mme Fargueil et de Mlle Blanche Pierson dispensent de tout développement à ce sujet, et la direction du Vaudeville, enfin, a droit à tous nos remerciements pour l'occasion qu'il nous donne d'aller entendre une pièce honnête et des artistes consciencieux.

Variétés. — *La Roussotte.* — *Tout pour Judic !* Tel aurait dû être le titre de la nouvelle pièce des Variétés. Les auteurs, en effet, semblent n'avoir eu en vue, en écrivant leur pièce, que la vaillante artiste à qui son rôle de la Roussotte ne laisse pas un moment de répit. Dupuis y est fort amusant aussi, et Baron a su trouver dans son rôle de père prodigue des accents auxquels il ne nous avait pas habitués. Quant à la pièce elle-même, c'est un retour à l'ancien vaudeville, où le sentiment cependant tient une moindre place qu'autrefois et y paraît même mal à son aise. Somme toute, elle est amusante, et le public des Variétés n'en demande pas davantage.

Porte-Saint-Martin. — *Les Chevaliers du Brouillard.* — Ce drame de MM. d'Ennery et Bourget, que la Porte-Saint-Martin vient de reprendre, et qui eut, en 1867, un immense succès, offrait alors cela de particulièrement intéressant, que le rôle principal, celui de Jack Sheppard, était tenu par Mme Marie Laurent. La vaillante artiste tragédienne était superbe, paraît-il, de

crânerie et d'élégance dans son costume d'homme, et elle s'était si bien identifiée à son rôle, que M. Clèves, cette fois-ci, ne pouvant la remplacer, a été obligé de faire jouer le rôle par un homme. Ajoutons vite qu'elle est remplacée par Taillade, et que ce dernier a su faire de ce rôle une seconde création bien à lui. La pièce est, du reste, parfaitement interprétée : Mme Fromentin surtout, qui se consacre définitivement au drame, a reçu du public l'accueil le plus chaleureux et le mieux mérité. Bref, c'est là, croyons-nous, une reprise qui sera fructueuse, et fera attendre patiemment les trois ou quatre grandes pièces qui sont en préparation.

PETITE GAZETTE. — Le Peintre Léon Bonnat vient d'être élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de Léon Cogniet, décédé. Il a obtenu 19 voix sur 33 votants. Il avait pour concurrents les peintres Boulanger (6 voix), Maillot (6 voix), Jalabert et E. Lévy (chacun 1 voix).

NÉCROLOGIE. — L'auteur dramatique Hippolyte Auger est mort à la fin du mois de janvier, à l'âge de 83 ans. Il a écrit aussi quelques romans. Sa principale pièce, *Pauvre Mère*, un drame du vieux temps, bien démodé aujourd'hui, a eu jadis un succès considérable. Son meilleur ouvrage, qui lui survivra, est une *Physiologie du théâtre*, qui contient de très curieux documents et anecdotes sur tous les théâtres de Paris.

— Nous avons aussi à enregistrer la mort de l'historien et publiciste anglais Thomas Carlyle.

VARIÉTÉS

UN DISCOURS DE LABICHE

Au banquet annuel de l'Association des anciens élèves du lycée Fontanes, qui vient d'avoir lieu le 27 janvier, M. Labiche, président de la réunion, a prononcé une vive et spirituelle allocution qui est le digne pendant de son récent discours à l'Académie française. La plupart des journaux en ont donné des extraits, et à notre tour nous sommes heureux de pouvoir l'offrir en entier à nos lecteurs.

Mes chers camarades,

J'ai longtemps résisté au plaisir de présider notre banquet.

C'est un peu par modestie et, dois-je vous l'avouer? un peu aussi par gourmandise. J'ai toujours considéré comme une souffrance l'honneur de prononcer un discours après dîner. L'orateur dîne mal. Il est préoccupé, inquiet. A chaque nouveau service, sa figure s'assombrit. Il voit s'approcher son heure, et quand le champagne éclate, sa tristesse s'épanouit. Quant à moi, j'en suis honteux, mais j'ai bien dîné, et cela pour deux raisons : la première, c'est que je comptais sur votre bienveillance; la seconde, c'est que j'avais mon petit papier dans ma poche et que, n'ayant rien à improviser, j'étais certain de ne pas rester court.

Je ne suis pas l'homme des discours. Cependant j'ai eu le redoutable honneur d'en prononcer un, il y a deux mois, dans un costume solennel et avec une épée au côté. Cette épée m'intimidait fort. N'étant pas militaire, j'avais sans doute peur de me blesser. Et puis c'était mon début, mon premier discours dans le monde. J'ai pensé que je vous devais le second, à vous, mes camarades, mes amis.

Il sera sans cérémonie, si vous le voulez bien. Chacun a sa note. Plus notre association avance en âge, plus la tâche de vos présidents devient difficile.

Il faut bien le dire, depuis vingt-deux ans nous nous chantons toujours le même morceau. Nous célébrons la supériorité incontestable de notre collège sur les autres. Il est vrai que les autres exécutent les mêmes variations sur le même piano.

Mais à la longue les mélodies s'épuisent, et quand je jette les yeux sur la liste des grands virtuoses qui m'ont précédé, je suis un peu effrayé de me voir à cette place.

Il est bon quelquefois de faire son bilan et de compter ses richesses. Nous pouvons être fiers des nôtres.

Nous avons eu pour présidents des ministres, ce n'est pas très rare, un maréchal de France, des ambassadeurs, des députés, des sénateurs, les plus hautes notabilités de la magistrature, du barreau, du commerce et de l'industrie. Nous avons eu des professeurs éminents et beaucoup d'académiciens.

Parmi ces derniers, il en est un dont je voudrais bien effaroucher un peu la modestie. C'est notre camarade Legouvé.

Mais chaque fois que je veux parler de lui, ce diable d'homme se trouve à côté de moi. Je ne m'en plains pas, mais il me gêne.

A l'Académie, il était mon parrain ; ici, le voilà mon assesseur. Il faut pourtant que je me satisfasse.

Ma foi ! nous allons faire comme s'il n'était pas là. Il est sorti, c'est convenu. Profitons-en pour en dire beaucoup de mal. Il a d'abord un grand défaut que je dois vous signaler. Il aime les femmes !... entendons-nous, il aime l'honnêteté dans la femme. Personne plus que lui n'a glorifié nos mères, nos épouses et nos sœurs.

Vous souvenez-vous de ce toast charmant qu'il porta, un jour, aux mères de notre lycée ; à ces saintes et vaillantes femmes qui se vouent sans réserve à l'éducation de leurs enfants ? Il nous en montre une qui apprend le grec en cachette afin de pouvoir l'apprendre à son fils. On la voit se levant, en plein hiver, à six heures du matin. Elle allume elle-même sa petite lampe — il est trop tôt pour les domestiques — elle prépare sans bruit le déjeuner de son enfant qui dort et qu'elle ne réveillera qu'au dernier moment. Et, pendant qu'il mange, elle lui lit ses leçons à haute voix pour les graver dans sa mémoire. Puis elle le conduit au collège, elle va l'y rechercher ; elle fait ce trajet quatre fois par

jour, sous la pluie, sous la neige, par tous les temps. Enfin c'est une mère, une vraie mère !

Mais remarquez-vous que dans ce tableau il n'est pas question du papa ? Il le laisse, chaudement enfoui sous ses couvertures, d'où il ne sortira sans doute que pour déjeuner copieusement.

Cher Legouvé, tout pour la femme ! C'est une devise héréditaire.

Je me souviens qu'un jour nous faisions une pièce dans laquelle se trouvaient naturellement un mari et sa femme.

Il m'écrivit : « Caressez le mari, je caresserai la femme. » Je réclamai !... inutilement.

Dans son théâtre, dans ses livres, c'est toujours la femme qui tient le grand rôle. Mais il nous diminue avec tant de grâce, avec tant de charme et de persuasion ! il nous démontre si gentiment notre infériorité que, la galanterie aidant, nous sommes presque tentés de l'en remercier.

A la façon dont il s'est épris de notre association, substantif féminin, il est évident qu'il l'a prise pour une femme et pour mieux s'en assurer, il l'a épousée légitimement et cordialement.

C'est lui qui a présidé notre premier banquet en 1859 et prononcé notre premier discours. Et depuis, sans craindre de mal dîner, il s'est assis trois fois dans ce fauteuil, et nous trouvons que ce n'est pas assez ; car

vous le connaissez, ce maître diseur, ce charmeur, qui n'a qu'un tort à mes yeux, c'est de décourager quelques-uns de ceux qui lui succèdent.

J'arrête ici mon éreintement. Nous pouvons faire rentrer Legouvé. Mais je voudrais bien faire sortir à son tour l'élève Guillaume Guizot; j'ai aussi des choses désagréables à lui dire.

Regardez-le, il n'est pas très gras, ni très rosé. Il n'est pas taillé en colosse, on le croirait presque souffrant.

Mais qu'une question intéressant notre association se présente, il se lève, il se dresse, c'est un ressort. S'il faut parler, il parle, et très bien. S'il faut agir, il agit. S'il y a une récompense, un encouragement à donner, il le donne; une misère à soulager, il y court. Il est tout à la fois le Père, la Mère et le Saint-Esprit de notre association.

Eh bien! sous cet érudit, sous ce grave professeur du Collège de France, il y a un homme gai, un rieur... je l'ai étudié... Ce n'est pas sa faute, il est de notre collège; de ce collège si parisien, si vivant, si joyeux, qu'on pourrait l'appeler : le conservatoire de la gaieté. Car tout est gai dans cette maison. Les murs sont blancs, le concierge ouvre la porte en souriant, le surveillant des études, notre camarade, nous accueille avec une courtoisie charmante, nos professeurss sont tou gens du monde, du meilleur monde et du meilleur esprit.

Quant à notre proviseur, il est bien aussi de la mai-

son. Il nous a quittés un moment pour aller coloniser sur la rive gauche, mais il nous est revenu bientôt en nous rapportant toutes les qualités qu'il avait puisées chez nous : sa bonne grâce aimable, son enjouement tempéré par le devoir et son esprit de bon aloi.

Vous rappelez-vous ce discours plein de bonhomie et de malice courtoise qu'il prononça, il y a peu de temps, pour défendre le vers latin que Legouvé avait eu la hardiesse d'égratigner un peu? Cet audacieux nous avait dit : « A quoi bon le vers latin? J'ai été ce qu'on appelle bon élève et je n'ai jamais pu en faire plus de quatorze, et comme ils étaient mauvais! »

Notre proviseur lui répliqua avec une sévérité paternelle : « Vous vous calomniez, Monsieur, vous en avez fait plus de quatorze — j'en suis sûr — et ils n'étaient pas aussi mauvais que vous voulez bien le dire. » Et pour le prouver, il voulut le condamner à nous les réciter ici, en plein banquet.

Malheureusement Legouvé ne put les retrouver et il n'était pas homme à les refaire.

Le vers latin a succombé. Est-ce un bien? est-ce un mal? Il ne m'appartient pas de trancher la question.

Quant à moi, je n'ai qu'un reproche à lui adresser : c'est d'avoir engendré ces féroces amateurs de citations qui ne savent pas se contenir, qui ne peuvent voir un paysan arracher des pommes de terre sans s'écrier :

O fortunatos nimium...

C'est agaçant! ils ne respectent même pas les femmes. Il y a des enragés qui, au beau milieu d'un salon, déposent galamment des vers de Virgile sur le sein des dames. Ce n'est vraiment pas leur place. D'ailleurs citer du latin ne prouve pas qu'on soit un très fort latiniste.

J'ai connu dans ma jeunesse un marchand de drap qui avait fait de petites études; du plus loin qu'il m'apercevait, il courait à moi, me prenait l'oreille et me disait : *Teneo lupum auribus.* Il ne savait que cela, ce brave homme, et il accrochait sa citation aux oreilles de tous ses amis.

Je ne veux pas toucher à l'arche sainte, et je dirai à nos jeunes camarades, à nos jeunes amis : Lisez des vers latins, car ils sont beaux, apprenez-en beaucoup, mais ne les sortez pas.

Ce qu'il vous faut promener dans le monde, c'est notre gaieté, cette gaieté qui est de vieille race française et qu'aucun peuple ne possède. Entretenez avec amour ce feu national. Riez! amusez-vous! amusez-vous le plus que vous... mais je crois que mon fils est ici... amusez-vous sagement! prenez pour devise : Honnêtement et gaiement, et buvons ensemble à la gaieté traditionnelle de notre collège.

A la gaieté des honnêtes gens!

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 4 — 28 février 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Les lettres inédites sont aujourd'hui en grande vogue. Après celles de Mme Sand, qui ont défrayé l'attention publique pendant toute une grande quinzaine, voici venir de nouvelles lettres de Mérimée, qui depuis un mois font à leur tour grand bruit. Cette fois ce n'est ni à une inconnue ni à un inconnu qu'elles sont adressées : leur destinataire n'est autre que M. Panizzi, l'ancien conservateur de la Bibliothèque du British Museum, mort en avril 1879, et

avec qui Mérimée fut en correspondance presque ininterrompue de 1850 à 1870. Panizzi conservait avec un soin pieux toutes les lettres de son éminent ami, et aujourd'hui M. Louis Fagan, du Cabinet des estampes au British Museum, vient de publier ces lettres en deux volumes in-octavo, chez Calman-Lévy.

A ce propos, on a voulu nous présenter Mérimée comme un homme politique de haute envergure, et M. Louis Fagan va jusqu'à nous dire, dans la préface des nouvelles lettres qu'il édite, qu'elles constituent une véritable histoire du second Empire. Or il est de notoriété publique que Mérimée fut toujours l'homme le moins sérieux du monde au point de vue politique ; qu'il se défendait lui-même de prendre une part suivie aux travaux du Sénat, qui « l'embêtaient », selon sa propre expression ; qu'il était sceptique et désillusionné de tout, toutes choses d'ailleurs que démontrent plus que suffisamment les lettres mêmes que l'on publie aujourd'hui. On verra, en les lisant, que tout leur intérêt consiste surtout dans leur partie anecdotique, et que, quant à la politique, Mérimée la traite le plus souvent « par-dessous jambe », et toujours comme un homme qu'elle ennuie profondément et qui semble n'y vouloir rien voir ni connaître. Qu'on cesse donc de nous donner ces lettres comme un document politique, historique ou autre. Mais, en les prenant comme elles doivent être prises, c'est-à-dire comme une suite d'indiscrétions de

cour, comme un tableau rapide et superficiel des événements du jour, elles forment un recueil des plus piquants et des plus spirituels. Disons, si vous le voulez, que c'est de la très petite histoire à côté de la grande. Et cela est si vrai que, lorsque Mérimée cherche parfois à être sérieux et à parler à son ami de la politique du jour, il le fait d'une façon bien étrange, et il a des vues et des prophéties tout à fait inattendues. Ainsi, à propos de la guerre d'Italie, puis de celle qui se termina par Sadowa, il déclare que l'Allemagne n'a que de mauvais soldats et que la landwehr prussienne est digne tout au plus de notre garde nationale de 1848! En 1863, quand Thiers fut nommé député, voici Mérimée qui pronostique déjà son prochain rattachement à l'Empire :

« J'ai vu, dit-il, M. Thiers, que j'ai trouvé fort sage et moins irrité que je ne l'aurais cru. A vrai dire, il aurait tort de l'être, car c'est aux colères de M. de Persigny qu'il doit sa nomination. Il m'a parlé en très bons termes de l'empereur et paraît déterminé à se séparer de l'opposition. Je crois qu'il cherche une position intermédiaire. Il voudrait qu'on fît un pas en avant ; mais il croit que ce pas consoliderait la dynastie. *Hic jacet lepus*. Mais, enfin, je crois que ce n'est pas une mauvaise chose qu'un homme comme lui acceptant franchement le gouvernement de l'empereur et voulant améliorer au lieu de renverser, chose rare dans les oppositions fran-

çaises. Je ne doute pas qu'un de ces jours nous le voyions ici. »

« Ici », c'est-à-dire au palais de Fontainebleau, d'où Mérimée écrit ; c'est-à-dire chez l'empereur, où Mérimée est en villégiature, et où il voit déjà M. Thiers en villégiature comme lui !...

Mais, nous le répétons, le côté anecdotique de ces lettres est charmant. Si l'on pouvait réduire ces deux gros volumes en un seul, en gardant seulement toute cette suite de petits racontars de la cour, de petites anecdotes à la Dangeau, — avec l'esprit et la malice et souvent la méchanceté de plus, — quel amusant recueil on aurait ! Ce sont à tout moment de charmants portraits, souvent peints en deux lignes, et si ressemblants, même encore aujourd'hui !

« Le grand défaut du prince Napoléon est un manque absolu de tact. Il ne fait rien à propos et manque les plus belles occasions. Il a toujours été merveilleusement servi par la fortune, et il semble avoir pris à tâche de ne profiter d'aucune de ses faveurs. »

Et un peu plus loin, voici, au sujet de ce même prince mal élevé, une anecdote semi-comique qui est bien curieuse au point de vue de l'étude de la vie intime des membres de la famille impériale :

« A Compiègne, au dîner du 15 novembre, jour de la fête de l'impératrice, le prince Napoléon, toujours gracieux, n'a pas voulu porter sa santé. Il était assis à

sa droite, *pro consuetudine,* et l'empereur lui a dit de porter un toast et de faire un speech. Il a fait la grimace. De son côté, l'impératrice lui a dit : « Je ne tiens pas beaucoup au speech. Vous êtes très éloquent, mais vos discours me font un peu peur quelquefois. » A une seconde sommation de l'empereur, il a répondu : « Je ne sais pas parler en public. » On s'était levé, tout le monde attendait sans trop comprendre ce qui se passait au milieu de la table. Enfin, Sa Majesté a dit : « Vous ne voulez pas porter la santé de l'impératrice ? — Si Votre Majesté veut bien m'excuser, je m'en dispenserai. » Le prince Joachim alors a porté le toast, et on a quitté la table un peu ému.

Cette frasque a semblé assez forte pour le faire prier d'aller voir au Palais-Royal si Leurs Majestés y étaient ; cependant l'*hôte* et l'*hôtesse* ont gardé leur sang-froid ordinaire, et l'impératrice a même pris son bras pour passer au salon. Le prince est resté là fort isolé, tout le monde l'évitant ; lui, faisant une mine boudeuse et méchante qui le faisait ressembler fort à Vitellius.

Le matin, il y a eu beaucoup d'allées et venues dont le résultat paraît avoir été un replâtrage. Quant à moi, je n'aurais pas souffert pareille incartade ; mais vous connaissez la longanimité de l'empereur ; il le regarde comme un enfant et lui passe ses mauvaises humeurs. »

Voici encore une piquante historiette qu'un intime seul de la cour impériale pouvait connaître, et qui peint d'un

trait également comique les amusements particuliers de cette cour. C'est encore à Fontainebleau que la chose se passe :

« Mme de***, en sa qualité d'Allemande, admirait fort M. de Bismark, et nous la tourmentions en la menaçant des hardiesses de ce grand homme, qu'elle semblait encourager. Il y a quelques jours, j'ai peint et découpé la tête de M. de Bismark très ressemblant, et, le soir, Leurs Majestés et moi, nous sommes entrés dans la chambre de Mme de***. Nous avons mis la tête sur le lit, un traversin sous les draps pour représenter la bosse formée par un corps humain, puis l'impératrice a mis sur le front un mouchoir arrangé comme un bonnet de nuit. Dans le demi-jour de la chambre, l'illusion était complète. Quand Leurs Majestés se sont retirées, nous avons retenu quelque temps Mme de***, pour que l'empereur et l'impératrice allassent se poster au bout du corridor ; puis chacun a fait mine d'entrer dans sa chambre. Mme de*** est entrée dans la sienne, y est restée, puis en est sortie précipitamment et est venue frapper à la porte de Mme de Lourmel, en lui disant d'une voix lamentable : « Il y a un homme dans mon lit ! » Malheureusement Mme de Lourmel n'a pas gardé son sérieux, et, à l'autre bout du corridor, les rires de l'impératrice ont tout gâté. »

Le bon est ce que nous avons appris plus tard. Un des valets de pied de l'empereur était entré dans la

chambre de Mme de***, et, apercevant la tête, s'était retiré avec de grandes excuses. Puis il était allé dire qu'il y avait un homme dans le lit. Quelques-uns avaient émis l'opinion que c'était M. de***, qui venait pour coucher avec sa femme; mais cette hypothèse avait été rejetée comme improbable. »

Ces quelques citations donnent le ton général du livre tout entier. Il n'ajoutera rien à la gloire de Mérimée, qui reste, avant comme après, un modèle et un maître dans notre littérature contemporaine. Qu'on lise donc ces lettres, — et on les lit beaucoup, paraît-il, — pour leur verve, pour leurs indiscrétions, cependant parfois incompréhensibles de la part d'un homme si bien et si intimement reçu, et qui trahissait peut-être un peu trop, au profit de Panizzi, les devoirs de l'hospitalité ; mais qu'on cesse de nous les vanter comme un document dont « la grande histoire » doive profiter. Il nous semble, à nous, qu'on peut les juger en deux mots, qui leur ôtent précisément le caractère important qu'on cherche à leur donner : Bien amusantes, mais pas sérieuses.

Académie française. — *L'Éloge de Lamartine.* — La mémoire de ce pauvre Lamartine n'a vraiment pas de chance. Son éloge en vers, mis au concours par l'Académie française, vient de donner lieu à une avalanche considérable de pièces de poésie, dont la plu-

part rappellent beaucoup plus les mirlitons que la muse qui a si souvent inspiré l'illustre mort qu'elles avaient pour mission de célébrer. Cent soixante-dix-huit poètes, pas un de moins, ont envoyé leurs vers au concours, et sur ce nombre la commission a d'abord écarté d'un seul coup cent soixante-quatorze concurrents !...

Quelques indiscrétions commises par certains immortels, qui entendent peut-être mieux la plaisanterie que les autres, ont fait connaître plusieurs passages des pièces refusées, et l'on ne s'est pas gêné, paraît-il, pour gloser au dehors sur cet amas de poésies non moins incompréhensibles qu'incomprises. Ainsi on sait déjà que l'une des pièces présentées était tout entière écrite en vers de quatorze pieds, ce qui est à coup sûr une nouveauté inattendue. D'autres, véritables Prud'hommes, ont fait de la prose rimée, dont les deux vers suivants donneront une plaisante idée :

> Louis-Philippe voulait lui donner une place,
> Mais il la refusa, préférant le Parnasse.

L'auteur n'a pas dit si c'est du Parnasse du passage Choiseul qu'il a voulu parler !...

Dans une autre pièce, l'auteur n'a pas craint de faire une allusion, assez peu généreuse, ce nous semble, à la situation besogneuse dans laquelle se trouva Lamartine en ses derniers jours. Il est vrai que Pégase a puni ce

misérable poète en lui inspirant des vers dans le genre des suivants, où il est dit que Lamartine tendit la main...

. . . . à l'instar
Du malheureux aveugle assis au pont des Arts!

Citons encore un fragment d'une troisième pièce où l'auteur reproche à Lamartine son fastueux et dispendieux voyage en Orient, dont il prétend que la France l'a bien puni par la suite :

Il voyagea sur mer, en son esquif rapide,
Et dépensa plus d'or, avec sa nef splendide,
Qu'il n'en faudrait au pauvre, à son lit de douleurs,
Pour calmer sa misère et pour sécher ses pleurs.
Il jeta l'or au loin, sans souci de la France,
Qui lui rendit plus tard son mépris en souffrance,
Sans oublier pourtant la gloire qu'elle lui doit :
Car Lamartine est Dieu ! C'est le poète-roi !...

Il est évident que l'auteur comptait beaucoup sur ce dernier vers pour remporter le prix. Hélas ! c'est une « veste » qu'il a remportée seulement, ainsi qu'on dit en argot de coulisses.

Malheureux Lamartine ! aucune humiliation posthume ne lui aura donc été épargnée ! Son éloge académique en prose n'a pu être prononcé, parce que M. Émile Ollivier, qui lui a succédé, avait voulu glisser dans sa harangue des allusions politiques qui pouvaient faire éclater des orages. Et voilà aujourd'hui que, sur cent

soixante-dix-huit poètes qui se réunissent pour chanter sa gloire en vers, il s'en trouve quatre, tout au plus, qui soient parvenus à la chanter convenablement. Et encore !... attendons, pour nous prononcer sur les quatre survivants de ce grand naufrage poétique, la future décision de l'Académie.

Vente de papiers de Beaumarchais. — On vient d'adjuger, dans une vente anonyme faite le 19 de ce mois à l'hôtel des commissaires-priseurs, un certain nombre de lettres et de papiers de Beaumarchais provenant de la collection reunie avec tant de soin et de patientes recherches par notre regretté ami Fernand de Marescot. On a, en outre, vendu plusieurs volumes, ou registres de copies de lettres et autres dont le détail est curieux à conserver.

Les lettres étaient presque toutes relatives à des questions d'affaires, à des ventes, à des achats, notamment pour ce qui concerne l'affaire de la forêt de Chinon, dont Beaumarchais s'était rendu adjudicataire en 1766. Ce lot comprenait soixante-dix lettres plus ou moins détaillées. Il y avait aussi treize lettres adressées à M. Gomel et s'occupant de questions commerciales. En somme, c'était là la partie la moins intéressante de la vente ; mais les lettres relatives aux dernières années de Beaumarchais étaient surtout curieuses. Huit lettres adressées à Perregaux, de 1793 à 1796, pendant l'é-

migration de Beaumarchais, ont été vendues 10 fr. la pièce pour les sept premières. La huitième a été vendue à elle seule 30 fr. : elle est relative à sa radiation de la liste des émigrés, et dans cette lettre Beaumarchais s'écrie : « O mes amis! ô mon pays! je vous reverrai donc encore! Je sens trop qu'à ce prix je puis oublier le malheur, pardonner l'injustice, ouvrir mon cœur si flétri à l'espoir de quelque bonheur!... » — Un lot de cinquante lettres de la femme de Beaumarchais (Marie-Thérèse-Émilie Willermawlar) a été adjugé 40 fr. seulement, et c'est pourtant une correspondance intime pleine de détails intéressants. — Enfin, on n'a vendu que 2 francs!... une jolie lettre de deux pages in-4° adressée par Gudin de la Brenellerie, l'ami si intime de Beaumarchais, à Arnault, et qui contient de très piquants renseignements sur l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Les onze volumes, ou registres, méritent d'être signalés avec quelque détail. Ils comprenaient :

Trois volumes in-folio de copies de lettres, de 1779 à 1799, lettres sur tous les sujets et pleines d'intérêt pour l'histoire de ces vingt années.

Un volume relatif à toutes les questions d'achats de caractères d'imprimerie pour l'impression du fameux Voltaire dit édition de Kehl.

Deux volumes in-folio et un carton contenant un livre de caisse pour les années 1784, 1789, 1791 et 1799,

la dernière année de la vie de Beaumarchais. Ces mêmes volumes renferment des mémoires et comptes de divers fournisseurs, le dépouillement des débiteurs et créanciers à la date du 5 octobre 1793, et grande quantité d'autres documents relatifs aux affaires plus ou moins heureuses, et aussi plus ou moins véreuses, qui ont occupé une partie de l'existence de Beaumarchais.

Un volume in-folio des plus curieux, contenant le journal de la vente du Voltaire édition de Kehl.

Un carton, rempli de papiers relatifs à des affaires judiciaires.

Enfin, deux volumes in-folio non moins intéressants, et comprenant l'extrait de l'inventaire fait après le décès de Beaumarchais, avec le relevé des débiteurs à sa succession.

Marescot méditait d'écrire, à l'aide de ces documents et de beaucoup d'autres qu'il collectionnait tous les jours, une vie de Beaumarchais, surtout au point de vue de ses affaires commerciales, lesquelles ont, comme on sait, donné lieu à tant de litiges et de procès. Il avait acheté, sans doute très cher, tout ce lot de volumes et de cartons dont nous venons d'analyser le contenu, et qui cependant ne s'est vendu que 310 fr., prix bien modeste eu égard à sa valeur documentaire.

Bibliographie. — *Endymion.* — Depuis deux mois

qu'a paru le roman qui porte ce titre, et dont lord Beaconsfield est l'auteur, un nombre considérable d'éditions et de traductions en ont été rapidement épuisées. C'est un succès énorme de librairie qui s'attache autant à la haute situation de l'auteur qu'au mystère dont il a entouré ses principaux personnages. Ici surtout une clef est nécessaire, et nous la donnerons, d'après le *Gaulois,* qui a eu la bonne idée d'acquérir pour trois mois la propriété du roman de lord Beaconsfield, qu'il donne en prime à ses abonnés.

Endymion est un véritable volume de l'histoire d'Angleterre contemporaine, que l'auteur a mise à la portée de tous les esprits par la forme qui captive le plus, le roman. Deux personnages principaux appartiennent à notre histoire de France : l'un, la reine Agrippa, cette souveraine exilée dont l'unique préoccupation était l'éducation et l'avenir de son fils, est la reine Hortense; l'autre, le prince Florestan, qui, à un moment donné, apparaît sous le nom du colonel Albert, puis sous son titre princier, n'est autre, par le caractère à la fois généreux, fataliste et rêveur sous lequel il nous est présenté, que le fils même de la reine Hortense, Napoléon III.

Endymion Ferrars, l'un des jumeaux, qui poursuit d'une si grande façon la carrière même embrassée par M. Disraëli, est M. Disraëli lui-même ; c'est plus qu'un type, c'est une autobiographie.

Dans l'homme qui ne comprend que « le fer et le feu » pour régénérer l'humanité, le comte Ferrol, on retrouve le prince de Bismark.

L'opulente famille des Neuchatel n'est autre que la famille Rothschild.

Adrienne, la riche héritière si rebelle au mariage parce qu'elle ne voit dans ses prétendants que des aspirants à sa fortune, ressemble par bien des traits à l'archimillionnaire baronne Burdett Couts.

Les politiciennes lady Bérengère Montfort et Zénobie, dont le souci constant est l'intrigue parlementaire, et partout et toujours, rappellent deux femmes qui jouèrent un grand rôle dans les luttes des whigs et des tories, Mme Norton et lady Jersey.

Nigel Penruddock, le camarade d'enfance d'Endymion, devenu par son talent, son éloquence et sa volonté le plus haut dignitaire de l'Eglise, c'est le cardinal Manning.

Enfin, les hommes d'État et les écrivains qui traversent le roman sous des noms d'emprunt sont également reconnaissables : lord Rochampton est lord Palmerston ; — lord Montfort est lord Hertford ; — au lieu de lord Rawchester, lisez le comte Granville ; — sous le comte de Beaumaris vous trouvez feu le comte Derby ; — Job Thornberry est Richard Cobden ;— Saint-Barbe et Gushy sont deux écrivains illustres de l'Angleterre, Tackeray et Dickens. Il y en a bien d'autres encore

dont les personnalités sont moins en évidence et, par conséquent, moins connues chez nous.

Ces indications rapides suffiront à augmenter, pour les lecteurs d'*Endymion*, l'intérêt réel qui s'attache à l'étude historique de l'illustre homme d'État anglais.

THÉATRES. — Gymnase. — *L'Alouette*. — *Phryné*. — Deux comédies nouvelles ont été données, le 14 de ce mois, au Gymnase. La première *l'Alouette*, est de MM. Gondinet et Albert Wolff. C'est une charmante bluette, très finement dialoguée; une sorte de proverbe moral à l'usage des gendres et des belles-mères, et dans lequel Mme Pasca et M. Saint-Germain ont été particulièrement applaudis.

Dans *Phryné*, pièce en trois actes, M. Meilhac, cette fois tout seul, c'est-à-dire sans collaborateur, a tenté de renouveler en prose le succès de comédie antique obtenu jadis par *la Ciguë* d'Émile Augier. Cette jolie et spirituelle fantaisie grecque repose sur une donnée bien frêle, le payement d'un billet fait à une jolie femme par un viveur d'Athènes, billet que celui-ci refuse de payer; mais l'esprit de M. Meilhac a suppléé à l'absence de toute intrigue et a mérité à ces trois petits actes un succès surtout littéraire. Ajoutons que Mmes Magnier, Gabrielle Gautier, et MM. Saint-Germain, Francès, Corbin et Malard, donnent un relief très grand aux

personnages qu'ils interprètent dans cette fine et spirituelle « grecquerie ».

VARIA. — *L'état civil de Victor Hugo.* — Le 26 de ce mois l'illustre poète est entré dans sa quatre-vingtième année, et cet anniversaire a été célébré par une fête spéciale dont nous parlerons dans notre prochain numéro. Voici, en attendant, la copie textuelle de l'acte de naissance de Victor Hugo.

Du huitième du mois de ventôse an X de la République.

Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier, à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, natif de Nancy (Meurthe), et de Sophie-Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure), profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon, mariés, présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

Premier témoin. — Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de 40 ans, domicilié audit Besançon.

Deuxième témoin. — Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de 25 ans, domiciliée à ladite ville.

Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

Et ont signé : J. Hugo, Dessirier, épouse Delelée, J. Delelée.

Constaté, suivant la loi, par moi Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

CH. SÉGUIN, adjoint.

Rochefort et Béranger. — En 1848, Henri Rochefort, le trop fameux intransigeant d'aujourd'hui, était élève de quatrième au Lycée Henri IV. Il adressa alors à Béranger une ode, qui lui valut une réponse de l'illustre chansonnier, ode et réponse que *l'Intermédiaire* a récemment reproduites et qui sont curieuses à conserver :

A BÉRANGER

De quelle encre avez-vous humecté votre plume,
Vous qui mêlez si bien, au fiel de l'amertume,
Le sourire d'Anacréon!
Vous qui de cent couleurs ornez votre palette;
Vous qui tracez, auprès du portrait de Lisette,
Le portrait de Napoléon!

Vous qui fûtes, vingt ans, dans les jours pacifiques,
Comme aux temps orageux de crimes politiques,
L'apôtre de la Liberté!
Vous qui du seul Génie avez porté la chaîne,
Et qui savez unir, à la fierté romaine,
La romaine simplicité!

De la haine des rois généreuse victime,
Rien n'a pu mettre un frein à votre voix sublime :
Prisonnier, vous avez chanté!
Et maintenant qu'aux rois votre lyre pardonne,
Tressez, du moins, tressez en paix, pendant l'automne,
Les lauriers cueillis en été!

Que dis-je? Je me perds, dans mon naïf délire!
Je voudrais vous louer, je ne puis que vous lire!
Bien jeune et presque enfant encor,

Je cherche, pour marcher, une main qui me guide,
Et m'agite, en tremblant, dans mon aile timide,
Sans oser prendre mon essor.

Mais l'espoir confiant dissipe les nuages :
A peine si j'entends la foudre des orages
Gronder dans un lointain profond.
D'un sommeil toujours pur ma journée est suivie,
Et je tiens à deux mains la coupe de la vie,
Sans craindre d'en sentir le fond.

Ah ! l'avenir viendra me détromper sans doute !
Peut-être, qu'effeuillant les roses sur ma route,
Les combats, les inimitiés,
Ne me laisseront plus, au sein de mes ruines,
Que le triste loisir de compter les épines
Où j'aurai déchiré mes pieds...

Mais, soit que mon esquif ait déroulé ses voiles
Sous un soleil d'azur ou des cieux sans étoiles,
Dans le calme ou dans le danger ;
Pour goûter le bonheur ou braver la tempête,
J'invoquerai l'écho de mon cœur, qui répète
Le nom chéri de Béranger !

HENRI DE ROCHEFORT.

Voici maintenant la réponse paternelle du sage et malin chansonnier :

A Monsieur de Rochefort.

Que j'ai d'obligations à vos amis, Monsieur, de vous avoir donné l'idée de m'envoyer cette ode charmante ! Vous me la deviez bien, puisque j'avais eu le bonheur de vous l'inspirer.

Est-il vrai que vous n'ayez que 16 ans ? Oh ! si, à cet âge,

j'avais fait des strophes aussi bien tournées, aussi poétiques, je me serais cru appelé à une brillante destinée. Il est vrai que, vous autres collégiens, on vous met en serre chaude; tandis que moi, à 16 ans, je ne savais pas l'orthographe.

Songeant à tous les moyens employés pour développer librement vos facultés, ne tirez donc pas vanité, mon cher enfant, d'un heureux début et des éloges que vous donne imprudemment un vieux rimeur, que votre encens aveugle peut-être. Beau mérite, vraiment, de toucher un vieillard que l'on flatte! Mais le bonhomme a encore, à défaut d'esprit et de raison, un cœur assez chaud pour répondre aux élans d'une jeunesse bienveillante, et c'est du fond du cœur qu'il vous prie de recevoir ses remerciements.

Retournez, longtemps encore, aux thèmes et aux versions, et croyez-moi, mon jeune ami, votre tout dévoué

Béranger.

Sarah Bernhardt en Amérique. — Voici encore quelques curieux extraits d'articles de journaux américains sur Sarah Bernhardt.

« Un journal de médecine de New-York discute d'une façon passablement réaliste quelques-uns des traits caractéristiques de Sarah Bernhardt. L'auteur ne peut s'expliquer son extrême atténuité, mais il note sagement que « l'art de se vêtir supprime la maigreur bien mieux que l'huile de foie de morue ». Quant aux manières de mourir de la grande actrice, il en a distingué six différentes, produites par des causes éloignées ou immédiates. « La première cause semble toujours dériver d'une *hyperpyrexie* des émotions... Il y a généra-

lement quelque chose de démoniaque dans les maillots ou les dominos rouges, qui, par sorcellerie ou violence, produit une solution de continuité dans des affaires de cœur jusque-là heureuses, le résultat étant tristesse, désespoir, manie de suicide et finalement la condition moribonde en discussion. » Suivant que la mort est causée par poison, blessures ou émotions, « l'artiste présente les symptômes du vertige, un visage blanchissant graduellement, par l'absorption cutanée des artérioles (et peut-être de poudre à visage), cris irréguliers, convulsions à la fois cloniques et toniques, et enfin la syncope, qui se produit généralement sur un moelleux tapis de Perse ou un sofa... Les convulsions d'agonie étaient remarquablement fidèles dans un certain sens. Nous n'en avons jamais vu d'égales dans la mort réelle. Nous recommandons à nos confrères d'étudier les phénomènes de la mort simulée tels que les exhibe Mlle Bernhardt, car un médecin peut pratiquer toute sa vie sans jamais rien voir qui en approche. »

Voici un autre extrait qui constate que l'illustre comédienne est bien toujours, en Amérique comme en France, la fantasque et irrégulière artiste que l'on sait :

« Sarah Bernhardt ayant manifesté le désir de venir en aide à la Société française de bienfaisance de Chicago, le comité de cette Société et plusieurs autres citoyens se sont rendus chez Mlle Sarah Bernhardt,

jeudi dernier, à quatre heures, heure fixée par l'artiste elle-même pour les recevoir.

La Société, désireuse de donner à l'artiste et à la femme de cœur un souvenir de son passage à Chicago, avait résolu de lui offrir un sujet d'art en bronze sur lequel est gravée la légende :

A SARAH BERNHARDT,

Les Français de Chicago,

1881.

Ce présent était accompagné d'une adresse, œuvre de calligraphie due à la plume de M. A. Faure.

Présent et adresse n'ont pu être remis à Mlle Bernhardt par le comité de la Société, nous regrettons de le dire, à la suite d'un manque de tact de la part de l'éminente comédienne. Après une heure d'attente dans les salons de la Palmer House, les membres du comité apprenaient par un télégramme (?) que Mlle Sarah Bernhardt était allée visiter les célèbres « stock yards » de Chicago (parcs à bestiaux et à porcs) et qu'elle ne pouvait se trouver à l'hôtel pour recevoir la députation francaise, dont les membres, peu désireux de troubler à son retour l'artiste dans ses rêveries... porcines, se retirèrent alors immédiatement, en laissant adresse et présent entre les mains de Mlle Jeanne Bernhardt.

Quelques personnes voudraient lancer le ridicule sur nos concitoyens qui, en somme, remplissaient un de-

voir que leur imposait sinon la plus élémentaire politesse, du moins la gratitude. Quant à nous, nous dirons que, si ridicule il y a eu en cette circonstance, il devrait retomber sur la personne *qui avait bien voulu accorder une heure d'audience*, et au même moment, à quatre milles de chez elle, étudiait d'après nature certains quadrupèdes, afin de doter l'art de la statuaire d'un nouveau chef-d'œuvre.

Si le fait se fût passé à Paris, un cri sarcastique de: *Ohé! les petits cochons!* eût bientôt retenti aux oreilles de l'artiste et un immense éclat de rire y eût fait écho, mais nous avons prouvé que nous avons réellement le respect de la femme, en oubliant la femme sans tête, et ne nous souvenant que de l'artiste et de la femme de cœur, pour applaudir jusqu'au dernier jour talent et grandeur d'âme. »

PETITE GAZETTE. — *La Fête de Victor Hugo*. L'idée de célébrer, le 27 février, le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Victor Hugo a rapidement fait fortune. Cette solennité, dont nous aurons à rendre compte dans notre prochain numéro, a pris les proportions d'une véritable fête nationale. On y viendra des quatre coins de la France. Pour faciliter le voyage, les compagnies de chemins de fer se sont empressées d'offrir aux amateurs des billets à prix très réduits. L'exemple a été donné par la Compagnie de l'Ouest, et à cette heureuse initiative on reconnaît facilement l'aimable secrétaire général qui, par son esprit distingué autant que par l'affabilité de son caractère, s'est créé de si nombreuses sympathies dans le monde intelligent et lettré.

Nécrologie. — Il n'est bruit dans Paris que de la mort mystérieuse du général Ney, duc d'Elchingen, qui a été trouvé tué, d'un coup de pistolet, dans la salle de tir d'une maison qu'il avait louée à Châtillon. On attribue vraisemblablement la mort à un suicide.

Michel-Aloys Ney, duc d'Elchingen, né en 1835, était le fils d'Aloys Ney, deuxième fils du maréchal Ney ; ce fils du maréchal était, lui aussi, général de brigade, et il est mort en Crimée pendant la guerre de 1854-55. Le général Ney, qui vient de mourir si tragiquement, avait épousé en 1866 la fille adoptive du riche banquier Heine et de sa femme, née Furtado. Il laisse cinq enfants, dont deux fils, nés l'un en 1870, l'autre en 1874.

— Le célèbre sculpteur et graveur en médailles, Jacques-Edouard Gatteaux vient de mourir, à Paris, à l'âge de 93 ans. Son grand-prix, comme élève des Beaux-Arts, remonte à 1809. Il était membre de l'Institut depuis 1845. — M. Gatteaux avait réuni, dans sa maison de la rue de Lille, une collection d'œuvres et d'objets d'art, estimée à plus de deux millions, et qu'il avait léguée, par testament, au musée du Louvre. L'incendie des principales maisons de la rue de Lille, par la Commune, en 1871, a malheureusement anéanti cette précieuse collection.

— M. Paulin Pâris, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1837, vient de mourir à l'âge de 80 ans. C'était un érudit de premier ordre. Il était professeur de langues et de littérature du moyen âge au Collège de France, où son fils Gaston Pâris le remplace aujourd'hui.

— Nous avons également le regret d'avoir à enregistrer la mort, à l'âge de soixante ans, d'Adolphe Mouilleron, le prince de la lithographie, dont la merveilleuse reproduction de la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, est et restera célèbre. Il avait fait aussi avec succès de la gravure à l'eau-forte, et son nom figure parmi ceux des artistes qui ont collaboré aux *Evangiles*,

de la maison Hachette. Depuis quelques années sa mauvaise santé lui avait rendu le travail difficile, et il semblait se retirer peu à peu du courant artistique, quand il y fit, en 1878, une brillante rentrée par la suite de planches qu'il grava pour le *Robinson Crusoé* publié à la Librairie des Bibliophiles. Cette suite d'eaux-fortes, la première qu'il ait faite pour un livre, devait être aussi la dernière. Adolphe Mouilleron avait eu une première médaille en 1852 et à l'Exposition universelle de 1855. Il avait été décoré en 1852.

VARIÉTÉS

GÉRARD DE NERVAL S'EST-IL SUICIDÉ?

Cette question a été soulevée récemment par Charles Monselet, dans l'*Evénement*. Notre confrère certifiait que Gérard de Nerval avait été assassiné dans cette rue de la Vieille-Lanterne où son corps a été retrouvé. Nadar, qui tient pour le suicide, a exposé ses raisons dans une lettre des plus intéressantes adressée à Monselet, en réponse à son article, et que nous croyons devoir conserver ici :

« Je ne sais jusqu'à quel point il importe historiquement d'établir si le cher et doux Gérard de Nerval s'est ou a été pendu. Mais comme il n'est, d'autre part, vérité qui soit indifférente et que tu prends parti pour la seconde hypothèse, je crois que tu fais erreur, et je te soumets ce sur quoi je m'appuie.

Quelques-uns, partisans de la légende suicide comme je le suis avec certitude absolue, — ont mis cette mort

sur le compte de la folie. Folie est vite dit. Mais d'abord qui de nous peut dire de son voisin : Celui-là est fou?

D'autres ont cru devoir l'en défendre. Défendre de quoi? Ne meurt pas fou qui veut, quand cette folie nous a laissé tomber du nuage, dont il se garda toujours de descendre, l'œuvre si original, si personnel, qui commence par l'exquise églogue de *Sylvie* pour s'arrêter à l'imbroglio fantastique des *Filles de feu*.

Enfin, on a parlé de la pauvreté de Gérard et de l'unique pièce de dix centimes trouvée sur lui. Le vrai motif n'est pas encore tout à fait là.

Si pauvre que fût, en effet, Gérard, il était fait à l'habitude de cette pauvreté qui lui tint compagnie fidèle toute sa vie, un jour excepté : fut-ce un jour ou une heure? Et qui donc, ayant eu la grâce d'entrevoir seulement le charmant rêveur, si bienveillant à tous, âme naïve de petit enfant et pourtant si énergiquement dévoué à ceux qu'il aimait,— qui donc oserait faire aux amis de Gérard, si serrés autour de lui : Gautier, A. Dumas père, l'inépuisable hospitalier; Méry, de Stadler, qui le soigna comme une sœur de charité ; Célestin Nanteuil, Hetzel, Bell, Asselineau, A. Houssaye et tant d'autres, l'offense de douter que le poète n'eût pas toujours à choisir entre ceux qui lui offraient la bourse, la table et le toit?

Mais Gérard refusait toujours, et, vers la fin, plus opiniâtrément que jamais.

Il craignait de ne pas rendre. C'est là, crois-le bien, mon cher Monselet, qu'il faut chercher. Gérard était absolument incapable de production suivie et surtout de « fabrication » littéraire ; Gérard ne savait que couver son œuvre jusqu'à ce qu'il la jugeât vaillante pour l'essor, et il n'eût jamais eu à se tenir pour déshonoré d'avoir fait autrement, parce que faire autrement lui était physiologiquement impossible. Dans ces conditions, il est plus que difficile au cerveau d'être toujours prêt à servir l'estomac à ses heures. A cette incapacité absolue de la production courante il faut joindre encore l'innocence antique de Gérard, l'ignorance native et éternelle de ce qu'on nomme « la pratique », en un mot, la plus ferme incapacité devant le Réel, c'est-à-dire devant le combat de la vie moderne au jour le jour, autrement difficile et féroce au boulevard des Italiens et le long d'Oxford street que dans l'île la plus déserte des Feroë. Maintenant à la fierté du poète, à son respect légitime de lui-même, si tu ajoutes l'insurmontable réserve, les délicatesses ultra-sensitives de l'homme né d'une certaine façon, du « gentleman » (ils sont tout aussi bien de roture), voilà notre Robinson condamné inexorablement à la mort par la faim.

Mais encore, comment ne tiendrions-nous pas compte, spécialement en cette fin finale, de la caractéristique dominante de Gérard de Nerval ? Celui qui fut l'écrivain impeccablement précis, celui qui, vigoureusement,

traduisit à dix-huit ans le *Faust* et que Gœthe déjà « respectait », il était aussi et surtout celui que Janin avait appelé « le rêveur éveillé », l'esprit flottant éperdument par les sphères du monde hyperphysique, l'illuminé toujours en quête du fantastique et respectueux des nécromanciens, vagabond du nuage, ivre-vivant d'imaginaire, et qui de la plate-forme de la tour eût sans hésiter posé le pied sur le vide n'ayant jamais rien soupçonné, ne croyant à rien de ce qui est en bas.

J'arrive aux faits.

Gérard était venu de très bon matin, la veille de sa mort, chez le meilleur de nous, notre regretté Charles Asselineau, alors rue de Savoie, et il lui avait demandé « sept sous » pour se rendre au cabinet de lecture où il avait sa coutume de travail.

Asselineau, voyant, par le froid très rigoureux de ce matin de janvier, — 18 degrés, — le pauvre ami vêtu seulement de son petit habit noir et — symptomatique ! sans le paletot marron qu'il portait en manteau, les manches tombantes, évidemment engagé de la veille, puisque nous le lui voyions l'avant-veille encore, Asselineau lui ouvrit aussitôt sa bourse. Gérard s'obstina à ne prendre que strictement les quelques centimes qu'il avait demandés. Il était visiblement préoccupé, soucieux même, lui, l'immatériel, d'une placidité si imperturbable, toujours par sa vie d'insouciance inouïe et de personnel abandon.

Il dit « textuellement » à Charles :

« Je ne sais ce qui va m'arriver, mais je suis inquiet. Depuis plusieurs jours, je ne puis littéralement plus écrire une ligne. Je crains de ne pouvoir plus rien produire... Je veux, *encore une fois,* essayer aujourd'hui...»

Il alla essayer, en effet, car il resta une grande partie de la journée attablé au cabinet de lecture, et il est à croire que son esprit, frappé de cette préoccupation de stérilité, ne lui fournit cette fois rien encore ; les petits feuillets de copie, raturés, qu'on trouva sur lui, avaient été écrits les jours précédents. Alors, insuffisamment vêtu, l'estomac à peu près vide, le cerveau ouvert aux chimères, il erra sans doute le soir et, pendant cette nuit glaciale, s'exaltant à mesure dans l'isolement et le silence de cette marche au hasard par les ruelles sans nom de la vieille cité, qu'il savait mieux que personne, voyant plus distinctement à chaque pas, dans la neige épaisse, le menaçant fantôme d'une vie désormais improductive et « sans dignité » — entendant l'appel — jusqu'à ce qu'il s'arrêtât court, pour en finir... Et ses doigts engourdis attachèrent le lacet à ce quatrième barreau...

Son corps était tiède encore lorsqu'au petit jour on le découvrit.

Le cordon avec lequel il se pendit était, non, comme tu le dis, un cordon de tablier, mais un bout de lacet de corset blanc, avec son ferret en cuivre, qu'il nous ti-

rait volontiers de sa poche depuis une huitaine de jours, nous assurant que c'était la jarretière de Mme de Longueville », — et il nous la développait avec des précautions respectueuses... *ullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ* : saint Augustin avait peut-être raison; mais qu'importe!...

Le hasard voulut que ce fût précisément un de nos anciens amis du collège Bourbon, le docteur Pau, mort il y a cinq ans, qui coupât le cordon. Pau se trouvait, cette nuit-là, chef du poste de la garde nationale à l'Hôtel de ville. Il essaya, à plusieurs reprises, *pendant près d'une heure*, de pratiquer l'insufflation, et je n'ai pas été le seul à attribuer à cette tentative, poussée héroïquement à l'excès, l'effroyable ulcère buccal dont le brave Pau souffrit plusieurs années, et qui faillit nous l'enlever avant l'heure : que l'honneur tardif lui soit fait! — Dans son rapport, le docteur Pau atteste l'absence absolue de toutes violences sur le corps, ecchymoses par contusion ou compression, et il affirme le suicide, indiscutable suivant lui. Nombre de fois, il revint avec moi sur ce triste souvenir, m'établissant à nouveau les gages de sa conviction.

Et qui eût eu intérêt à tuer cet inoffensif par excellence, cet innocent, ce pauvre parmi les pauvres? Et encore, pour cette besogne par trop vaine, qui eût été précisément rechercher au fond des poches de Gérard la fameuse jarretière de Mme de Longueville?

L'objection, la seule objection à laquelle peuvent s'attacher quelques esprits, n'est que spécieuse : Gérard avait dû relever les jarrets pour que ses pieds ne portassent plus et ainsi rester suspendu. Mais on sait dans quel nombre de cas la médecine légale a constaté cette même énergie de volonté chez les strangulés volontaires. Et, de fait, était-ce bien à terre que la mort pouvait saisir cet esprit ailé ?

Aux constats de l'ordre physique affirmés par la science, réunis, mon cher Monselet, les appréciations et déductions morales — plus motivées encore que, personnellement, il ne m'appartient ici de le dire, — la déposition sincère des deux amis qui eurent le plus de notre Gérard dans ses derniers jours ; considère le caractère de l'homme dans sa vie tout entière, et, dans le même pieux souvenir de respect ému et d'infinie compassion, conclus avec nous que Gérard de Nerval s'est tué et qu'il s'est tué « par honneur ! »

Ne crois-tu pas cette fois la cause entendue ? »

Mais Monselet ne s'est pas tenu pour battu. Tout récemment encore il est revenu sur la question. A l'appui de son opinion, il cite la lettre suivante, que lui a adressée Mme Person, sœur de Dumaine, laquelle fut une comédienne de mérite et joua avec succès dans les grands drames d'Alexandre Dumas:

« La veille de sa mort, Gérard de Nerval, sorti depuis quelques jours de la maison de santé du docteur Blanche, était venu dîner chez moi et m'avait lu plu-

sieurs scènes du *Fils nocturne*, que venait de recevoir l'Ambigu et où il me destinait un rôle. Il était accompagné de M. Georges Bell.

Il paraissait plus gai que les jours précédents, son éditeur des *Filles de feu* lui avait remis quelque argent... Gérard et son ami me quittèrent fort tard.

Le lendemain matin, M. Georges Bell arrive, tout ému, m'apprendre la mort de Gérard. Nous sautons dans une voiture, et nous nous rendons à la Morgue, où on avait transporté son cadavre. Nous trouvons là plusieurs de nos amis, parmi lesquels Théophile Gautier et Alexandre Dumas père. On nous fit voir la corde avec laquelle il se serait pendu ; c'était un vieux cordon de tablier de cuisine...

Quant à l'enquête, elle a été faite avec la plus grande mollesse. Tous nous sommes restés convaincus que notre pauvre ami était mort assassiné. »

Monselet avoue, il est vrai, que ce témoignage de Mme Person se trouve combattu par plusieurs personnes. Mais il n'en est pas moins vrai que le soupçon d'un assassinat naquit aussitôt dans les esprits, car voici ce qu'Alexandre Dumas écrivait dans *le Mousquetaire*, le surlendemain de l'événement :

« C'est là que, vendredi matin, à sept heures trois minutes, on a trouvé le corps de Gérard encore chaud et ayant son chapeau sur la tête.

L'agonie a été douce, puisque le chapeau n'est pas tombé.

A moins toutefois que ce que nous croyons un acte de folie ne soit un crime, que ce prétendu suicide ne soit un véritable assassinat.

Ce lacet blanc qui semble arraché à un tablier de femme est étrange.

Ce chapeau que les tressaillements de l'agonie ne font pas tomber de la tête de l'agonisant est plus étrange encore.

Le commissaire, M. Blanchet, est un homme d'une grande intelligence, et nous sommes sûr que d'ici à quelques jours il pourra répondre à notre question. »

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 5 — 15 mars 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Les Quatre-vingts ans de Victor Hugo*. — Au moment où paraissait notre dernier numéro, M. Victor Hugo était, à l'occasion de l'accomplissement de sa soixante-dix-neuvième année, l'objet d'une manifestation nationale dont on n'avait pas eu l'exemple depuis l'ovation qui fut faite à Voltaire, lors de la représentation solennelle d'*Irène* en 1778. Toute la population de Paris et de la province, au moins par ses délégués, est venue défiler, pendant la journée du

dimanche 27 février, sous les fenêtres de l'hôtel que Victor Hugo habite dans l'avenue d'Eylau. Un arc de triomphe avait été dressé à l'entrée de l'avenue, et sur des banderoles se lisaient les titres de toutes les grandes œuvres d'Hugo. Devant sa maison, des monceaux de fleurs, palmes, bouquets et couronnes avaient été déposés en son honneur, et en telle quantité que pendant un moment l'entrée de l'hôtel était devenue impossible. Le matin, avant le commencement du défilé de toute la foule, qui devait durer jusqu'au soir, des députations étaient venues présenter à Hugo les hommages des groupes qu'elles représentaient, récitant les unes des vers, les autres des discours en son honneur, à commencer par une députation de petits enfants venus au nom des écoles et portant une bannière bleue et rose avec cette inscription : *L'Art d'être grand-père*. Victor Hugo avait reçu avec enchantement tous ces enfants, qui portaient chacun un bouquet. Alors l'un d'eux, une petite fille, sortit du groupe et récita au maître ces jolis vers composés par notre confrère Catulle Mendès pour la circonstance :

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiègle,
Qui viennent chanter des chansons
A l'Aigle.

Il est terrible ! mais très doux,

Et sans que son courroux s'allume
On peut fourrer sa tête sous
Sa Plume.

Nous sommes, en bouton encor,
Les fleurs de l'aurore prochaine,
Qui parfument les mousses d'or
Du Chêne.

... Nous sommes les petits enfants
Qui viennent, gais, vifs, heureux d'être,
Fêter de rires triomphants
L'Ancêtre.

Si Jeanne et George sont jaloux,
Tant pis pour eux ! c'est leur affaire...
Et maintenant embrassez-nous,
Grand-Père !

Un peu plus tard était venue une députation des membres du Conseil municipal de Paris, conduite par son président et son bureau. C'est à eux que Victor Hugo adressa le seul discours qu'il ait prononcé en public dans cette mémorable journée. Nous le reproduisons à titre de document et sans discuter la valeur de la distinction que le poète a voulu établir entre les travailleurs des villes et ceux des campagnes :

« Je salue Paris.

Je salue la ville immense.

Je la salue non en mon nom, car je ne suis rien,

mais au nom de tout ce qui vit, raisonne, pense et espère ici-bas.

Les villes sont des lieux bénis; elles sont les ateliers du travail divin. Le travail divin, c'est le travail humain. Il reste humain tant qu'il est individuel; dès qu'il est collectif, dès que son but est plus grand que son travailleur, il devient divin; le travail des champs est humain, le travail des villes est divin.

De temps en temps l'histoire met un signe sur une cité. Ce signe est unique. L'histoire, en quatre mille ans, marque ainsi trois cités qui résument tout l'effort de la civilisation. Ce qu'Athènes a été pour l'antiquité romaine, Paris l'est aujourd'hui pour l'Europe, pour l'Amérique, pour l'univers civilisé. C'est la Ville et c'est le monde. Qui adresse la parole à Paris adresse la parole au monde entier : *Urbi et orbi.*

Donc, moi, l'humble passant qui n'ai que ma part de votre droit à tous, au nom des villes, de toutes les villes, des villes d'Europe et d'Amérique, et du monde civilisé, depuis Athènes jusqu'à New-York, depuis Londres jusqu'à Moscou, en ton nom, Rome, en ton nom, Berlin, je glorifie avec amour et je salue la ville sacrée, Paris ! »

Après le départ du Conseil municipal, Victor Hugo s'est tenu à sa fenêtre donnant sur l'avenue, entouré de ses petits-enfants, et il a continué jusqu'au soir à voir passer devant lui cette foule immense et ininterrompue

qui venait l'acclamer. On évalue à plus de trois cent mille personnes les admirateurs ou les curieux qui ont, pendant cette journée, défilé sous les fenêtres du poète et dont il a reçu les ovations et les hommages.

Dans la journée, au palais du Trocadéro, avait lieu un magnifique festival donné au profit des pauvres, et dans lequel ont été dits ou chantés des morceaux extraits des œuvres de Victor Hugo.

« Une remarque, dit *le Temps*, que chacun faisait à propos du programme varié de ce festival, composé uniquement d'œuvres de Victor Hugo, c'est qu'il n'est guère de poètes dont le répertoire pourrait fournir à lui tout seul les éléments d'une représentation aussi riche dans sa diversité. Pendant trois heures, le public, sans sortir de l'œuvre de Victor Hugo, a été pris par le rire et par les larmes, par l'esprit et le cœur, et il a pu apprécier par cet aperçu combien de gammes parcourt ce prodigieux orchestre. L'émotion était universelle, et pourtant ces dix à quinze chefs-d'œuvre ne sont que quelques étoiles dans le firmament du poète ; on aurait pu doubler, tripler le chiffre, sans lasser l'admiration de tous. »

Au début de ce festival, M. Louis Blanc, qui en était le président d'honneur, avait prononcé l'allocution suivante, qu'il est également de notre devoir de conserver :

« Il a été donné à peu de grands hommes d'entrer vivants dans leur immortalité. Voltaire a eu ce bonheur

dans le XVIIIe siècle, Victor Hugo dans le XIXe, et tous les deux ont mérité d'en jouir : l'un pour avoir déshonoré à jamais l'intolérance religieuse, l'autre pour avoir, avec un éclat incomparable, servi l'humanité.

Les membres du comité d'organisation me semblent avoir fort bien compris ce que doit être le caractère de cette fête, lorsqu'ils ont appelé à y concourir, à y figurer, des hommes appartenant à des opinions diverses. Que la pratique de la vie publique donne naissance à des divisions profondes, il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre : la justice et la vérité ont plus à y gagner qu'à y perdre ; mais c'est la puissance du génie employé au bien de réunir dans un même sentiment d'admiration reconnaissante les hommes qui sous d'autres rapports auraient le plus de peine à s'accorder, et rien n'est plus propre à mettre en relief cette puissance que des solennités semblables à celle d'aujourd'hui.

L'idée d'union est, en effet, inséparable de toute grande fête.

C'est cette idée qu'exprimaient dans la Grèce antique les fêtes de Minerve, de Cérès, de Bacchus, et ces jeux célèbres dont les Grecs firent le signal de la *trêve olympique*, et qui étaient considérés comme un lien presque aussi fort que la race et le langage.

C'est cette idée d'union qui rendit si touchante la plus mémorable des fêtes de la Révolution française : la Fédération. Assez de jours dans l'année sont donnés

à ce qui sépare les hommes : il est bon qu'on donne quelques heures à ce qui les rapproche. Et quelle plus belle occasion pour cela que la fête de celui qui est, en même temps qu'un poète sans égal, le plus éloquent apôtre de la fraternité humaine ! Car, ainsi que je l'écrivais hier, si grand que soit le génie de Victor Hugo, il y a quelque chose de plus grand encore que son génie, c'est l'emploi qu'il en a fait, et l'unité de sa vie est dans l'ascension continuelle de son esprit vers la lumière ! »

Pendant que défilaient sur l'avenue d'Eylau tous ces cortèges innombrables de délégations venues de tous les points de la France, Victor Hugo ne cessait de recevoir des lettres et des télégrammes envoyés de toutes les parties du monde pour fêter ce grand anniversaire. Il est un de ces envois qui a dû lui être particulièrement sensible : c'est celui du sonnet suivant, qui lui est venu de l'ambassade turque de Londres, de la part de M. Paul Musurus-Bey, sonnet qui est trop original pour que nous ne le joignions pas ici aux autres pièces documentaires qui doivent servir à conserver la mémoire de cette grande journée :

LE MONT BLANC A VICTOR HUGO

O altitudo !

Oui, tu songeais à toi lorsque tu m'as chanté !
Oui, nous sommes les deux plus hauts sommets du monde ! —
On dirait, tant la sève en notre flanc abonde,
Que nous n'avons pas d'âge, ayant toujours été !

Nous ignorons la ride et la caducité,
Et ta vieillesse autant que la mienne est féconde.
Tu prodigues ton chant comme je verse l'onde;
J'abreuve la nature, et toi l'humanité !

Nous habitons la zone idéale, éthérée;
Et, respirant l'air pur de la voûte azurée,
Nous avons la jeunesse éternelle des dieux !...

Ce qui blanchit ton front, ce qui blanchit ma cime,
Ce ne sont pas les ans, ô poète sublime !
C'est la proximité des cieux !

PAUL MUSURUS.

On a fait encore une autre curieuse remarque à propos de ce « quatrevingtenaire » illustre, c'est qu'il coïncidait presque, comme anniversaire, avec la date de l'élection de Victor Hugo à l'Académie française en 1841.

Il est intéressant de rappeler, à cette occasion, quels furent ceux des académiciens qui votèrent pour l'admission de l'illustre poète, et ceux qui se prononcèrent contre sa candidature :

Pour Victor Hugo : Lamartine, Chateaubriand, Royer-Collard, Villemain, Charles Nodier, Ph. de Ségur, Lacretelle, Salvandy, Molé, Pongerville, Soumet, Mignet, Cousin, Lebrun, Dupin, Thiers, Viennet.

M. Guizot, arrivé trop tard pour voter, a déclaré qu'il aurait voté pour M. Hugo.

Contre Victor Hugo : Casimir Delavigne, Scribe, Dupaty, Roger, Jouy, Jay, Briffaut, Campenon, Feletz,

Étienne, Tissot, Lacuée de Cessac, Flourens, Baour-Lormian.

De tous ces immortels, hélas ! deux seulement survivent encore aujourd'hui, M. Mignet, l'éminent historien de la Révolution française, et... Victor Hugo.

Enfin cette grande manifestation nationale du 27 février a eu son écho jusque dans le Sénat. Lorsque Victor Hugo se rendit à la séance publique du vendredi 4 de ce mois, toute la gauche de cette assemblée se leva au moment de son entrée et acclama le poète. La séance se trouva un moment interrompue et donna lieu à un court incident que nous détachons du compte rendu *in extenso* :

M. VICTOR HUGO. Ce mouvement du Sénat est tout à fait inattendu pour moi. Je ne saurais dire à quel point j'en suis touché. Mon trouble inexprimable est un remerciement. Je l'offre au Sénat, et je remercie tous ses membres de cette marque d'estime et d'affection. Je m'assieds profondément ému. (Nouveaux applaudissements.)

M. LE PRÉSIDENT. Le génie a pris séance. Le Sénat a applaudi, et il reprend le cours de sa délibération. (Applaudissements à gauche.)

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mlle Gabrielle Tholer, qui, en mai 1869, avait débuté à la Comédie-Française

dans un rôle épisodique du drame de M. Octave Feuillet, *Julie*, vient de reparaître, sur la scène de la rue de Richelieu, qu'elle avait quittée le 1er janvier 1877 pour aller faire en Russie une campagne dramatique qui n'a pas duré moins de quatre ans. C'est dans un rôle de Mme Arnould-Plessy, le plus beau peut-être du répertoire de cette incomparable comédienne, Araminte des *Fausses Confidences*, que la jolie Mlle Tholer a fait sa rentrée le samedi 5 de ce mois. A son départ, Mlle Tholer, qui avait seulement 26 ans, était une svelte et gracieuse jeune fille qui est devenue aujourd'hui une femme des plus séduisantes et des plus distinguées. Elle n'a certes pas la grâce absolument souveraine qui distinguait à un si haut degré Mme Plessy, mais elle est suffisamment grande dame dans ce rôle d'Araminte, qui exige de son interprète tant de dons extérieurs et de qualités natives. En somme, Mlle Tholer a très fort réussi ; on l'a rappelée, on l'a consacrée à l'avance sociétaire, et, sans qu'elle doive jamais prétendre à faire oublier Mlle Mars ou Mme Plessy, il est évident qu'elle est aujourd'hui la seule comédienne du Théâtre-Français qui puisse aspirer à reprendre les rôles où ont tant brillé jadis ces deux admirables modèles.

Le même soir on nous a offert la première représentation d'une petite saynette en vers de M. Pailleron, *Pendant le bal*, qui avait été jouée, quelques jours auparavant, dans une soirée littéraire et dramatique donnée

par M. Jules Ferry au Ministère de l'instruction publique, soirée en vue de laquelle cette petite piécette avait été composée. C'est un joli dialogue entre deux jeunes filles fort agréablement représentées par Mmes Reichemberg et Samary, et qui, a défaut d'une action quelconque, nous fait entendre de fort spirituelles choses, exprimées en vers faciles et aimables comme sait les faire M. Pailleron.

Et à propos de la Comédie-Française, notre devoir de chroniqueur est de mentionner la grande querelle que fait depuis plusieurs mois notre confrère Sarcey aux tendances de notre première scène, et surtout aux agissements personnels de son éminent directeur, M. Émile Perrin. La querelle est arrivée aujourd'hui à son état aigu : le dernier article de Sarcey, dans *le Temps* du 7 de ce mois, met absolument, comme on dit, les pieds dans le plat, en résumant la question. La Comédie-Française n'est plus qu'une boutique, les sociétaires des commerçants, et Sarcey trouve, en somme, qu'ils ont tort de gagner trop d'argent. Il cite, à ce propos, deux curieux chiffres. De 1860 à 1871, M. Édouard Thierry étant directeur, la Comédie-Française a encaissé 9,788,297 francs de recettes. Dans la même période de dix années, de 1871 à 1881, M. Émile Perrin a encaissé 15,326,526 francs, c'est-à-dire 5,538,229 francs de plus que M. Thierry. De là toute la querelle. C'est M. Thierry qui avait raison en gagnant moins d'argent que M. Perrin, et en produisant un peu plus ses jeunes

artistes dans le répertoire classique, au détriment des recettes.

Nous ne saurions entrer ici dans la discussion des nombreux arguments de Sarcey, qui voudrait qu'on jouât tous les deux jours le vieux répertoire avec M. Davrigny et Mlle Frémaux, ce qui réduirait certainement les recettes au chiffre où notre confrère désire les voir revenir. Mais le résultat le plus apparent pour la masse, qui n'y voit pas tant de malice, c'est que jamais la Comédie-Française n'a été plus prospère, qu'on n'y trouve même plus de place pour son argent, tant le bureau de location est envahi, et que, là comme partout ailleurs, les gros chiffres auront toujours, en définitive, raison contre les petits ! Et cela est si vrai que si Sarcey, ce dont il se défend, devenait jamais directeur de la Comédie-Française, — tour qu'il mériterait bien qu'on lui jouât, — il serait le premier à s'arracher le peu de cheveux qui lui restent le jour où les bordereaux journaliers accuseraient des recettes inférieures à celles que M. Perrin réalise aujourd'hui.

LE MARDI GRAS D'ÉMILE ZOLA. — *Le Gaulois* a eu une plaisante idée : c'est de figurer une parodie de la grande manifestation dont Victor Hugo vient d'être l'objet, en prenant M. Zola pour le héros d'une contre-manifestation de mardi gras des plus amusantes et des plus comiques. Il serait dommage de laisser se perdre un aussi spirituel morceau :

« C'était hier jour de mardi gras.

Émile Zola se réveilla de bonne heure dans sa jolie maison de Médan et mit son illustre nez à la fenêtre.

Soudain il poussa un cri.

Sous les rayons tièdes du soleil matinal, les arbres se dressaient joyeux, dépourvus de feuilles, mais ornés de banderoles éclatantes. Partout des drapeaux sur lesquels on pouvait lire : *Vive Zola! vive le naturalisme!*

La maison elle-même était luxueusement décorée.

De chaque côté, sur deux estrades, étaient deux parterres de fleurs naturelles. A chacun des angles, deux immenses bouquets ornés de faveurs portant l'inscription suivante :

Au critique, à l'historien,
Au penseur, au philosophe,
Au grand justicier,
A l'émancipateur de l'Ambigu,
A Émile Zola,
Les employés de la Morgue
Et le Dépotoir de Bondy.

Le coup d'œil était ravissant. Zola, ému, se recula jusqu'au fond de sa chambre et ouvrit sa table de nuit.

Il y trouva un vase admirable, envoi de M. Jules Ferry.

Mais le bruit d'une foule en marche ramène aussitôt le grand homme à sa croisée.

Il aperçoit tous les habitants de Médan rangés en

demi-cercle et saluant de joyeux vivats le cortège qui s'avance lentement.

C'est par la députation des enfants que le défilé commence.

Les enfants sont représentés par M. William Busnach, tout de blanc vêtu et portant à la main une bannière bleue et rose.

« C'est charmant, s'écrie Zola. Ah ! qu'il est mignon ! Il faut que j'embrasse le porte-bannière. »

Et Busnach, embrassé, récite ces vers imités de ceux de M. Catulle Mendès :

Nous sommes les petits copains
Qui viennent avec du beau linge
Réciter quelques vers rupins
Au singe.

De tous ceux que Nana pluma
Il peint l'allure et le costume ;
Grand hommage de la Plume à
La Plume.

C'est à moi, jeune enfantelet,
Qu'il révéla la langue saine
Du bon père qu'on appelait
Duchêne.

Si les vidangeurs sont jaloux,
Tant pis pour eux ! c'est leur affaire.
Et maintenant embrassez-nous,
Vieux frère !

Zola embrasse de nouveau Busnach et accepte la bannière, sur laquelle on lit : *L'Art d'être naturaliste.*

Tout le monde est ému. On a des larmes dans les yeux.

Puis le défilé continue.

Voici d'abord les cigaliers, représentés par M. Guy de Maupassant.

Le jeune barde remet au maître un hommage poétique imité de M. Henri de Bornier.

Nous en détachons les beaux vers suivants :

Il avait la grâce d'un ange
Et la fermeté d'un rocher,
Mêlant les parfums de Domange
Aux âpres odeurs de Richer ;

Marquant dans la lutte éternelle,
Avec de petits airs coquets,
Tous les dépotoirs de son aile,
De son pied tous les mastroquets.

Sa statue, en vingt lieux dressée,
Sera l'honneur de la cité,
Et c'est une chaise percée
Qui soutiendra sa vétusté. !

Voici maintenant le Conseil municipal, représenté par M. Chabrillat, très imposant.

Puis l'Union musicale du XVIe arrondissement, dans

la personne de M. Huysmans, qui a une lyre sur sa casquette et qui souffle *la Marseillaise* dans un mirliton avec un ensemble étonnant.

Puis M. Paul Alexis, personnifiant les étudiants roumains.

Puis M. Hennique, représentant les garçons de magasin, ouvre et ferme la marche des chambres syndicales.

Puis les tireurs de France et d'Algérie sous les traits de M. Céard.

Enfin, *les Amis inséparables* (société chorale), représentés par MM. Vast et Ricouard, défilent en chantant le Tonneau de la cantinière, du *Bouton de rose*.

Puis le défilé, étant terminé, recommença dans le même ordre jusqu'à la nuit close, afin de durer autant de temps que celui de Victor Hugo. »

Théâtre. — *Lucrèce Borgia*. — Le 26 février dernier, le jour même du soixante-dix-neuvième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, le théâtre de la Gaîté rouvrait ses portes sous la direction nouvelle de M. Larochelle, l'ancien directeur des théâtres de Cluny et de la Porte-Saint-Martin, par une solennelle reprise de *Lucrèce Borgia*. Ce drame de la grande époque romantique a été représenté pour la première fois, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 2 février 1833. Comme charpente dramatique et comme intérêt de pièce, c'est certainement la meilleure des œuvres théâtrales de Victor

Hugo, et l'une de celles qu'on a le plus souvent représentées sur les scènes du boulevard.

L'intérêt de la reprise actuelle consistait surtout dans l'interprétation des principaux rôles. Voici d'ailleurs la distribution complète des personnages de la pièce :

Alphonse d'Este,	MM.	Dumaine.
Gubetta,		Clément Just.
Gennaro,		Volny.
Maffio,		Rosambeau.
Jeppo,		Fournier.
Don Apostolo,		Rob. Marcel.
Ascanio,		Vernon.
Lucrèce Borgia,	Mmes	Favart.
Princesse Négroni,		N. Martel.
Un page,		Englebert.

On voit que Mlle Favart, à peine sortie de la Comédie-Française, a trouvé tout de suite un grand rôle digne de sa renommée et de son talent, un rôle que Mlle Georges avait créé, qui était l'un de ses meilleurs, et dans lequel on ne l'a pas remplacée. Mlle Georges était surtout belle, dans ce rôle, d'une beauté plastique admirable, qui convenait par-dessus tout à ce personnage splendide. Mme Marie Laurent, qui a joué le rôle depuis, lors de la reprise de 1870, avec une vive intelligence et un réel succès, péchait précisément par le côté de la distinction

de sa personne : elle n'était pas suffisamment grande dame. Mlle Favart l'est à coup sûr plus qu'elle, mais cependant elle n'a pu faire oublier l'illustre créatrice du personnage. Toutefois elle est certainement la meilleure Lucrèce Borgia qu'on puisse rencontrer aujourd'hui.

Volny est charmant dans le rôle de Gennaro, créé par Frédérick-Lemaître, qu'il n'a pas non plus la prétention de faire oublier; Clément-Just est un Gubetta suffisamment diabolique, et Dumaine a dit avec beaucoup de talent les quelques scènes du personnage d'Alphonse d'Este.

En somme, ces grands drames romantiques ne peuvent plus trouver aujourd'hui d'interprètes faits à leur taille, puisque le romantisme depuis longtemps est mort. Il serait donc injuste, à tout bien prendre, d'établir une comparaison entre les acteurs de 1833, élevés et nourris dans l'étude des drames de l'école d'alors, et ceux d'aujourd'hui, qui n'en ont plus, tout naturellement, ni l'habitude ni les traditions.

A propos de cette reprise de *Lucrèce Borgia*, notre ami Claretie a donné, dans *le Temps*, sur le manuscrit original du drame, de curieux détails que nous reproduisons ci-après :

« Il m'a été donné de voir, magnifiquement relié dans sa couverture de parchemin blanc, le manuscrit de ce drame de *Lucrèce Borgia*, écrit par Victor Hugo d'une écriture plus fine que celle d'aujourd'hui, sur un papier

de fil solide et qui a jauni. Sur le plat de ce volume grand in-8° large, le relieur a écrit, en romaines majuscules rouges et noires, avec une régularité de typographe et un goût d'enlumineur, ce titre fier : *Lucrèce Borgia*. Dans une espèce de poche de cette reliure — pareille au soufflet d'un portefeuille — M. Paul Meurice, en examinant le manuscrit pour y chercher les *variantes* à donner dans l'édition des *Œuvres complètes,* a trouvé plusieurs pages inédites des plus importantes, des développements de situations et de caractères qui montrent la richesse d'invention du poète, jetant sur le papier, avec le jaillissement d'une flamme volcanique, les exubérances de son génie.

Plusieurs de ces scènes, tout à fait admirables, mériteraient d'être *rétablies* sur la scène, quoique Victor Hugo les ait sacrifiées sans doute comme nuisant à la rapidité de l'action. Que de belles choses parfois on coupe ainsi aux répétitions! On taille en pleins muscles.

Qui ne se rappelle l'émouvante scène du deuxième acte de *Lucrèce Borgia*, où la mère supplie Gennaro, son fils, empoisonné, de prendre le contre-poison :

« Oh ! non, dit Gennaro, ma mère n'est pas une femme comme vous, madame Lucrèce... Ne la calomniez pas ! »

Et Victor Hugo a coupé alors cet admirable développement sur l'amour maternel que je trouve dans ce précieux manuscrit :

GENNARO.

Ah! Madame, s'il y a encore quelque chose d'une femme en vous, ayez pitié de ma mère! Cessez de la persécuter comme vous l'avez fait, j'en suis sûr, depuis le jour fatal de ma naissance. — Hélas! ma malheureuse mère, on m'a arraché tout enfant de tes bras, tout nouveau-né! — Comprenez-vous cela, Madame? Est-ce que cela ne vous fait pas frémir? — Et j'étais son unique enfant, elle me l'a dit dans ses lettres. — Les autres mères entendent le premier bégaiement de leur enfant, elles soutiennent ses premiers pas, elles sont la première chose qu'il aime, elles essuient la sueur de son jeune front, pendant qu'il dort sur leur sein, les joies maternelles font tressaillir leurs entrailles à chaque croissance de leur enfant : — elles sont bien heureuses, les autres mères! Toi, hélas! ma mère, tu n'as rien eu de tout cela, tu n'as pas le souvenir de mon enfance pour rayonner à toute heure sur ta vie! — Oh! oui, Madame, elle a bien souffert, cette misérable créature de Dieu!

LUCRÈCE BORGIA.

J'étouffe!... — Gennaro!

GENNARO.

Ayez pitié de ma mère, Madame.

N'est-ce pas que la scène est poignante et que le poète parle là un langage qui va droit au cœur? »

Voici maintenant deux variantes à la scène dernière

du drame qui se termine, comme on sait, sur ces mots de Lucrèce à Gennaro qui vient de la frapper mortellement :

PREMIÈRE VARIANTE

DONNA LUCREZIA.

Ah ! tu m'as tuée !... Gennaro, je suis ta mère !...

GENNARO.

Ma mère ! Oh ! non, cela n'est pas ! Est-ce que cela se peut ? Vous ma mère ! Par pitié, dites-moi que vous n'êtes pas ma mère !

DONA LUCREZIA, *tirant de sa poitrine des lettres.*

Il y avait là, sur mon cœur, des lettres. Les voici. Prends-les, Gennaro. Mon sang n'a peut-être pas tout effacé. Reconnais-tu cette écriture ?

GENNARO, *y jetant un regard.*

Mes lettres !

DONA LUCREZIA.

Le poignard a passé au travers. La cuirasse est moins bonne que tu ne croyais, Gennaro !

GENNARO.

Oh, oui ! ô mon Dieu ! vous êtes bien ma mère ! Et je suis tout couvert de votre sang ! Parricide !

DONA LUCREZIA.

Mon fils !

GENNARO.

Je suis parricide ! — Oh ! est-ce que ces murailles me

souffriront ici sans m'écraser ? On m'avait dit que les parricides étaient des êtres tellement monstrueux que les plafonds de marbre se précipitaient d'eux-mêmes sur leur tête. Et moi, je marche, je respire, je vis, je suis ! Maudissez-moi, ma mère ! Étendez votre bras sur moi ! Le bras d'une mère levé pour maudire son fils doit faire crouler le ciel !

DONA LUCREZIA.

Mon fils ! ce meurtre n'est pas ton crime. C'est le mien ! — Écoute un peu ta mère !

GENNARO.

Est-ce que je n'ai pas quelque chose de changé dans le visage, Madame ? Cela se voit-il, dites-moi, quand on est parricide ?

DONA LUCREZIA.

Ta tête se perd ! Oh ! Écoute !

GENNARO.

Regardez-moi bien, ma mère. Est-ce que je ressemble encore aux autres hommes ? Il est impossible que je n'aie pas un signe sur le front. Comment est-il fait ce signe, dites ? — Oh ! n'est-ce pas ? on se rangera devant moi désormais, on se détournera, on ne m'approchera pas, on me laissera passer comme une chose sacrée, comme la proie vivante de la fatalité ; les toits où j'aurai dormi s'écrouleront ; la trace de mes pas ne pourra s'imprimer ni sur la neige ni sur le sable ; tout ce que j'aurai touché s'évanouira ; les mères frapperont leurs enfants

sur mon passage pour qu'ils se souviennent de m'avoir vu. Cela se fera pour moi. Cela s'est bien fait poui Caïn. — Vous voyez bien déjà que ce sang que j'ai sur es mains ne veut pas s'effacer? — Regardez-moi bien, ma mère! Tenez, vous voyez bien que ce sang que j'ai sur les mains ne veut pas s'effacer. (*Montrant son front.*) Je vous dis qu'il est impossible que je n'aie pas quelque chose là.

DONA LUCREZIA.

Reviens à toi, mon Gennaro!

GENNARO.

Il y a un mot, vous dis-je, qui est écrit là et que je sens bien, moi!

DONA LUCREZIA.

Quel mot?

GENNARO.

Parricide!

DEUXIEME VARIANTE

DONA LUCREZIA.

Ah! tu m'as tuée! Gennaro, je suis ta mere!

GENNARO.

Ma mère!

DONA LUCREZIA.

Oui, tu es mon fils! mon fils! mon enfant adoré! Laisse-moi t'appeler mon fils! Depuis vingt ans, j'ai soif de t'appeler mon fils!

GENNARO, *étouffé de sanglots.*

Ma mère! — Vous êtes ma mère! — Ah! Dieu! vous qui m'avez porté dans votre sein, vous dont la pensée est mon seul bonheur depuis que je me connais, vous qui avez tant souffert pour moi, vous qui m'aimez d'un amour si adorable et si angélique, vous qui êtes ma mère, — c'est comme cela que je vous retrouve! O mon Dieu! je vous retrouve couverte de votre sang, je vous retrouve avec un couteau dans la poitrine, je vous retrouve tuée, ma mère! tuée! et par qui? par moi! — Ah! ma mère bien-aimée! ma pauvre mère!

DONA LUCREZIA.

Gennaro! ne pleure pas tant Lucrèce Borgia!

GENNARO.

Lucrèce Borgia! est-ce que je sais si vous vous appelez Lucrèce Borgia? Ma mère est ma mère. Voilà tout.

DONA LUCREZIA.

Mon fils!

GENNARO.

Ah! misérable que je suis! Maudissez-moi, ma mère!

DONA LUCREZIA.

Je te pardonne, mon fils. — Moi, te maudire! O mon Gennaro! je te remercie. Quelle meilleure mort pouvais-je avoir? Je meurs dans tes bras. Tu m'as frappée au cœur, mais tu m'aimes. Mon sang coule, mais tes lar-

mes s'y mêlent. — Oh! que j'ai été à plaindre toute ma vie! Le moment où nous sommes, cette heure qui te semble, à toi, si affreuse et si lugubre, juge, mon enfant, c'est l'heure la plus heureuse que j'aie eue encore! — Mon fils, embrasse-moi!

(*Il l'embrasse. Elle jette un cri de douleur.*)

Ah! ma blessure!... O misère! ce que je désirais le plus au monde, ce tendre embrassement de mon fils, sa poitrine serrée contre ma poitrine, cela m'a fait du mal. C'est égal. Embrasse-moi. La joie passe encore la douleur. »

Ces variantes sont des plus curieuses, des plus intéressantes au point de vue littéraire; mais, comme morceaux dramatiques, il nous semble que l'auteur a eu raison de les supprimer au théâtre. Le coup final et foudroyant : « Gennaro, je suis ta mère!... » est beaucoup plus saisissant que toutes ces amplifications de la même idée, si admirables qu'elles soient par elles-mêmes. C'est donc bien dans le livre seulement qu'elles doivent figurer, aux appendices qui suivront la réimpression de *Lucrèce Borgia* dans la grande édition définitive des œuvres de Victor Hugo qui est en ce moment en cours de publication.

VARIA. — *Saint-Saëns à l'Institut.* — M. Camille Saint-Saëns a été élu, le 19 février, membre de l'Académie

des beaux-arts (section de musique) en remplacement de M. Henri Reber, décédé. Il a fallu deux tours de scrutin. Au premier, M. Saint-Saëns a réuni 14 voix sur 33 votants ; il avait pour concurrents Léo Delibes (11 voix), Guiraud (3 voix), Duprato (2 voix), Adrien Boïeldieu (2 voix), F. Clément (1 voix). Au second tour M. Saint-Saëns a obtenu 22 voix et a enfin été élu, la majorité nécessaire étant de 17 voix.

Charles-Camille Saint-Saëns est né à Paris le 9 octobre 1835. En 1849, c'est-à-dire à quatorze ans, il obtint au Conservatoire le second prix d'orgue, et le premier prix de piano aux concours de 1851. Il a été successivement organiste à Saint-Merry et à la Madeleine. Il a depuis longtemps d'ailleurs renoncé à tenir l'orgue dans les églises pour se livrer entièrement à la composition musicale.

Lettre inédite de George Sand. — Un pauvre diable d'auteur qui croyait être « un Schiller » avait, en 1863, un différend avec M. Harel, le directeur d'alors des Folies-Dramatiques, au sujet de quatre pièces que ce directeur s'obstinait à ne pas vouloir lui jouer. Ne sachant plus à quel saint se vouer pour avoir gain de cause, l'auteur en question s'adressa à Mme George Sand pour obtenir d'elle qu'elle voulût bien prendre connaissance de ses pièces et prononcer ensuite, en dernier ressort, entre lui et le directeur récalcitrant, service que

n'avait pas voulu lui rendre Émile Augier, à qui il avait d'abord présenté la même requête. A cette mise en demeure, George Sand répondit par l'adorable lettre qui suit, et qui vient d'être mise en lumière aujourd'hui seulement par *le Gaulois* :

*George Sand à M****

Nohant, le 25 décembre 1863.

Monsieur,

Je suis franche, c'est pourquoi j'ai beaucoup d'ennemis. Je vois bien, à votre indignation contre mon ami Augier, que, si je ne trouve pas que vous soyez Schiller, vous m'accuserez de n'avoir pas de cœur. Soyez donc mon ennemi tout de suite, si vous voulez.

Je refuse l'honneur que vous me faites de me prendre pour arbitre. Je ne rends pas de services sous le coup d'une menace, et ce n'est pas parce que vous me traitez d'*impératrice* que je perdrais le droit de vous dire que vous n'êtes pas Schiller et que je ne suis pas Gœthe. Mais si vous êtes réellement Schiller, consolez-vous, vous n'avez besoin de personne, vous ferez quelque jour un chef-d'œuvre que l'on s'arrachera. Il ne s'agit que de le faire; moi, cela ne m'est pas encore arrivé; on ne s'arrache pas mes pièces, on m'en a refusé plus d'une, et je ne m'en suis pas courroucée. Je me suis dit que je n'étais pas Gœthe.

Et puis, si vous êtes Schiller, pourquoi offrir vos pièces aux Folies-Dramatiques, qui probablement refuseraient Schiller en personne, sans pour cela l'insulter ni le méconnaître, mais par la seule raison que son génie n'entrerait pas dans leur cadre? Présentez-vous aux théâtres vraiment littéraires

et subventionnés pour l'être, et soyez sûr que, si vous leur apportez quelque chose de beau et de bon, ils l'accepteront avec empressement, à condition toutefois que ce soit dans la forme voulue, car vous savez bien qu'on n'y peut jouer Schiller ni Gœthe qu'avec des arrangements considérables.

Mais vous luttez, dites-vous, depuis treize ans. Eh bien! il est probable que vous n'avez pas la spécialité du théâtre. Cherchez-en une autre, on en a toujours une quand on veut s'interroger soi-même avec courage et modestie.

Courage donc, Monsieur; je ne suis pas vindicative, je vous pardonne vos compliments.

George Sand.

Un Menu chinois. — Nous en avons déjà donné un il y a quelques mois ; en voici un nouveau fort curieux qui nous est adressé par un de nos amis, fonctionnaire supérieur français à Tien-Tsin.

MENU DU DINER

offert le 20 décembre 1880, par le Tao-taï des douanes

AUX AUTORITÉS EUROPÉENNES

de Tien-Tsin.

1. Potage au consommé, purée de champignons chinois.
2. Nids d'hirondelles.
3. Ailerons de requins.
4. Bambous d'hiver pochés.
5. Kuantou sautés.
6. Poissons d'argent frits.
7. Croûte aux truffes de Chine.
8. Cailles en entrée.

9. Pattes de canard.
10. Pâté chaud de faisan.
11. Houendin aux poissons.
12. Plum-pudding.
13. Charlotte russe.
14. Tarte aux pommes.
15. Tartes Hüng-Kwo.

Vapereau assassin. — Le journal *la Paix* nous apprend que M. Vapereau vient de tuer quelqu'un... dans sa nouvelle édition du *Dictionnaire des contemporains*. Sa victime est M. le comte de Rességuier, mort, suivant lui, à Toulouse, en 1876. Heureusement, les gens qu'il tue se portent assez bien, et feu Rességuier a envoyé à son assassin sa carte avec les cinq vers suivants :

Le comte Albert de Rességuier,
Parmi les morts rangé trop vite,
Du biographe sollicite
Qu'au moins, avant de le rayer,
Il l'enterre ou le ressuscite.

L'assassin, ne voulant pas demeure en reste avec le ressuscité, a riposté par l'envoi de sa carte ornée du même nombre de vers :

Monsieur Gustave Vapereau,
Qui vous a tué sur parole,
Assez aisément s'en console
En voyant que de son tombeau
Votre esprit si gaîment s'envole.

PETITE GAZETTE. — Un incendie considérable a anéanti un des magasins de nouveautés les plus populairement connus de la capitale, celui qui a pris le frais et charmant vocable du *Printemps* (8 mars). Les pertes occasionnées par ce désastre se chiffrent par millions ; d'autre part, le personnel du vaste établissement incendié, qui se montait à plus de mille employés des deux sexes, va se trouver sans emploi. Le directeur du *Printemps*, M. Jaluzot, a promis de les reprendre tous aprés la réédification de ses magasins ; mais il faut deux ans pour les reconstruire.

On sait que la femme de ce négociant si cruellement frappé est l'ancienne sociétaire du Théâtre-Français, où elle était connue sous le nom de Mlle Figeac.

THÉATRES. — Mme Patti a inauguré une série de seize représentations au théâtre des Nations, où se joue en ce moment, les lendemains de ces soirées musicales, l'étrange et curieux drame de MM. Busnach et Arnould, *Zoé Chien-Chien*. C'est par la *Sonnambula* qu'a débuté la diva en compagnie de M. Nicolini dans le rôle d'Elvino. Le succès a été le même que les années précédentes ; il est seulement regrettable que le répertoire de Mme Patti ne varie pas davantage. Les frais de ses représentations sont énormes : ils dépassent chaque fois 21,000 francs. Il est vrai que les locations d'avance ont atteint 400,000 francs et qu'on espère faire en tout 600,000 francs avec les recettes supplémentaires.

— En Amérique, Mlle Sarah Berhnardt continue également à gagner une quantité formidable de dollars. Sa centième représentation, qui vient d'avoir lieu, a porté à 2,100,000 francs le chiffre total des recettes de son aventureuse expédition. Comme elle touche 2,500 francs de fixe par soirée, plus une part proportionnelle dans les bénéfices, on a calculé que ces cent soirées lui avaient rapporté personnellement 650,000 francs.

— A la Renaissance, *les Voltigeurs de la* 32e ont été plus qu'une reprise: c'était presque une première représentation. En effet, M. Gondinet pour les paroles, et M. Planquette pour la musique, ont introduit de nombreuses modifications dans leur opéra-comique. Les interprètes, eux aussi, ne sont plus les mêmes. En un mot, ce sont des *voltigeurs* d'un autre régiment que les auteurs et le directeur ont fait défiler devant nous. Ajoutons vite que personne ne s'est plaint. MM. Cooper, Joly, Mmes Jeanne Granier, Desclauzas et Mily Meyer, sont des voltigeurs et des voltigeuses qui font le plus grand honneu à l'armée du général Koning.

— Le théâtre de l'Athénée, de la rue Scribe, vient de renouveler son affiche avec une farce en trois actes, *les Noces d'argent*, de MM. Crisafulli et Victor Bernard, laquelle a obtenu un vif succès. On n'est pas plus fin ni de meilleure humeur que M. Montrouge; quant à Mme Macé-Montrouge, les auteurs lui ont taillé un rôle spécial qui est des plus comiques, et où cette alerte et excellente comédienne fait merveille. En voilà, comme toujours, pour plus de cent représentations.

— Le théâtre Déjazet a été moins heureux avec une comédie du même Victor Bernard, collaborant cette fois avec M. Gabriel Ferry. Le titre est *la Couronne nuptiale*. La pièce est médiocrement charpentée, mal jouée surtout, et ne semble pas devoir tenir longtemps l'affiche.

— Le théâtre des Nouveautés vient de donner (9 mars), la première représentation d'une bouffonnerie en trois actes de MM. Vast et Ricouard, *le Parisien*, remaniée et mise au point par notre ami Paul Ferrier. Rien de plus drôle, de plus osé et aussi de plus égrillard que ce vaudeville extracomique, qui, sous prétexte de rajeunir l'histoire et les aventures d'Abélard, met en scène les situations les plus risquées qu'on puisse imaginer. Brasseur, Joumard et Berthelier jouent avec une verve

bien plaisante cette pièce que le marquis de Sade aurait pu inspirer et même faire réussir, à la condition d'avoir pris l'ingénieux Paul Ferrier pour collaborateur.

— Notre érudit collaborateur, M. Charles Henry, vient d'être nommé sous-bibliothécaire à la Sorbonne.

NÉCROLOGIE. — L'ancien ministre des affaires étrangères du deuxième empire, M. Drouyn de Lhuys, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans. Il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1852 et membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1861. — M. Adolphe-Laurent Joanne, l'auteur si universellement connu des guides et itinéraires Hachette, du *Dictionnaire général de la France*, et d'autres livres de curiosités et de voyages connus dans le monde entier, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans. — On annonce encore la mort du savant et populaire géographe Eugène Cortambert, à l'âge de soixante-seize ans. Il a surtout publié des livres à l'usage de la jeunesse ; son nom est également attaché à la nouvelle édition refondue et renouvelée de la *Géographie universelle* de Malte-Brun.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 6 — 31 mars 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Deux événements d'une gravité et d'une importance différentes ont passionné l'attention publique pendant la dernière quinzaine. L'un, tout pacifique, qui est entièrement à l'honneur de la France, s'est manifesté comme un nouveau symptôme de sa vitalité en même temps que de sa richesse ; nous voulons parler de l'emprunt. Le second, qui s'est accompli à l'étranger, est cet odieux assassinat dont a été

victime à Saint-Pétersbourg un souverain qui aimait la France et de qui elle avait eu particulièrement à se louer dans des circonstances difficiles encore toutes récentes, l'empereur Alexandre II.

L'emprunt d'un milliard, ouvert et couvert dans la même journée (17 mars), était depuis longtemps annoncé. Il a pour but l'exécution des gigantesques travaux dont M. de Freycinet avait pris l'initiative et auxquels il a attaché son nom. Ouvert au capital d'un milliard en 3 p. 100 amortissable, cet emprunt colossal — l'épithète n'est peut-être plus juste aujourd'hui — a été couvert quinze fois. Chaque souscription étant obligatoirement accompagnée d'un dépôt de valeur égale au cinquième de la somme souscrite, le dépôt en numéraire et en titres s'est donc élevé à trois milliards effectifs, c'est-à-dire au triple du capital demandé. Ainsi, la France demandant un milliard, on lui en offre quinze, et provisoirement on lui en remet trois! De tels chiffres auraient paru absolument invraisemblables, fantastiques même, il y a seulement vingt ans; aujourd'hui, c'est le contraire qui arrive. On dédaignerait presque un emprunt qui ne procéderait que par centaines de millions. Avec une fortune toujours progressive, comme celle de la France, ce n'est plus désormais que de milliards qu'il faut parler.

Au moment même où se préparait cette merveilleuse manifestation du crédit de la France, le czar Alexandre II

était mortellement frappé, dans une rue de Saint-Pétersbourg, presque aux portes mêmes de son palais, par l'éclat de bombes lancées sur sa voiture. Le malheureux empereur n'a survécu que quelques heures aux horribles blessures qui suivirent l'explosion, et il est mort dans la journée même de l'attentat, le dimanche 13 mars dernier, vers quatre heures de l'après-midi. Le soir même on apprenait à Paris l'épouvantable nouvelle, et nous sommes heureux de constater qu'à part quelques exceptions ultra-radicales, la sympathie pour le prince assassiné et l'horreur du crime commis ont été universelles.

C'était la sixième tentative d'assassinat dont le czar Alexandre II se voyait l'objet. Voici, comme curiosité rétrospective, le détail de celles qui l'ont précédée :

La première eut lieu à Saint-Pétersbourg, en 1864, à la grille du jardin d'Été, et eut pour auteur un gentilhomme du nom de Karakozoff, auquel un simple moujik nommé Komissaroff arrêta le bras au moment où il allait tirer sur l'empereur.

La deuxième, en 1867, à Paris, pendant les fêtes de l'Exposition universelle : au retour de la revue de Longchamps, un Polonais du nom de Bérézowski tira à bout portant un coup de pistolet sur la calèche où se trouvaient, en compagnie de Napoléon III, le czar et ses deux fils aînés. Grâce au dévouement de M. Raimbaux, écuyer de l'empereur, qui poussa à temps son

cheval entre la voiture impériale et le pistolet de l'assassin, la balle atteignit sa monture à la tête.

La troisième, en mars 1879 : un étudiant du nom Solowieff attendit l'empereur, pendant la promenade que celui-ci faisait chaque matin, à pied, autour du palais d'Hiver, et, après que Sa Majesté eut passé devant lui, lui tira cinq coups de revolver. L'empereur eut sa capote traversée par deux balles, et l'assassin fut saisi par un officier de police.

La quatrième tentative eut lieu le 1er décembre 1879, auprès de Moscou : un nommé Hartmann et ses complices creusèrent une mine sous la voie où devait passer le train impérial revenant de Crimée. Les assassins se trompèrent dans leur criminel projet, ils firent seulement sauter le train de bagages qui suivait de quelques minutes le premier train, où se trouvait l'empereur.

La cinquième eut lieu le 17 février 1880 : une caisse de dynamite placée dans les sous-sols mêmes du palais d'Hiver, sous la salle à manger de l'empereur, fit explosion et effondra toute cette aile du palais. L'empereur s'était heureusement attardé à causer avec le prince Alexandre de Bulgarie, et se trouvait dans le couloir précédant la salle à manger quand la charge de dynamite éclata. Soixante-sept soldats du régiment de Finlande furent ensevelis sous les décombres. Dix-sept furent tués sur le coup et quarante-sept blessés, dont huit mortellement.

Né le 29 avril 1818, l'empereur Alexandre allait donc accomplir, à la fin du mois prochain, sa soixante-troisième année. Il régnait depuis le mois de mars 1855, ayant succédé à son père l'empereur Nicolas, comme l'aîné des archiducs. Son fils, Alexandre Alexandrovitch, qui aussitôt après la mort de l'empereur a été proclamé czar, est né le 10 mars 1845. C'est le cadet des fils d'Alexandre II. L'aîné est mort à Nice le 27 avril 1865. Le nouveau czar a pris le nom d'Alexandre III. On sait qu'il a épousé la princesse Dagmar, fille du roi de Danemark, et qu'il est, par suite de ce mariage, beau-frère du prince et de la princesse de Galles et du roi et de la reine de Grèce.

M. Legouvé et M. Zola. — Chacun sait que M. Zola se complaît fréquemment dans la peinture plus ou moins exacte, mais assurément fort naturaliste, des misères et des vices des classes populaires. M. Ernest Legouvé aurait-il prévu jadis l'avènement de la nouvelle école, ainsi que ses principaux procédés de littérature? On dirait en effet qu'il a voulu réagir par avance et faire par anticipation la contre-partie de ces procédés-là dans une page de son *Histoire morale des Femmes* que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs; nous l'empruntons à l'appendice d'une nouvelle édition du *Mérite des Femmes,* par laquelle la Librairie des Bibliophiles inaugure aujourd'hui

son élégante collection de la *Bibliothèque des Dames*.

Cette page, admirable, selon nous, de sentiment et de style, débute par une image qui démontre une fois de plus combien il est vrai que l'art embellit tout. M. Legouvé, en effet, a su rendre sublime — le mot n'est pas exagéré — une comparaison qui paraîtrait choquante, ou au moins triviale, sous une plume moins exercée.

« Dans les classes indigentes, le père paraît peu au logis ; il apporte de l'argent, s'il en a ; s'il n'en a pas, il reproche à sa femme les enfants dont il est le père, et s'en va ; la mère demeure. Parfois dans la campagne on rencontre une laie poursuivie par ses petits affamés. En vain cherche-t-elle à fuir, cette pauvre nourrice épuisée par son allaitement. Ses petits courent sur ses traces ; il l'atteignent, ils la renversent sur le dos, ils se précipitent sur ses mamelles nourricières qu'ils piétinent et sucent avec une sorte d'ivresse ; et cependant la triste victime, les jambes ouvertes, la tête pendante de côté, les yeux fermés à demi, et faisant parfois entendre un faible gémissement, semble lui dire : « Vivez de ma vie, buvez mon sang avec mon lait ! » Telle est l'image de plus d'une mère indigente. Qui de nous n'a pas été saisi de tristesse en pénétrant dans quelque misérable galetas, et en voyant quatre, cinq enfants pressés dans un étroit espace de quelques pieds, les bras tendus vers une femme hâve et maigre à laquelle ils

crient : « Mère, j'ai faim ! Mère, j'ai froid ! » La douleur produit alors chez ces malheureuses des effets qui semblent inexplicables ; on en voit quelques-unes frapper leurs enfants qui leur demandent du pain Croit-on que ce soit colère ou insensibilité ? Non ; c'est désespoir de les voir souffrir et de ne les pouvoir soulager. Elles les frappent pour ne plus entendre ce cri de douleur qui les déchire ; c'est parce qu'elles sont trop mères qu'elles deviennent marâtres. D'autres disent à leur fille aînée, aînée qui a quelquefois dix ans : « Emmène tes petites sœurs, tes petits frères, et tâche de les distraire de leur faim en les promenant. » Et voilà ces pauvres créatures errant dans les rues de Paris, à la pluie et dans la boue ; voilà cette enfant, je me trompe, cette mère de dix ans, les traînant par la main dans les jardins publics, pleurant avec eux, car elle a faim aussi, et n'osant pas rentrer cependant, car sa mère lui a dit : « Il n'y aura de pain que ce soir. » Le soir est arrivé, il rentrent ; mais, hélas ! le père n'a pas été payé de sa journée, ou bien il n'est pas revenu, et un maigre plat de légumes grossiers, qui ne nourrirait pas une personne, forme le repas de toute la famille. Que fait la mère ? Elle ne mange pas ; quelquefois même il arrive que la sœur aînée, mesurant de l'œil la faible portion des plus jeunes, dit à sa mère : « Je n'ai pas faim. » La mère la comprend, l'embrasse, et les deux pauvres affamées vont s'étendre ensemble sur cette couche dure que Dieu

bénit sans doute, mais qui nous accuse bien haut devant lui. »

CAMILLE, *ou la Dame aux camélias.* — Nous recevons de notre aimable correspondant d'Amérique, M. C. Jolly-Bavoillot, une bien curieuse lettre rectificative qui s'applique à notre numéro du 15 février dernier, dans lequel, rendant compte des représentations de Sarah Bernhardt en Amérique, nous avions dit que l'éminente artiste avait joué Camille des *Horaces*. Cette piquante rectification, qui s'adresse aussi bien au savant M. Vapereau qu'à nous (voir l'édition de 1870 du *Dictionnaire des contemporains*, article *Héron*), donne d'ailleurs de fort intéressants détails dont nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs.

« J'ai reçu hier votre dernier numéro de la *Gazette*, et je m'empresse de vous signaler une très singulière erreur qu'il importe, je crois, de rectifier au plus vite, pour l'honneur de votre recueil. Le premier mérite de ce recueil n'est-il pas, en effet, dans l'authenticité bien établie des faits qui y sont consignés ?

Or, en parlant du jour de Noël de Sarah Bernhardt, vous avez dit qu'elle joua deux fois : dans le jour, Camille des *Horaces*, et le soir dans *Hernani*.

Eh bien, il faut que vous sachiez que ce nom de Camille, aux États-Unis, veut dire tout simplement : *la*

Dame aux camélias. Quand, il y a quelque vingt-cinq ans, une actrice américaine du nom de Mathilde Héron eut l'idée, à son retour d'un voyage en France, de représenter cette pièce, qu'elle avait vu jouer à Paris au moment de sa vogue, elle en fit elle-même une traduction; mais, trouvant, avec raison, que le titre, beaucoup trop long d'ailleurs, ne pouvait guère se traduire, elle donna du même coup le nom de *Camille* à l'héroïne et à la pièce.

L'actrice avait du talent, elle obtint dans ce rôle un immense succès et le joua pendant plusieurs années dans toutes les villes des États-Unis. D'autres comédiennes s'en emparèrent à leur tour et le succès de la pièce se consolida de plus en plus.

Aujourd'hui *Camille* fait partie du répertoire classique; ce rôle est le rêve et l'ambition de toutes les actrices aspirant à un grand succès; il est particulièrement le triomphe d'une comédienne d'un très grand talent, Clara Morris, dont les Américains sont très fiers à juste titre et qu'ils opposent à Sarah Bernhardt.

Ce sont deux natures absolument distinctes et qui ne peuvent se comparer. Cette Clara Morris, qui n'a aucune tradition du Conservatoire, possède le don des larmes à un point extraordinaire; son action sur le public est avant tout dans ce don de nature, et cette action est immense.

Mais, pour en revenir à *Camille*, vous comprenez que

ce nom, étant devenu si populaire depuis vingt-cinq ans, il était difficile de le changer sur l'affiche quand il s'agissait d'offrir aux Américains leur pièce de prédilection et le plus grand succès probable de Sarah. Il y eut discussion, et l'on se décida à afficher à la porte *Camille*, tout en continuant sur la scène à appeler l'héroïne Marguerite Gauthier.

Le texte français disait : Marguerite, et le texte anglais traduisait : Camille. Voilà tout.

En revoyant de plus près les articles que je vous ai envoyés, vous vous rendrez facilement compte de l'erreur. Mais savez-vous le plus singulier? A tout hasard, je viens d'ouvrir Vapereau pour retrouver, au nom de Mathilde Héron, la date probable de la première de *Camille*, à laquelle j'assistais; ouvrez-le à votre tour, et vous sourirez sans doute en trouvant là aussi la Camille des *Horaces!*

Erreur qui dans ce cas-ci a pu rester pendant dix ans sous les yeux des lecteurs indifférents sans être relevée, mais qui aujourd'hui, à propos de Sarah, a dû faire tressaillir Sarcey : « Eh quoi! Sarah! notre Sarah! ma « Sarah dans Camille des *Horaces!* et je n'y étais pas! »

De grâce, Monsieur, ne serait-ce que pour lui, vite une rectification!

Et conservez-nous notre excellent critique, à qui, dans mon exil, je dois tant de si bonnes heures, moi, son lecteur assidu depuis quinze ans et plus. »

A l'envoi de notre correspondant était joint un fragment d'un journal de New-York dans lequel nous avons trouvé les vers suivants, dont la conclusion inattendue n'est pas trop mal imaginée pour un journaliste américain :

A Sarah Bernhardt.

Vous rappelez, dit-on, la manière d'Apelle,
Lorsqu'en votre atelier vous maniez les pinceaux ;
Le ciseau dans vos mains, vous êtes Praxitèle,
Vous surpassez tous vos rivaux.
Quand vous avez le temps, vous êtes Melpomène
Et tracez sur la scène un lumineux sillon ;
Mais quand vous écrivez, vous êtes plus que Taine,
Et l'on acclame votre nom.
Donc vous tenez bien haut ciseaux, pinceaux et brosses.
Peindre, écrire et sculpter, pour vous ce sont des jeux...
O Sarah ! vous auriez vraiment toutes les bosses,
S'il ne vous en manquait pas deux !

NÉCROLOGIE. — *Ad. Pelleport.* — Un brave et laborieux garçon que nous avons connu dès sa première jeunesse, Adolphe Pelleport, gérant du journal *le Rappel*, vient de mourir à Paris, âgé d'à peine trente-six ans. Pelleport commença par être secrétaire d'Oréli Marrast, le frère d'Armand, qui était aveugle et qui avait toujours besoin d'un aide auprès de lui. C'est chez cet excellent M. Marrast que nous rencontrions Pelleport, il y a plus d'une quinzaine d'années de cela. C'était un

garçon très doux, un peu exalté, poète, enthousiaste de Victor Hugo et, à ce moment, de Garibaldi, qui préparait alors son expédition contre les États de l'Église. Une place de secrétaire n'était donc pas ce qui convenait à Pelleport. Son tempérament méridional le poussait aux aventures. Il rêvait d'aller combattre sous les étendards du héros de Caprera, et il ne savait comment s'y prendre pour se faire engager comme volontaire dans ses « phalanges », ainsi qu'il appelait poétiquement les troupes de Garibaldi.

C'est alors que Pelleport se mit en tête d'aller trouver Victor Hugo, qui était à Jersey. Il quitta M. Marrast, en dépit des conseils de ce vieil ami de sa famille, qui était aussi son compatriote, et il alla aborder dans l'île que l'exil du grand poète a, plus que tout le reste, illustrée. Il obtint de lui une de ces lettres comme Hugo en a tant écrites, et qui contiennent à peu près toutes quelque antithèse ou quelque jeu de mot dans leur sublime laconisme. Cette lettre, dont nous n'avons plus le texte absolument précis dans la mémoire, se terminait de la façon suivante :

Mon cher Garibaldi,

... Je vous envoie un poète pour que vous en fassiez un héros.

VICTOR HUGO.

Pelleport se battit courageusement. Il n'était pas pol-

tron et avait une grande confiance en lui-même, ce qui, pour les personnes qui ne le connaissaient pas intimement, pouvait lui donner les apparences d'une suffisance et d'une infatuation qui réellement n'étaient pas en lui. Après la fin malheureuse de la campagne, il revint en France et entra comme gérant au *Rappel*, ce qui était encore de sa part un acte assez courageux, car chacun sait que *le Rappel*, fondé vers la fin de l'Empire, n'était autre chose qu'une arme de guerre dirigé contre lui.

La seule passion qui dans toute sa vie remplit l'esprit et le cœur de Pelleport, ce fut sa passion pour Hugo. On peut même dire que cette passion était de l'idolâtrie; c'était devenu de l'admiration sans bornes, sans limites, même irréfléchie : tout ce qu'Hugo disait ou écrivait, le sublime, le mauvais, le bon et le pire, était l'objet de l'enthousiasme constant de Pelleport. Il n'y avait pas à discuter avec lui là-dessus. Et c'est peut-être de cet enthousiasme même que Pelleport est mort! Il s'est alité au lendemain de la grande solennité de l'anniversaire d'Hugo, ayant pris froid dans cette journée, pendant laquelle il fut toujours sur pied à la porte de l'hôtel du grand poète.

Pelleport ne laisse qu'un volume de vers, qui n'est même pas imprimé entièrement. Il laisse surtout le souvenir d'un brave garçon et d'un honnête homme, d'un cœur dévoué, peut-être trop débordant et trop expansif,

mais il meurt certainement regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Théatres. — *Le Klephte, Mon Député.* — L'Odéon nous a donné cette quinzaine deux pièces nouvelles dont les destinées ont été fort diverses. En effet, pendant que *le Klephte,* une piécette de M. Abraham Dreyfus, avait les honneurs de la soirée, la comédie en trois actes de MM. Fontaine et Guillemot était effroyablement maltraitée par le public d'abord, par toute la critique ensuite. Pour nous, la première ne méritait pas plus cet excès d'honneur que la seconde ne méritait cette indignité, et, s'il faut dire nettement notre sentiment, qui n'est pas celui de nos confrères, ce n'est pas la plus courte qui nous a paru la moins longue. Nous ne serions pas étonnés qu'il se produisît une réaction en faveur de *Mon Député,* car cette comédie, une fois supprimées les longueurs qui la déparent, serait intéressante et amusante. Quant à l'interprétation, nous n'étonnerons personne en disant que les deux pièces sont bien jouées. Dans la première M. Porel, et dans la seconde M. Albert Lambert, méritent d'être tout particulièrement cités.

La Princesse Georges. — Le Vaudeville vient d'emprunter au Gymnase cette belle comédie d'Alexandre Dumas fils, la dernière qu'ait créée Mlle Desclée et dans laquelle elle fut si remarquable. L'interprétation

actuelle de ce rôle difficile de la princesse Séverine de Birac a été confiée à Mlle Legault, qui n'a, hélas! que bien peu rappelé son illustre devancière. Intelligente, jolie, distinguée, Mlle Legault a tout ce qu'il faut pour jouer d'agréables rôles dans des comédies légères ou dans de simples vaudevilles; mais il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner. Elle a été, elle sera encore charmante, mais partout ailleurs que dans *la Princesse Georges*.

La reprise de cette belle comédie d'Alexandre Dumas fils a donné lieu à l'exhumation de bien intéressantes lettres adressées par l'éminent écrivain à son habile interprète. Voici quelques fragments de ces lettres, dans lesquelles il s'en trouve précisément une ayant trait à *la Princesse Georges*.

La première fut adressée par Dumas à Mlle Desclée au moment où l'artiste hésitait encore à accepter un engagement au Gymnase. Voici les principaux passages de cette belle lettre :

1869.

... Ce qui vous rend triste de temps en temps, c'est que vous traversez cette phase de la vie où l'on regarde déjà plus en arrière qu'on n'ose regarder en avant, et vous vous demandez si vous n'étiez pas appelée par vos instincts, par vos goûts, par votre intelligence, par votre âme enfin, à faire autre chose que ce que vous avez fait.

Être jolie femme, jouer la comédie ici ou là, avoir un ou plusieurs amants, être rappelée après le quatrième acte, prêter

sa beauté en mettant toujours son cœur sous clef, jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un qui soit digne d'ouvrir la boîte et qu'on ne trouve jamais, ça peut aller pendant quelque temps, faire illusion, en remplaçant la vie réelle par le mouvement extérieur ; mais ça ne peut pas toujours durer.

Il vient un moment, vous y êtes, où on se retourne, où on se dit : « A quoi bon? » où on compte déjà bien des funérailles de toutes sortes sur sa route, où le harnais paraît lourd, où l'on regrette ce que l'on n'a jamais pu qu'espérer et où le découragement vous crie : « Trop tard ! » Eh bien, c'est juste à ce moment-là que les natures vraiment bien trempées se reconstituent, se transforment et renaissent.

C'est la période de la métamorphose. Si l'on est dans les élus, on jette à la mer tout ce qui gêne la traversée, on déroule toutes les voiles et on prend tout le vent possible ; autrement dit, on utilise tout, même le mal que l'on a fait ; on le met sur le compte de la passion, de la jeunesse, de l'inexpérience, des mauvais exemples, des nécessités, des entraînements inévitables dans un certain milieu ; on se débarrasse ainsi de ses regrets, de ses remords, de ses craintes ; on regarde un seul point de l'avenir, et on se dit : « Voilà où je vais. » Et alors, au lieu de rester une cabotine courant les théâtres interlopes de la province et de l'étranger, et vivant de la desserte des théâtres parisiens, on se place sur un terrain fixe, on se fait comédienne, artiste intelligente et sûre, et lorsqu'on tombe sur une œuvre où l'on retrouve ses impressions personnelles, ses sentiments particuliers, on sort de sa boîte le cœur qui n'a pas servi et on le donne à manger au public, qui vous le rend intact après, pour une autre occasion.

Ce n'est pas le bonheur que l'on avait rêvé au fond de sa conscience, ça n'est pas le bien absolu, mais ce n'est déjà plus le mal. On a action sur l'esprit, sur la sensibilité, sur les enthousiasmes, sur les aspirations nobles de l'âme humaine ; on sert à quelque chose de momentané, d'insaisissable, mais

qui a son effet ultérieur comme un rayon de soleil ou une goutte de pluie tombée quand il le faut. Si on aime, on sait ce qu'on fait, et si on est aimée, on sent qu'on l'est pour autre chose que pour le plus ou moins de plaisir qu'un cadavre animé peut donner à un autre cadavre en velléité de sensation.

La lettre suivante est datée de Corfou, où se trouve alors Dumas. Aussi a-t-il la tête pleine des souvenirs poétiques qui s'attachent à la terre où Jason et Médée se reposèrent en revenant de Colchide, et il se laisse aller à tous ces souvenirs :

Je me suis glorifié de vous avoir découverte plus que Jason ne s'était glorifié de s'être emparé de la toison d'or ; et c'est ainsi que les échos de ces plages et de ces mers immortelles répéteront dans l'avenir mon nom avec le vôtre et ceux de tous les héros d'Homère. Un de mes amis, qui est, je crois, le meilleur que j'aie eu, bien qu'il soit celui qui m'a fait le plus de mal, a reçu jadis d'une femme, morte depuis, une lettre qui m'a paru valoir tout un poème. Elle ne contenait que ces mots : « Je ne veux pas laisser passer cette belle journée sans te dire que je t'aime. » Pas autre chose. Voyez-vous passer le soleil, le printemps, les fleurs, la jeunesse et tout ce qui l'accompagne, dans ces trois lignes ? Où est-elle cette belle journée qui a fait pousser ce cri charmant ? Elle est et elle sera éternellement, mais pour d'autres qu'elle et lui ; puisqu'*elle* est morte et que *lui* a fini. Eh bien, je ne puis m'empêcher de me rappeler cette lettre en traversant cette île enchantée, pleine d'oliviers, de cactus, d'orangers et de lauriers-roses, où la mer est bleue, où le ciel est bleu, où les montagnes sont bleues, et où je n'ai pas encore vu un nuage depuis deux jours. Je la quitte ce soir à cinq heures, mais je ne veux pas

laisser passer cette belle journée et quitter ce beau pays sans vous en envoyer un rayon et un parfum pour vous consoler de votre boue de Paris, de vos quinquets de théâtre et même de vos succès.

Voici maintenant le fragment principal de la lettre par laquelle Alexandre Dumas annonce à Desclée qu'il vient de finir *la Princesse Georges :*

Ma chère enfant, je viens de terminer la pièce, il y a une heure. Je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que je ne voulais pas vous écrire sans vous annoncer cette grande nouvelle. C'est fini, sauf les petites corrections de détail ; mais nous avons trois mois devant nous pour cela. Je vous ai écrit là un rôle qui vous plaira, je crois. J'ai usé et abusé de vous, vous sachant personne de ressources, et j'ai voulu prouver ma confiance dans la variété de votre talent. Préparez-vous à être sublime, moi je vais me préparer à une autre pièce : j'ai idée que nous pouvons faire ensemble de bonne besogne dramatique sans que le roi soit jaloux !

Ah ! vous vous faites aimer des petits rois étrangers ! A la bonne heure. On rêve un grand homme et l'on se paye un petit roi. C'est un acompte.

Nous extrayons d'une autre lettre la curieuse profession de foi qui suit relative aux amours de théâtre. Cette lettre est datée de Constantinople :

... En général, nous autres auteurs dramatiques, nous faisons assez bon marché de nos sentiments privés quand il s'agit de notre œuvre, et la femme que nous aimons au théâtre,

nous la sacrifions volontiers à celle qui nous y fait valoir. Pour éviter cette difficulté, j'ai pris le parti, depuis ma première pièce inclusivement, de ne jamais aimer sur les planches ; de cette façon je n'ai jamais fait de peine à personne, et j'ai pu pratiquer la plus grande justice dans mes jugements. C'est ainsi que, vous ayant vue, j'ai pu dire à Montigny de vous engager sans avoir à craindre d'arracher le cœur à personne, ni que personne m'arrache les yeux. Je vous conseille d'en faire autant, et, si vous aimez encore, de n'aimer que de l'autre côté du rideau.

Je pars demain pour Athènes. De là je vais à Venise, où je resterai une huitaine de jours à l'Hôtel de l'Europe. Vous pouvez m'y écrire un mot, si vous avez quelque chose à me dire. Suivez bien les recommandations que je vous ai faites : méprisez l'homme. Toute la force, toute la valeur de la femme est là.

Bonsoir, chère enfant. Je suis très heureux d'avoir eu sur votre destinée une heureuse influence, car, quoi que vous en disiez, vous êtes dans votre véritable élément quand vous êtes dans le succès au milieu du public le plus intelligent du monde.

Citons enfin ce passage d'une dernière lettre, sans date, et qui n'est pas la moins curieuse :

Ah ! pauvre âme ! comme tu te débats et quels efforts tu fais pour ériger en principes et pour proclamer nécessaires et fatales les dernières fantaisies des anciennes habitudes ! Comme tu as plus envie de pleurer que de rire, et comme tu sais bien que tout cela est faux. Mais aussi, quel besoin de sensations, et comme, croyant ne pouvoir monter au plus haut, tu veux te précipiter au plus bas ! Tu briseras dans cette chute les premières plumes de tes ailes, qui commençaient à pousser. Et puis voilà que tu veux entrer dans un couvent ! A quoi bon? tu

n'y resterais pas. D'ailleurs, le couvent est partout pour qui sait vouloir. Le véritable couvent, c'est le respect de soi-même. Là, nul besoin de grilles, de verrous, de confessionnaux, de prêtres. Tu n'aimes pas l'homme auquel tu livres le corps qui t'enferme et tu crois t'excuser en te moquant de lui. Aime-le au moins, sinon les odeurs de l'alcôve, parfums quand on aime, miasmes quand on n'aime pas, te donneront le vertige, et un beau matin, au réveil, ne sachant plus comment sortir de là, tu écriras une belle lettre où tu verseras tout ton idéal inassouvi, et tu te tueras : ce qui sera une fin — ou un commencement peut-être.

ALEX. D.

Le soir même de la reprise de *la Princesse Georges*, le Vaudeville remettait également à la scène la petite comédie de Dumas intitulée *une Visite de noces*. C'est aujourd'hui Dupuis qui joue le rôle de Lebonnard avec une verve et surtout un naturel achevé. Mme Pierson a très heureusement repris le rôle de Mme de Morancey, si originalement créé par Desclée en 1871. Mme Pierson a été également originale, parce qu'elle a eu le bon esprit de demeurer elle-même, sans chercher à copier son éminente devancière. En somme, cette *Visite de noces* ainsi interprétée est une pièce bien curieuse et bien vivante, quoique le sujet et la manière dont il est traité puissent offrir matière à d'interminables controverses, dont la plupart ont d'ailleurs vu le jour il y a dix ans, au moment de la première représentation.

Mme Alexis. — Cette excellente duègne du théâtre du Vaudeville, qui est aussi la première duègne des théâ-

tres de Paris, sans même en excepter la Comédie-Française, vient de prendre sa retraite définitive, à l'âge de 71 ans, et après 55 ans de services.

Mme Alexis se nomme, de son nom de jeune fille, Clémence Bury. Elle fut élève du Conservatoire, où elle obtint, en 1825, un second prix de comédie *ex æquo* avec Mlle Louise Despréaux, qui devint plus tard la célèbre Mme Allan. Après avoir débuté à l'Odéon, Mlle Bury s'en alla jouer à Bordeaux, où elle fit la connaissance d'un artiste de mélodrame qu'elle épousa, et qui se nommait Alexis Pastelot. Nous l'avons tous connu au Cirque-Olympique du boulevard du Temple, puis au théâtre du Châtelet. C'était physiquement un bel homme. mais un acteur ordinaire.

Mme Alexis est entrée au Vaudeville en 1858, et depuis elle ne l'a quitté que par intermittences et pour de courtes périodes. Elle était donc l'une des colonnes de ce théâtre de genre, où elle a brillé à la même époque et au même titre que Félix, Delannoy, Parade, Fargueil et aujourd'hui Dieudonné et Dupuis. Aussi le départ de cette excellente artiste, doublée d'une si parparfaite et si aimable camarade, a-t-il causé une profonde émotion au Vaudeville. Mme Alexis a paru pour la dernière fois sur son cher théâtre le 16 mars, dans *le Nabab.* Il s'est alors passé dans les coulisses du théâtre une scène des plus touchantes. Les artistes s'étaient cotisés pour offrir à leur éminente duègne un

souvenir collectif consistant en un magnifique service à chocolat, en argent. A ce cadeau était joint un bouquet qui a été présenté à Mme Alexis en même temps que Delannoy lisait à sa vieille camarade quelques vers de sa composition, dont nous citerons les suivants :

J'aurais voulu, ma vieille camarade,
Dans des couplets, te faire mes adieux.
Mais, de nos jours, la chanson est malade,
Et puis, comment trouver des chants joyeux ?
Nous te perdons, notre humeur est chagrine ;
Encore un vide au bataillon de l'Art !
Et devant toi notre drapeau s'incline
Pour saluer un défenseur qui part !
Que notre estime ici serve d'escorte
A l'un de nous, lassé par les combats ;
Si l'amitié pouvait fermer la porte,
Tous te diraient : « Tu ne sortiras pas !... »
Tu veux partir ; tu nous dis : « Je suis lasse! »
Je sais très bien qu'on peut tout remplacer,
Mais la maison conservera la trace
De tes succès qu'on ne peut effacer...
. . . .
Te regrettant et te rendant justice,
Nous venons tous, au moment des adieux,
Pour te signer tes états de service
Avec un mot, un seul mot : « Glorieux !... »
Parmi nos saints viens donc prendre la file ;
Nous en avons qu'on ne peut nous nier :
Ils ne sont pas inscrits dans l'Évangile,
Mais notre cœur est leur calendrier !...

Ed. Delannoy.

Gymnase. — *Miss Fanfare.* — Cette pièce de MM. Ganderax et Krantz, est le début dans la carrière dramatique de deux jeunes écrivains dont l'un s'est fait connaître déjà par d'autres travaux. M. Ganderax, en effet, a tenu jusqu'à ces derniers temps, et avec honneur, le feuilleton du *Parlement*. Ce coup d'essai n'est certainement pas un coup de maître, mais il indique chez les deux auteurs de fortes qualités dramatiques qui nous promettent d'excellentes pièces pour plus tard, quand ils se seront familiarisés avec un art nouveau pour eux. Aussi le public et la critique leur ont-ils fait un accueil des plus encourageants, et nous ne doutons pas que cette nouvelle comédie ne reste longtemps sur l'affiche du Gymnase. C'était aussi le début, à ce dernier théâtre, de Mlle Mary Jullien, qui a déjà joué avec succès à l'Odéon, et qui a tenu dignement son rang au milieu des interprètes d'élite dont elle était entourée.

PETITE GAZETTE. — Deux élections de membres nouveaux de l'Institut ont eu lieu pendant la dernière quinzaine.

A l'Académie des beaux-arts, M. Ginain a été élu dans la section d'architecture, en remplacement de M. Lefuel. — Il n'a pas fallu moins de six tours de scrutin. Il y avait cinq concurrents : MM. Diet, Daumet, André, Davioud et Ginain. Ce dernier a été enfin nommé avec dix-sept voix.

A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'érudit

M. Jules Oppert a été élu, le 19 mars, en remplacement de Mariette-Bey, par vingt et une voix contre quatorze données à M. Lenormant, et au premier tour de scrutin.

NÉCROLOGIE. — On annonce la mort du peintre Hughes Merle, qui avait débuté en 1843 par son tableau le plus universellement connu, *les Willis*. Son autre tableau, *la Mendiante*, a été également très populaire et se trouve aujourd'hui au musée du Luxembourg. Hughes Merle avait cinquante-huit ans.

— Le professeur-compositeur Uranio Fontana vient de mourir à Maisons-Lafitte. Ancien chef du chant à l'Opéra et aux Italiens et professeur au Conservatoire, Fontana avait été l'élève préféré de Donizetti. C'est lui qui avait été chargé de mettre au point pour la scène l'opéra posthume de ce maître, *Élisabeth*, joué en 1854 au Théâtre-Lyrique.

— Le général Clinchant, gouverneur de Paris, vient de mourir, comme son prédécesseur le général baron Aymard, dans l'exercice de ses fonctions. Il n'avait que soixante ans, Le nom de ce brave militaire restera toujours attaché au souvenir de la retraite de notre armée de l'Est en Suisse, en 1871, retraite qu'il dirigea après la blessure, longtemps crue mortelle, du général Bourbaki.

VARIÉTÉS

JULES JANIN ET DEBURAU

Presque tout le monde a entendu citer l'ouvrage de Jules Janin ayant pour titre : *Deburau, histoire du théâtre à quatre sous ;* mais combien peu de personnes aujourd'hui peuvent en parler pour l'avoir lu ! Ce curieux ouvrage est, en effet, devenu presque introuvable, et a passé dans le domaine des livres que les collectionneurs acharnés ne se procurent qu'à prix d'or. On apprendra donc avec plaisir que la Librairie des Bibliophiles va en publier une nouvelle édition, précédée d'une intéressante notice d'Arsène Houssaye[1]. C'est à cette notice que nous empruntons les lignes suivantes, dont nous sommes heureux d'offrir la primeur à nos abonnés :

I

Un soir de 1840, — Deburau ne jouait pas, — un homme tout de noir habillé se présenta gravement chez le docteur Ricord. Le grand médecin fut frappé de cette physionomie lumineuse, quoique recouverte d'un voile de mélancolie : le front pensait, l'œil parlait, la lèvre exprimait toutes les malices d'un sceptique.

---

1. *Deburau* sera publié dans les mêmes conditions que les *Œuvres diverses de Jules Janin,* entreprises par la Librairie des Bibliophiles. Il va être prochainement suivi d'une nouvelle série d'œuvres diverses choisies parmi les productions les plus piquantes et les moins connues de l'auteur de *l'Ane mort.*

« Vous êtes malade, Monsieur? demanda Ricord.

— Oui, docteur, malade d'une maladie mortelle.

— Quelle maladie ?

— La tristesse, l'ennui, le spleen, l'horreur de moi-même et des autres.

— J'ai vu cela, murmura Ricord en souriant ; mais cela n'est pas une maladie mortelle : on revient de plus loin.

— Que faut-il que je fasse ? »

Ricord regarda ce malade imaginaire qui lui rappela Molière.

« Que faut-il que je fasse ? » dit encore le malade.

Ricord, qui avait vu Deburau la veille, lui répondit :

« Allez voir Deburau.

— Je suis Deburau, docteur ! »

N'est-ce pas là une scène de Shakespeare ?

II

Avant de parler de cette histoire du plus célèbre des pierrots, je dirai à vol d'oiseau l'histoire de Jules Janin. Il est doux de parler des amis qui ne sont plus là ; c'est les faire sortir du tombeau par la force de l'amitié.

Jusqu'au jour où l'on a vu dans les journaux du lundi éclater d'une pure lumière les noms de Jules Janin, de Sainte-Beuve et de Théophile Gautier, on sentait le rayonnement sympathique de 1830. Même à travers les orages politiques, l'arc-en-ciel illuminait les nuées. Ces trois rares esprits ont disparu presque du même coup.

La nuit ne s'est pas faite dans les lettres, mais pourtant tous ceux qui ne se méprennent pas sur l'écrivain qui a le don ont senti je ne sais quoi de nocturne autour d'eux.

Qui donc donnera désormais l'idée de cette jeunesse épanouie qui s'appelait Jules Janin ? On a parlé de ses années de collège et de ses années de misère. N'en croyez pas un mot ; il a traversé le jardin des roses de Saadi ; il a étudié l'anthologie avec Horace pour maître d'école ; il a picoré sur tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ivre et bourdonnant, abeille d'or tour à tour gourmande et savoureuse. Je ne sais pas s'il a jamais mis le pied sur la terre ferme, tant il a vécu de la vie idéale et des prismes du rêve, dans le cénacle des anciens, avec sa fenêtre ouverte comme par échappées sur le monde de son temps. Et pourtant, quoiqu'il confondît tous les siècles, comme si le siècle de l'esprit n'en faisait qu'un, il peignait avec autant de justesse que d'éclat les tableaux de la vie moderne ; il était plus vrai dans sa fantaisie que tous les réalistes patentés qui s'imaginent être vrais parce qu'ils n'ont pas le rayon. Étudiez de près *l'Ane mort* et *le Chemin de traverse*, étudiez ses cent et un contes, ses mille et un feuilletons : vous reconnaîtrez que toute l'histoire intime du XIXe siècle est là, vivante par fragments, comme vous trouvez dans l'atelier d'un peintre de génie la créature humaine de face, de profil, de trois quarts : ici un fusain,

là une gouache, plus loin une ébauche ; çà et là de vivantes peintures qui ont l'âme, qui ont le regard, qui ont la parole. Et que de trouvailles inattendues ! C'est un pastel effacé, mais souriant encore ; c'est une eau-forte lumineuse, c'est une académie qui crie à la vérité. On a déjà trop oublié l'œuvre de Jules Janin ; quand on va remuer cette montagne de sable, on s'étonnera d'y trouver tant d'or pur.

La sottise de la plupart des critiques, ceux-là qui ne laisseront pas de placers après eux, c'est de n'être jamais contents de rien, hormis d'eux-mêmes. Ont-ils assez « tombé Janin », sous prétexte que chez lui le mot cachait l'idée, ou plutôt que la pensée se noyait dans la phrase !

On a comparé Jules Janin à ces beautés à la mode qui traînent à leur queue un kilomètre de satin, de rubans et de dentelles sous des chapeaux qui sont des jardins de Babylone, sans parler du chignon et du corsage, qui sont plus ou moins des parures d'emprunt. On disait à Janin comme au peintre antique : « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche. »

On se trompait : Janin l'avait faite riche parce qu'elle était belle.

. . . .

VI

Quand Jules Janin publia Deburau, ce fut un holà

dans tout Paris. On s'indignait que le prince des critiques descendît jusque-là. C'était encore au beau temps de la tragédie, quoique le romantisme eût déjà fait sa trouée. On voulait condamner le critique au cothurne et à la toge. On ne lui permettait pas d'être une bonne fille curieuse et insouciante qui va où elle s'amuse; mais Jules Janin se moqua de ceux qui se moquaient de lui. Il était sûr d'avoir le dernier mot, le mot pour rire ou pour mordre, — sa critique avait de si belles dents!

On écrivit dans un journal — c'était peut-être son ennemi Félix Pyat : — « Voilà l'histoire d'un pierrot écrite par un paillasse. » Mais Jules Janin disait alors que la vie est un carnaval où tout le monde est écouté, même Jocrisse.

Eh bien, il faut lui savoir gré d'avoir eu le courage de son opinion; il révéla Deburau, qui était un maître comédien, puisqu'il exprimait sous sa farine et sans dire un mot toutes les joies et toutes les douleurs humaines, sans avoir besoin pour cela d'un Molière ou d'un Shakespeare.

Oui, ce Deburau fut un grand comédien. C'est peut-être que ce fut un cœur chaud, ce qui n'empêche pas beaucoup de mauvais comédiens d'être bons, et beaucoup de bons comédiens d'être mauvais. On n'imagine pas le nombre d'histoires gaies, touchantes, invraisemblables, impossibles, qui sont au compte de Deburau. Ce

pierrot fut un maître homme qui passa à côté du Conservatoire, mais qui ne passa pas à côté des passions. Il disait : « J'ai vécu a plein cœur », comme d'autres disent : « J'ai vécu à pleine coupe. »

N'allez pas croire, d'ailleurs, que celui qui rendit célèbre à jamais le théâtre des Funambules ne fût qu'un saltimbanque heureux. C'était tout au contraire un grand esprit que la malechance enchaînait aux plus infimes tréteaux. Mais sur ces tréteaux le grand Deburau répandait l'or de sa lumière. Comme un homme supérieur est toujours plus ou moins philosophe, à force d'étudier son art il en avait fait un art parfait et il finissait par aimer son art. Avec lui l'ancienne casaque de Gille, étroite et superflue, avait pris de l'ampleur, et se drapait en longs plis d'une grâce tout athénienne; la farine dont il se barbouillait achevait de faire de lui la statue vivante de l'art des mimes. Il était bien le digne successeur de Roscius, qui dans son langage muet traduisait mot à mot son ami Cicéron ; de Pylade, d'Esopus, de Bathylle, qu'un roi de Pont suppliait Néron de lui donner pour être son ambassadeur auprès des peuples dont on ignorait le langage.

Deburau avait recherché les origines de la pantomime, et, pour s'enfariner chaque soir devant un public de faubouriens, il s'était reconnu dernier descendant d'une noble race. Chez tous les peuples primitifs, la pantomime naît de la danse en même temps que le

drame et l'opéra naissent de la chanson. Avant les mimes prestigieux de Rome, la Grèce, l'Asie, avaient eu leurs comédiens muets. La Chine en possède encore. Et qu'est-ce que la danse du scalp, la danse des almées, la danse que David exécutait devant l'Arche sainte, sinon des formes rythmées de la pantomime? Au moyen âge encore, les jongleurs étaient accompagnés de mimes qui ravissaient les sires et les manants; et plus tard, quand les privilèges des grands théâtres proscrivaient la parole des petites scènes, toute une foule de comédiens n'avaient plus que le geste pour s'exprimer. Combien encore, parmi les Italiens, qui préféraient le mimique à la parole! Dominique et Scaramouche restent comme des mimes fameux.

Eux-mêmes, les sublimes tragédiens Talma et Roscius, ne s'exerçaient-ils pas à la pantomime? Et n'est-ce point parce que l'éloquence muette de Deburau l'empêchait de dormir que Frédérick a fait tailler le rôle du *Vieux Caporal?*

Jules Janin mit à la mode Deburau. Il n'avait d'ailleurs été que l'Améric Vespuce de ce nouveau monde des théâtres de Paris. Nodier, Hugo, Gautier, Gérard, Ourliac, Rogier et moi, tous admirateurs de Deburau, nous avions improvisé des pantomimes dans le Château de le Bohème, rue du Doyenné; mais c'était à huis clos; tandis que Janin proclama son enthousiasme à la face de Paris. Pendant huit jours on ne parla que de Deburau

jusque chez M. Guizot, jusque sous la coupole de l'Institut, jusqu'à la cour du roi-citoyen, qui un jour appela le célèbre Pierrot, sous prétexte d'amuser ses enfants, mais en vérité pour s'amuser lui-même. Deburau fonda alors une dynastie qui dura plus que la dynastie du roi-citoyen, puisque Deburau II nous a tous émerveillés il y a quelque vingt ans. Mais qui retrouvera cette physionomie mobile et expressive qui disait tout sans parler, avec les éloquences qui commencent au sourire des lèvres et qui finissent au froncement du sourcil?

Le musicien, qui a la prétention de peindre le beau temps, le soleil, l'orage, l'arc-en-ciel, toutes les gaietés du ciel et toutes les fureurs de la tempête, a-t-il les ressources et le génie de Deburau, de ce comédien qui avait ainsi écrit son épitaphe :

« Ci-gît qui a tout dit et qui n'a jamais parlé » ?

Il n'avait parlé qu'une fois, pour dire qu'il mourait du mal de la vie ! »

ARSÈNE HOUSSAYE.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 7 — 15 avril 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — M. Zola est, cette semaine, b.....t en colère! comme disait le *Père Duchêne* de sinistre mémoire. C'est aux normaliens, petits et grands, que l'auteur de *Nana* s'en est pris cette fois, et il a expectoré contre eux de biens dures vérités. Les élèves de l'École normale constituent aujourd'hui, selon lui, un État dans notre État littéraire; ils se tiennent, ils ont une franc-maçonnerie; ils se passent et se distribuent l'encensoir, et la casse et le séné! MM. Sarcey et

About sont les patriarches de la tribu, et ils se chargent du « lancement » des jeunes, des élèves sortis frais éclos de l'École de la rue d'Ulm et qu'il s'agit de produire au soleil de la littérature et du journalisme. Suit, dans cette étude à fond de train de Zola contre les normaliens, qui a paru en tête du *Figaro* du 4 de ce mois, une série de petits portraits, en quelques lignes, des plus en vue parmi eux, portraits dont il serait dommage de ne pas conserver les principaux.

Voici d'abord M. Taine, qui est à la fois un penseur et un philosophe. « Mais voyez, ajoute Zola, comme la robe du professeur l'a peu à peu mangé et réduit; il a cru la jeter au fossé, et elle lui est restée aux épaules ; elle a peu à peu étouffé ses audaces, elle a fait un académicien timoré, un trembleur de la philosophie, un équilibriste de la critique... Aujourd'hui, retiré dans l'histoire comme un rat inquiet, il voit 89 à travers notre Commune de 1871, en homme que l'émeute de la rue a terrifié ! Il finira comme un pion. »

Et M. Sarcey, « ce professeur qui depuis vingt ans baigne dans les chaudes voluptés de nos théâtres. On pourrait croire que celui-là s'est dégourdi parmi tant de petites femmes, sous l'ardeur des lustres, au milieu de cet air parisien qui aurait dû le griser. Eh bien, pas du tout! il appelle les dames « mon enfant » ; il professe, plein de bon sens dans sa cuisine courante de critique dramatique, d'une pesanteur incroyable et d'un

horizon brusquement borné, lorsqu'il s'attaque à des idées générales ou à des questions d'art. Sa vraie gloire est d'être un pion. »

Et M. About, « dont l'école à mangé l'esprit, comme elle à mangé l'audace de M. Taine... ». Et M. Weiss, « ce politique fin comme un cheveu, dont les opinions sont si difficiles à démêler; ce dilettante de tous les régimes, ce littérateur aussi indécis que remarquable, qui est resté en tout un professeur de faculté... » Et Prévost-Paradol, « gorgé de sucreries par les doctrinaires, assis tout enfant sur les genoux de la vieille Académie, dont le talent bien ténu a inquiété l'Empire! » Des pions, tous des pions, rien que des pions!...

Et un peu plus loin : « Ces normaliens... c'est une armée en marche, et ils s'entassent par couches, les jeunes sur les vieux, chaque année lâchant ses recrues. Sous M. Sarcey il y a M. Bigo, et sous M. Bigot il y a M. Gaucher... M. Bigot, un esprit distingué et gris, toutes les qualités et pas un accent; M. Gaucher, la nullité littéraire étalant son pédantisme le plus désagréable, la bile du professeur s'éjaculant en phrases livides, dans des articles maussades d'impuissant. Des pions, tous des pions, rien que des pions!... »

C'est donc le procès d'une école contre une autre école, — la sienne, — que vient de plaider ici Zola, de l'école des gens qui, à l'en croire, ont du style, et dont il fait naturellement partie, contre l'école des gens qui,

comme Taine ou About, apparemment n'en ont pas!... Ainsi, c'est entendu, voilà les deux camps, les normaliens et les Zolistes, c'est-à-dire dans ces derniers, avec Zola, Flaubert, Alph. Daudet, et sans doute aussi les Hennique et les Huysmans. Avouez que, vraiment, c'est à pouffer de rire!...

Mais c'était le lundi de Zola, qui semble, depuis qu'il écrit au *Figaro*, s'être déclaré le pourfendeur hebdomadaire de quelqu'un ou de quelque chose. Chaque lundi, en effet, Zola « tombe », dans la feuille de M. de Villemessant, soit un personnage, soit une corporation, soit une institution, soit un livre. Et il y a toujours du fiel dans tout ce que Zola écrit en ce genre, et comme une sorte de ragoût particulièrement assaisonné de vengeance personnelle en guise de poivre et d'épices! Zola n'a jamais pardonné et ne pardonnera jamais à la critique militante l'irrévérence avec laquelle elle a parlé de ses derniers livres; et comme c'est surtout par la main de normaliens, illustres dans la presse, que lui ont été portés les coups les plus cruels pour son amour-propre, il est explicable qu'il en ait gardé une si longue et si durable rancune. Il a attendu un peu tard peut-être pour les prendre, tous en bloc, à partie; mais on voit qu'ils n'ont pas perdu pour avoir attendu! Et ce piquant feuilleton, où en somme perce surtout le bout de l'oreille d'un auteur trop infatué de lui-même et qui se croit l'objet d'une systématique injustice, ce

feuilleton est encore ce qu'il y a de plus curieux et de plus nouveau à signaler dans l'histoire littéraire un peu vide de la présente quinzaine.

Académie française. — *Réception de M. Rousse.* — C'est le jeudi 7 avril que M. Rousse, le successeur élu de Jules Favre à l'Académie française, est venu, comme on dit officiellement, prendre séance. La réception de l'éminent avocat avait attiré une foule considérable à l'Institut, et l'intérêt de la séance était encore accru par ce fait que l'académicien qui devait répondre à M. Rousse était le duc d'Aumale. Or on a eu rarement l'occasion d'entendre parler le prince à l'Académie. L'assemblée était non seulement considérable, mais très choisie ; les dames en grande toilette étaient nombreuses et plusieurs membres de la famille d'Orléans, entre autres le prince de Nemours et la princesse Clémentine, avaient des places réservées.

Me Rousse a très bon air sous son habit d'académicien ; il a surtout charmé l'auditoire par sa parole harmonieuse et facile, et a été fréquemment applaudi. De son discours nous citerons un passage qui a particulièrement intéressé, c'est celui dans lequel il évoque, en quelques lignes, qui forment de véritables portraits, le souvenir de chacun des grands avocats qui ont été les confrères et les contemporains de Jules Favre.

« C'est dans toutes ces causes que le talent littéraire,

le sentiment philosophique et la parole harmonieuse de Jules Favre brillaient de tout leur éclat. C'est là aussi qu'il rencontrait ses plus redoutables rivaux :

Philippe Dupin, avec son bon sens bourgeois, ses boutades triviales et sa fougue robuste ;

Paillet, avec la simplicité pénétrante de son honnête et ardente parole ;

Chaix-d'Est-Ange, impétueux et habile, éloquent et moqueur ;

Bethmont, qui laissait jaillir par éclairs, sous sa nonchalance dédaigneuse et à travers ses paupières à demi fermées, les élans généreux d'un grand cœur ;

Crémieux, orateur incorrect et puissant, jurisconsulte, homme d'affaires, causeur, conteur, railleur sans aucun fiel ; l'une des figures les plus originales et les plus vivantes qui soient restées dans nos souvenirs ;

Léon Duval, le maître des élégances cruelles, *arbiter elegantiarum* ; solitaire dangereux, lettré formidable et délicat que le barreau a peut-être enlevé à l'Académie ;

Marie, l'austère Marie, avec sa parole émue, son âme droite, son esprit fait pour les hauteurs, qui montait un peu trop quelquefois, et qui ne savait jamais descendre ;

Berryer enfin, le plus grand d'eux tous à leurs yeux, par la splendeur naturelle de tous les prestiges qui font non plus l'orateur, mais l'éloquence.

Pardonnez-moi de nommer ici (et, grâce à Dieu,

je n'ai pas le droit de les nommer tous!) cette phalange d'avocats illustres qu'a entendus ma jeunesse. Souffrez que je leur reporte l'honneur que vous faites aujourd'hui au barreau, et que j'invoque devant vous, pour le plus humble de leurs disciples, le patronage de ses anciens et de ses maîtres. »

Le duc d'Aumale n'est pas orateur; mais il a une belle et martiale tenue et fort grand air : on voit tout de suite qu'on a devant soi à la fois un prince et un général. La parole est nette, mais brève et saccadée, comme celle du commandement. Le succès du duc d'Aumale a été cependant très grand, surtout en raison de l'esprit et de la finesse de son discours, que tout le monde voudra lire. Nous nous bornerons à en détacher deux passages dans lesquels on trouve un curieux parallèle entre Cicéron et Jules Favre, et surtout un portrait fort ému de l'ancien vice-président du Gouvernement de la défense nationale, portrait qui a produit une vive impression, d'abord parce qu'il était tracé de la main du duc d'Aumale :

« Je n'essayerai pas d'établir entre Cicéron et le confrère que nous avons perdu un parallèle que M. Jules Favre n'aurait pas permis d'entreprendre. Mais, dans la vie de ces deux orateurs, de ces deux citoyens mêlés aux événements de temps si troublés, on peut signaler de remarquables analogies et des contrastes frappants.

Encore adolescent, Cicéron débute au Forum en

s'attaquant à la toute-puissance de Sylla, exemple de hardiesse que plus tard, dans son traité *des Devoirs*, il rappelait à son fils avec un légitime orgueil. — Déjà homme, mais encore peu connu, Jules Favre se révèle en affirmant sa foi politique devant la Cour des pairs, sans chercher aucun voile, aucune périphrase. C'était honorable; mais défendre Roscius contre l'affranchi du dictateur, c'était plus périlleux. — Cicéron a rendu à son pays d'éclatants services ; il a eu ses illusions, ses erreurs, il a parfois fait fausse route. Après avoir trouvé César dans le camp de Catilina, il s'est laissé aller à subir le charme du vainqueur de Pharsale ; puis, cédant à un entraînement moins explicable, il a contribué à ressusciter César dans la personne du jeune Octave. Il a tout expié sous la hache des licteurs d'Antoine. C'était la tête du dernier champion des libertés de Rome que les meurtriers de Cicéron clouèrent à la tribune, et la tribune fut fermée pour jamais.

Jules Favre a été moins variable en ses desseins. Échappant à certains entraînements de l'ambition, il ignora les faiblesses de la vanité. A travers les vicissitudes et les épreuves de sa vie, il garda la devise arborée par Henri Belval : « Déiste et républicain. » Hélas ! il n'a pas eu cette suprême fortune de pouvoir, après son consulat, monter au Capitole pour jurer qu'il avait sauvé la patrie !

J'ai vu « cet homme foudroyé qui gardait les appa-

rences de la vie»; j'ai vu ce masque tragique où le sourire ne brillait plus; cette haute taille que les soucis avaient courbée; j'ai entendu cette voix restée mélodieuse, mais dont l'harmonie ne pouvait cacher une mélancolie profonde. Je comprenais que cet homme pliait sous le poids d'une tristesse incurable. Il portait le deuil de cette France dont il n'avait pu atténuer la défaite et qu'il n'avait pas pu préserver de la mutilation, et je m'inclinais devant cette douleur que je ressentais et qui reste imprimée au fond de mon cœur parmi toutes celles qui m'ont frappé. »

Lettres inédites de Thiers et de Mérimée. — Plusieurs journaux ont extrait d'une *Vie de sir Anthony Panizzi,* le correspondant de Mérimée, dont nous parlions dans un de nos derniers numéros, de fort curieuses lettres d'hommes politiques et autres, parmi lesquelles nous choisissons les suivantes :

I

Paris, le 17 janvier 1847.

Il se passe ici, dans l'opposition, un fait qui a peu d'importance en lui-même, mais qui fournit beaucoup de bavardages. Il y a dans tous les partis, mais surtout en France, des seconds qui veulent être les premiers. Je suis fort, moi, avec Odilon Barrot ; à nous deux nous décidons la conduite de l'opposition. MM. Billault et Dufaure, deux avocats fort médiocres, le premier fort intrigant, le second morose et insociable, fort

mécontents de ne pas être les chefs, ayant le désir de se rendre prochainement possibles au ministère, ont profité de l'occasion pour faire une scission. L'alliance avec l'Angleterre n'est malheureusement pas populaire. J'ai depuis quinze ans beaucoup de peine à la soutenir. J'ai amené l'opposition à l'accepter, et l'événement de Cracovie m'a fort aidé, tout dernièrement, à fermer la bouche aux partisans de l'alliance contre-révolutionnaire avec la Russie. Mais c'est néanmoins une tâche laborieuse que d'amener les esprits à l'Angleterre. MM. Billault et Dufaure ont imaginé de lever l'étendard d'une scission en adoptant le thème suivant : résistance à l'Angleterre, approbation des mariages espagnols, etc. Notez que ces deux messieurs, vulgaires et ignorants comme des avocats de province, n'ayant jamais regardé une carte, sachant à peine où coule le Rhin ou le Danube, seraient fort embarrassés de dire en quoi l'alliance anglaise est bonne ou mauvaise. Mais ils font de la politique comme au barreau on fait de l'argumentation ; ils prennent une thèse ou une autre, suivant le besoin de la plaidoirie qu'on leur paye, et puis ils partent de là, et parlent, parlent... Ils ont, de plus, trouvé un avantage dans la thèse actuellement adoptée par eux, c'est de faire leur cour aux Tuileries, et de se rendre agréables à celui qui fait et défait les ministres. Du reste, ils espéraient amener grand monde à eux, mais ils ne sont pas quinze, sur cent quatre-vingts membres de l'opposition. Ils n'en seront pas moins un grave sujet d'embarras et donneront du cœur à nos ministres pour nous accuser d'être livrés à l'Angleterre quand nous plaiderons la cause du bon sens et de la vraie politique.

A. Thiers.

II

Paris, 25 juin 1847.

Mon cher Panizzi,

. . . .

Je voudrais bien vous aller voir cet été, voir Ellice et *tutti quanti*, mais je n'ai pas un moment à moi. Il faut que j'aille voir mes électeurs, que je n'ai pas visités depuis des années, que je traite trop cavalièrement et qui commencent à me bouder. Il faut, en outre, que j'aille accompagner Mme Thiers aux Pyrénées. Tout cela ne me laissera pas le temps de respirer. Ce n'est pas tout, j'ai deux volumes d'histoire à terminer! Voilà tous mes esclavages! plaignez-moi, et prenez en pitié la destinée humaine. Je souris quand on parle de liberté. Nous sommes esclaves de mille lois, sans compter les lois physiques qui nous font graviter vers le centre de la terre comme des pierres, qui nous empêchent de voler comme des oiseaux, nager comme des poissons, en nous réduisant, pour aller un peu plus vite, à étendre des lames de fer sur la terre. Je suis morose comme le Latin Lucrèce, en songeant à cette vie. Si quelque chose pouvait me réjouir, ce serait l'abaissement croissant de ces ministres de la contre-révolution. Ils sont comme un vaisseau qui a une voie d'eau et qu'on voit s'enfoncer de minute en minute. Adieu, je vous aime.

A. THIERS.

III

Cannes, 20 janvier 1867.

Mon cher Panizzi,

Nous avons été ici pendant trois jours sans communcations avec le Nord, la neige ayant enterré le chemin de fer entre

Avignon et Valence. C'est pendant ce temps-là que le pauvre Cousin est mort d'une apoplexie presque foudroyante et que rien ne pouvait faire prévoir. Il avait dîné très gaiement la veille. Il s'est plaint le lendemain matin (dimanche dernier) d'avoir mal dormi ; mais cela ne l'a pas empêché de travailler à son ordinaire toute la matinée. Vers une heure, il a été pris d'une invincible envie de dormir qu'expliquait la mauvaise nuit de la veille ; il s'est assoupi sur un canapé et ne s'est plus réveillé. On a essayé en vain tous les remèdes pendant douze ou quinze heures. Il conservait encore la vie matérielle, mais il n'a pas repris connaissance et n'a pas même ouvert les yeux. L'expression de sa figure était si parfaitement calme que, probablement, le corps même ne souffrait pas. C'était cependant, je vous assure, un horrible spectacle que ce corps inerte résistant encore à la mort : le sommeil d'un enfant et les râlements d'un moribond.

P. MÉRIMÉE.

IV

Paris, 15 octobre 1867.

Je suis allé hier à l'enterrement de notre pauvre ami, qui était un des plus vraiment lugubres que j'aie vus, malgré la pompe que les ministres ont voulu déployer à son occasion.

Quant aux causes de la mort de M. Fould, on n'en sait rien, et les médecins ne me paraissent pas mieux instruits. Il s'est plaint d'un peu de malaise avant de dîner et s'est couché vers cinq heures. Il a pris un bouillon et fumé un cigare, et s'est arrangé pour dormir, en disant à son valet de chambre de n'entrer que lorsqu'il sonnerait. A sept heures est venu un télégramme. Son domestique est entré doucement dans sa chambre, a cru qu'il dormait et a déposé la dépêche sur sa

table de nuit sans faire de bruit. Une heure et demie après on est entré. Il était exactement dans la même position, mort et déjà froid.

P. MÉRIMÉE.

THÉATRE. — Opéra. — *Le Tribut de Zamora.* — M. Gounod est un musicien considérable, un artiste de premier ordre, qui nous a donné des chefs-d'œuvre dont un surtout, *Faust*, gardera dans le répertoire de l'Opéra une place éternellement triomphante et sur la même ligne, comme durée de succès, que *Guillaume Tell*, *Robert le Diable* ou *les Huguenots*. Oui, on jouera toujours *Faust*, dans vingt ans, comme dans cent ans. Mais peut on affirmer également qu'à part les archéologues de la musique, quelqu'un connaîtra dans cent ans même le titre du *Tribut de Zamora*, le nouvel ouvrage en quatre actes que M. Gounod a donné, le 1er de ce mois, à l'Opéra? Nous en doutons fort.

Le Trbut de Zamora est un drame à la Bouchardy, dans lequel le traître obligé joue son rôle habituel, traversant toute la pièce en vainqueur du droit outragé et de l'amour méconnu, en lutte jusqu'au bout avec une jeune fille qu'il a enlevée à son fiancé et que l'intervention heureuse de sa mère, qui est folle, et qui cesse de l'être au bon moment, délivre par un coup de poignard bien porté, des odieuses atteintes de son ravisseur. Tout cela se passe en Espagne, au IXe siècle, sous le règne du bon roi Ramire II.

Sur ce sujet, en somme fort triste et monotone, et qui n'offrait que quelques scènes vraiment dramatiques au musicien, M. Gounod a écrit une partition dans laquelle, à coup sûr, il a fait preuve de nouveau d'une science musicale énorme, mais de laquelle aussi l'inspiration est trop généralement absente. C'est de la musique à mélopée, ainsi qu'on l'a caractérisée avec assez de justesse devant nous ; on dirait presque un récitatif continu, coupé çà et là par de petites romances qui sont loin d'être toutes originales et que fait surtout valoir l'admirable virtuosité des interprètes, et par des chœurs sans mérite bien saillant.

Le finale du troisième acte, qui se compose d'un grand duo entre la mère folle et sa fille qu'elle reconnaît, renferme surtout une sorte de chant national de l'Ibérie auquel Mlle Krauss a donné une allure et un effet extraordinaires. La grande artiste a produit dans ce finale une impression qu'il n'est pas exagéré de qualifier de foudroyante. Ç'a été le point culminant de la partition et de la soirée. Tout le reste disparaît et s'efface devant cette manifestation si spontanée de l'enthousiasme excité, nous ne saurions trop le redire, surtout par la manière dont Mlle Krauss déclame, plus encore qu'elle ne le chante, ce morceau de facture, qui rappelle dans sa partie finale *le Chant du départ* ou celui des *Girondins*. Le public a également compris dans ses acclamations M. Gounod, qui dirigeait lui-même l'orchestre de l'Opéra

pour cette première soirée, comme il l'a fait pour les deux suivantes ; on a voulu saluer en lui le maître illustre à qui l'Opéra et l'Opéra-Comique sont redevables d'œuvres si tendres, si passionnées et si suaves.

Mais si nous regrettons de ne pouvoir proclamer chef-d'œuvre le dernier ouvrage de M. Gounod, en revanche nous ne saurions assez louer le soin merveilleux et le goût intelligent avec lesquels M. Vaucorbeil l'a monté : mise en scène, costumes, décorations, tout est digne, par la richesse, la variété et surtout l'exactitude, de notre grande scène lyrique. M. Vaucorbeil emploie noblement et grandement les fonds dont il dispose : il a confié l'interprétation du *Tribut de Zamora* à ses premiers chanteurs Mmes Krauss (Hermosa), Daram (Xaïma), Janvier (Iglesia), MM. Lassalle (Ben-Saïd), Melchissedec (Hadjar), Giraudet (Ramire II) et Sellier (Manuel). Il a donné ses meilleures danseuses, prodigué partout l'or, le velours et la soie, si bien que, quel que soit le sort réservé à l'opéra nouveau de Gounod, M. Vaucorbeil mérite d'être félicité sans réserve à la fois comme directeur et comme artiste.

Porte-Saint-Martin. — *Trente ans, ou la Vie d'un joueur.* — Le plus grand inconvénient d'une reprise de ce genre, c'est qu'il est impossible d'évoquer le titre seulement de ce drame, vieux entre tous les drames, sans qu'apparaisse aussitôt l'ombre du grand Frédérick-Lemaître. Certes, M. Taillade n'est pas le premier venu,

et nul autre probablement n'eût fait mieux à sa place. Mais Frédérick a emporté dans sa tombe, on peut le dire, le secret de ces émotions mélodramatiques faites de longues phrases sonores, de grands gestes tragiques, de mines sombres et de trémolos savamment combinés. Le public, lui aussi, n'est plus le même; il est ou il veut paraître plus sceptique qu'autrefois, et il n'est pas facile de le faire frémir ou pleurer quand il n'en a pas envie. Cela dit, rendons justice aux interprètes du drame, qui ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire, et souhaitons à M. Clèves que cette reprise puisse tenir l'affiche jusqu'à la première de la grande pièce de notre ami Belot.

VARIA. — *Vente Wilson.* — On a vendu dernièrement à l'avenue Hoche l'admirable collection de tableaux que le riche M. John Wilson avait réunie dans son hôtel. Cette vente comprenait 199 toiles. Voici quelques prix atteints par les principaux tableaux :

L'Angélus, de Millet, tableau que le peintre avait vendu à l'origine 2,500 fr. seulement, a atteint 130,000 fr.; *la Halte des cavaliers*, de Meissonier, 125,000 fr.; un *Intérieur de cour en Italie*, de Decamps, 36,800 fr.; *la Mare*, de Troyon, 31,500 fr.; deux portraits, de Frans Hals, 80,000 fr.; deux autres portraits, du même, 121,200 fr.; l'*Artiste dessinant d'après nature*, de Cuyp, 73,000 fr.; *la Courante*, de Codde, 34,900 fr.;

Mercure, Argus et Io, de Rubens, 48,000 fr.; un *Portrait d'homme*, de Rembrandt, 200,000 fr.; le *Portrait du chancelier Gardiner*, d'Holbein, 66,700 fr.; etc.

On voit que si les toiles des écoles étrangères anciennes ont atteint de très hauts prix, les tableaux de nos maîtres français contemporains ont également fait bonne figure dans cette admirable vente qui a produit un total de 2,028,335 fr.

Le Bilan de l'Opéra. — M. Vaucorbeil, directeur de l'Opéra, appelé devant la commission du budget, pour y donner des détails sur les résultats de sa gestion, a présenté un tableau peu encourageant, ce nous semble, pour l'avenir plein de difficultés qui menace notre première scène lyrique.

Le directeur de l'Opéra a constaté tout d'abord que les avantages recueillis par son prédécesseur sont bien loin d'être aujourd'hui les mêmes. On ne fait plus d'argent avec la salle, ni avec l'escalier; il faut donc se contenter du répertoire. Or, depuis dix-huit mois que M. Vaucorbeil est directeur, il n'a pu monter, en fait de nouveautés, que *la Korrigane* et *le Tribut de Zamora*, et, en fait de reprises, que *le Comte Ory* et *Aïda*. Ce dernier ouvrage a donné de bonnes recettes et demeure désormais au répertoire ; mais le reste ! M. Vaucorbeil a essayé de donner des concerts historiques qui n'ont produit qu'un déficit net de 20,000 francs. Il aurait voulu

donner des représentations gratuites, mais chacune de ces représentations aurait coûté de 12 à 13,000 francs et absorbé évidemment le bénéfice de l'année qui, sur un total de 4,122,000 francs, a été seulement de 87,000 francs, dans lesquels l'État intervient même comme copartageant. M. Vaucorbeil reconnaît que le personnel de l'Opéra est actuellement à améliorer surtout pour ce qui regarde les chœurs et l'orchestre. Quant au personnel des artistes, le directeur déclare qu'il devient de plus en plus difficile à recruter, soit à cause des prétentions exagérées des chanteurs, soit par suite de leur disette, de plus en plus inquiétante, qu'il est obligé de constater. Et, à ce propos, M. Vaucorbeil attaque le Conservatoire où, suivant lui, les études sont insuffisantes et même nulles, et où d'importantes réformes sont à apporter dans l'enseignement. M. Vaucorbeil termine en annonçant ses projets de reprise d'*Armide* ou de *Fidelio*.

Nous ne saurions trop féliciter M. Vaucorbeil de la netteté et de la franchise de ses déclarations en même temps que du grand exemple de courage qu'il donne en demeurant, dans de telles conditions, directeur de l'Opéra. L'art et les artistes doivent lui savoir gré de sa persistance dans la lutte qu'il soutient au nom de leurs plus chers intérêts.

Une Locution oubliée ou perdue. — Nous recevons

de notre collaborateur M. Thénard la communication suivante, à laquelle nous sommes heureux de donner l'hospitalité de notre *Gazette* :

« Il y a quelque vingt ans, arrivant pour la première fois dans la ville d'Angoulême, patrie de Balzac (pas *Honoré*), j'eus l'occasion, dans les conversations où je faisais ma partie, d'entendre certains mots et tours qui sentaient leur terroir. Un entre autres me frappa. Une personne se présentait un soir, et la maîtresse de maison, allant au-devant d'elle : « Ah! chère dame! lui dit-« elle, qu'êtes-vous devenue depuis huit jours? *Nous* « *vous avons bien trouvée à dire*. Enfin vous voilà! » Je devinais le sens de la phrase; mais je n'osai en demander le véritable sens. Enfin, après avoir entendu répéter dans une autre maison le même compliment, je me hasardai à provoquer une discussion grammaticale et littéraire. « Que signifie : « Je vous trouve à dire » ? Je n'ai jamais vu cela écrit, et il me semble que ce tour n'a rien que de flatteur. — Et vous avez raison, monsieur, répliqua un Angoumoisin lettré, quand, dans l'intimité, nous disons à un ami : « Je vous trouve à dire », cela indique que sa présence fait plaisir, que son absence est pénible.

Je ne m'étais pas trompé; je soupçonnais, à l'air des personnes qui prononçaient les mots en question, qu'ils ne pouvaient être qu'agréables aux gens. « Mais pour-« quoi ne les écrivez-vous pas? Pourquoi les auteurs

« de votre département (et on en compte de fort distin-
« gués) ne lancent-ils pas cette charmante monnaie
« dans la circulation ?—Elle passerait peut-être pour être
« de mauvais aloi. Quel est l'écrivain qui lui donnerait
« crédit ? » Je n'eus rien à répondre, et j'étais persuadé que c'était un produit du cru de la Charente, comme l'est la vraie fine champagne de Cognac. Eh bien ! non ! Cette locution appartient à la littérature, et elle a été employée par des écrivains qui ne sont pas sans autorité. Voici ce que j'ai rencontré à travers les livres :

Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, dit quelque part : « Et de vrai, on la trouvait fort à dire ; il
« semblait qu'elle eût emmené avec elle la joie et le
« plaisir. »

On me répondra : Tallemant était originaire de la Saintonge, et la Saintonge était voisine de l'Angoumois. J'admets l'objection, d'autant mieux que le style de Tallemant est celui de la conversation. Mais voici une autorité qui surprendra. Fontenelle, l'élégant auteur des *Dialogues des morts*, faisait parler ainsi Juliette de Gonzague, en 1683 :

« J'étois ravie qu'on me cherchât, et plus encore
« qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus
« que de penser que je manquois au bonheur de Soli-
« man et qu'*on me trouvoit à dire dans le sérail.* » Où Fontenelle avait-il entendu cette phrase ? Rouen est bien loin d'Angoulême. Et Racine, le puriste Racine,

qui, bien qu'ennemi littéraire de Fontenelle, avait sans doute lu les *Dialogues des morts* de ce dernier, remarqua la locution, puisqu'en 1687, dans une lettre à Boileau, il lui écrivait : « Franchement, *je vous trouve à* « *dire* et dans mon travail et dans mes plaisirs. » Boileau devait comprendre qu'il y avait là une marque de véritable amitié.

Que conclure de ce qui précède? C'est que *je trouve à dire,* en d'autres termes je regrette cette tournure naïve, et désire fort de la voir renaître.

Multa renascentur quæ jam cecidere.

Pantalons pour dames. — Mme de Kaulla, qui depuis quelque temps a donné beaucoup d'occupation aux tribunaux, avait dernièrement encore une contestation avec sa lingère de la rue de la Chaussée d'Antin, qu'elle avait chargée du soin de lui confectionner ses pantalons. Au cours des débats on a produit la lettre suivante, qui donne de curieux détails sur les *inexpressibles* de nos élégantes du jour. Voici en quels termes Mme de Kaulla s'adresse à sa lingère, qu'elle appelle sa « chère Madame ».

« Le pantalon est trop long de toute la dentelle et au moins de 5 centimètres trop étroit de la taille.

Je le porte au-dessous du corset, et en ce cas le fais glisser très bas, afin qu'il ne grossisse pas la taille.

Je voudrais deux entre-deux à clair et une dentelle bien jabotante et pas de ruban du tout.

« Pourquoi neuf perles au lieu de sept ? Ce n'est pas ma couronne.

« Vous m'obligerez beaucoup en m'envoyant au plus tôt mes pantalons. Un seul gros nœud de satin blanc au pantalon me paraîtrait élégant. Le jabot montant plus haut, et, au bas du jabot, le nœud sans bout, bien entendu, rien que 4 coques plates. »

La lettre se termine par ces mots : « Mille bons souvenirs, et à l'un de ces jours. » Le rendez-vous ainsi donné devait être le tribunal.

PETITE GAZETTE. — Le prince Pierre Bonaparte, troisième fils de Lucien Bonaparte, prince de Canino, et d'Alexandrine Laurence de Bleschamps, est mort à Versailles le 8 de ce mois. Né à Rome en 1815, il a eu une existence des plus aventureuses. Dès 1832, il était chef d'escadron en Colombie; il a pris part alors à bon nombre d'expéditions étrangères, a servi en Grèce, en Amérique et même en Égypte dans l'armée de Méhémet-Ali. Lors de la restauration de l'Empire, Pierre Bonaparte reçut le titre de prince et d'altesse. On se rappelle l'événement terrible qui a remis si vivement son nom en lumière, en 1870 : la mort de Victor Noir. Son fils, Roland Bonaparte, a épousé il y a quelques mois, la fille du richissime M. Blanc, le propriétaire des jeux de Monaco.

— L'Académie des beaux-arts vient de donner un successeur au regretté M. Gatteau. M. Chaplin, graveur en médailles,

a été élu par 21 voix contre 13 données à M. Oudiné, après cinq tours de scrutin.

Théatres. — Les Folies-Dramatiques ont représenté, le 8 de ce mois, un nouvel opéra-comique, *les Poupées de l'Infante*, trois actes de MM. Henri Bocage et Armand Liorat, musique de M. Ch. Grisart. La pièce est suffisamment amusante; mais la musique, qui décèle cependant un musicien habile, n'est pas toujours très inspirée. On a toutefois bissé trois ou quatre morceaux. C'est dans cette pièce nouvelle que débutait Mlle Frandin, premier prix d'Opéra de l'an dernier, au Conservatoire, qu'on a été bien étonné de voir s'échouer sur une aussi petite scène. Mlle Frandin a obtenu un vif succès; c'est une sorte de Paola Marié, avec plus de style et plus de voix. Mmes Simon Max, Noémie Vernon et MM. Luco et Maugé complètent, comme interprétation, un ensemble des plus satisfaisants. En somme, brillant succès.

VARIÉTÉS

AUGUSTE DE CHATILLON

On vient d'enterrer l'un des derniers romantiques, Auguste de Châtillon, à la fois peintre, sculpteur, lithographe et poète. Châtillon, qui est mort ces jours derniers, à l'âge de soixante-sept ans, avait été l'ami et le commensal de Théophile Gautier, dont il avait exposé, en 1839, un portrait souvent reproduit. Mais c'est sur le poète surtout que nous voulons appeler aujourd'hui l'attention. Il ne laisse que des œuvres éparses, difficiles à trouver, et dans le nombre, il est plusieurs pièces qui méritent de survivre. En voici trois qu'il est plus particulièrement intéressant de sauver de l'oubli.

I

LA GRAND'PINTE

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer :
Flamme éternelle
Où rôtissent en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche ;

Et puis le soleil jaune d'or,
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruit...
Et l'on chante là jour et nuit ;
C'est toujours fête !
Quand, sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête...
Il vous répond avec raison :
On n'a jamais, dans ma maison,
Fait une plainte !
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinte !

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois !
La nappe est mise.
J'attends mes amis. — Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre étend sur les carreaux
Un tain de glace ;
Il trace des monts, des forêts,

Des lacs, des fleurs et des cyprès.
Je les efface

La vie est rude et l'hiver froid.
On devient courbe au lieu de droit,
Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout ;
La gaîté retentit partout :
Là, je suis aise !
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin et des chansons !
C'est en soufflant sur les tisons
Que sort la flamme !

Adieu tristesses et soucis.
Quand avec mes amis, assis
Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons ;
— Dieu nous pardonne !
L'un mort, il en restera trois,
Puis peux, puis un, et puis, je crois,
Après... personne !

II

LA LEVRETTE EN PAL'TOT

Y'a-t-il rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot,
Quand y'a tant d'gens sur la place
Qui n'ont rien à s' mett' su l' dos?

J'ai l'horreur de ces p'tit's bêtes
J'aim' pas leux museaux pointus,
J'aim' pas ceux qui font leux têtes
P'ass' qu'iz ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue!
Ça vous r'garde avec mépris!
Parlez-moi d'un bon boul'dogue,
En v'las' un qui vaut son prix.

Pas lui qu'on encapitonne!
Il a comm' moi froid partout;
Il combat quand on l'ordonne,
Et l'aut' prop' à rien a tout!

Ça me fait suer quand j'ai l'onglée,
D'voir des chiens qu'ont un habit,
Quand, par les temps de gelée,
Moi, j' n'ai rien, pas même un lit.

J'en voudrais bien crever une!
Ça m'f'rait plaisir, mais j'os' pas.
Leux mait's ayant d'la fortune,
Y m'mettraient dans l'embarras.

Ça doit s'manger la levrette;
Si j'en pince une à huis clos
J'la f'rai cuire à ma guinguette
J't'en fich'rai, moi, des pal'tos!

UN GROS CHAT

A mon ami Théophile Gautier.

Gautier, ami des chats, plus que *lord Byron* même!
Je t'envoie un croquis, un motif de poëme,
Une étude de chat! — On n'en fait pas assez,
— Les autres animaux de mode sont passés,
Ou passeront. Les chats obtenant ta tendresse,
J'ai donc fait un croquis de chat à ton adresse.
Je préfère les chiens: c'est motif à débats;
Mais laissons là les chiens, puisqu'il s'agit de chats.

Par malheur, mon modèle étant comme une masse,
Je n'ai, tu comprendras, pu lui donner la grâce,
Les traits fins, déliés, les griffes de vautour
Des chattes et des chats qui composent ta cour
D'amis félins aux crocs blancs, à la gueule rose;

Il s'agissait de lui; c'était tout autre chose!
Mais il ne manquait pas de charmes après tout:
Peut-être il te plaira : qui sait? chacun son goût.

Ses yeux étaient vert-pomme et ses manières douces.
Sa fourrure était blanche avec des taches rousses,
Sa voix vibrait ainsi que vibre le rouet,
Il portait haut la queue en sorte de plumet.
On l'admirait aussi pour ses longues moustaches.
Il eût été plus beau tout blanc qu'avec des taches:
Néanmoins, potelé, rebondi, bien léché,
Jamais d'une souris ne s'étant approché,
Il mangeait des oiseaux vivants que sa maîtresse
Achetait tout exprès au sortir de la messe,
Et, prenant aussitôt la forme d'un chameau,
Il ronronnait près d'elle en frottant son museau.
Puisqu'on allait pour lui tous les jours à la chasse,
Vivant en grand seigneur que nul soin ne tracasse,
Il était fort heureux, remplaçait un *bichon,*
Et semblait, en marchant, un énorme manchon.

Bien loin de ressembler à ces chats de gouttières,
Tigres apprivoisés qu'on voit chez les portières,
Qui sont fiers, valeureux, lestes, sournois, pillards
Et rôdeurs à l'affût de tout, enfin gaillards
Portés à chaque instant à quelque gourmandise,
Pleins d'immoralité, malgré que l'on en dise,
Dont les cris enfantins sont d'affreux chants d'amours,

Des libertins la nuit et des voleurs toujours;
Chez lui les passions ne faisaient jamais rage.
C'était un chat très... doux: on l'avait rendu sage
Dès sa plus tendre enfance. Il n'avait conservé
Qu'un appétit friand, avec soin cultivé.

S'il perdait en amour, il regagnait en graisse!
Il semblait fatigué même de sa paresse.
Il était ignorant, n'ayant pas fréquenté
Les autres chats. L'hôtel en était peu hanté.
D'ailleurs c'était un chat qui n'aimait pas les rustres;
Il était d'Angora, pays des chats illustres;
Et ses goûts distingués, tu le comprendras bien,
Empêchaient ses rapports avec des chats de rien.

Voici son aventure. — Un jour que par mégarde
L'huis était entr'ouvert, notre chat se hasarde
Jusque sur le palier. C'était dans le printemps.
Ne s'inquiétant pas de l'espace de temps
Que le laquais mettrait à refermer la porte,
Il monta l'escalier jusques *au haut*. De sorte
Que se plaisant beaucoup dans ces endroits déserts,
Il errait, agité de sentiments divers,
De par ci, de par là, flairant chaque encoignure;
Quand une chatte grise, à mutine figure,
Contemplant ce gros chat jusqu'alors inconnu,
Sentit naître un caprice en son cœur prévenu.

Un doux miaulement, tout charmant d'indolence,
Troubla des corridors l'accoutumé silence.

Le noble chat, surpris de cette tendre voix,
Sentit battre son cœur pour la première fois.
Je dis : battre son cœur... Je me trompe peut-être ;
C'était le sentiment de ce qu'on veut connaître ;
Comme une incertitude, un trouble, qui pourtant
Émeut d'abord, entraîne, enfin pousse en avant.

Il marcha prudemment vers une humble fenêtre,
Où, s'élançant d'un bond, il put voir apparaître
Assise décemment, dans sa simplicité,
La chatte, regardant avec obliquité.

C'était une coquette à nulle autre pareille,
Qui, tout en minaudant, faisait la sourde oreille
Aux propos hasardés du manchon blanc et roux,
Sans pourtant décesser de faire les yeux doux,
Si bien, qu'entreprenant plus que l'on n'eût pu croire,
L'outrecuidant, certain d'obtenir la victoire,
S'élança plein d'ardeur... quand un affreux matou
Dont c'était la maîtresse et qui guettait le coup,
Fondit traîtreusement sur ce gras adversaire
Et le précipita du toit, sans commentaire.
Il tomba dans la cour... Et c'était un fier saut !
Mais ce fut un bonheur pour lui que cet assaut,

— Hé ! cela se comprend. — S'il perdit la victoire,
La chatte ne sut pas ce qu'il fallait en croire !

Il en est dont le sort arrête à temps les pas.
Son honneur fut sauvé, mais ses pattes non pas :
Il tomba rudement du haut de la gouttière
Pour un quart d'heure au plus d'humeur aventurière.

— Ne sois pas attristé. Le gros chat n'est pas mort,
Les premiers temps, il fut un peu froissé d'abord ;
Mais avec tous les soins de sa bonne maîtresse
Qui l'aimait, je l'ai dit, jusques à la faiblesse,
Il se remit bientôt. Je l'ai vu l'autre jour.
Il vit tranquillement, guéri de tout amour.
—La dame attribua sa funeste aventure
A son peu d'habitude à courir la toiture.

ENVOI

Si j'ai fait *à la plume* une étude de chat,
C'est qu'il en coûte, cher, de peindre en Amérique !
Si le croquis te plaît comme il est, fais l'achat
D'un cadre pour placer ce produit exotique.
Et puis, si quelqu'un dit : « Oh ! quel chat ! est-il long ! »
Ma foi, tant pis. — Bonjour. — Ton ami *Châtillon*.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1881

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — *Où sont les cendres de Voltaire?* — Nous ne pouvons vous parler ni de la guerre de Tunisie, ni du règlement du conflit entre la Grèce et la Turquie, ni de la crise ministérielle heureusement dénouée en Italie, ni..... en un mot, de rien de ce qui touche à la politique, par un point si mince, si ténu que ce puisse être. Les événements littéraires ou artistiques doi-

vent donc être la principale préoccupation de notre recueil.

Nous tenions à prendre cette précaution oratoire avant de vous parler des cendres de Voltaire, qui pourraient ne pas paraître un objet de suffisante actualité. On vient cependant, à propos de la transformation, demandée à la Chambre, du Panthéon église en Panthéon sans église, de remettre sur le tapis cette éternelle question, qui ne sera jamais élucidée, et nous allons dire pourquoi, de savoir où sont les cendres de Voltaire. Le journal *le XIXe Siècle*, dans son numéro du 15 de ce mois, a réédité une légende qui remonte à la Restauration, et d'après laquelle les cendres de Voltaire et de Rousseau auraient été jetées à la voirie par ordre de Louis XVIII. Rien de moins sûr! Voici d'ailleurs, aussi rapidement résumé que possible, l'historique vraisemblable de cette question, que nous prendrons à son origine.

Voltaire étant mort à Paris le 30 mai 1778, la famille de l'illustre écrivain, craignant pour ses restes les outrages du clergé, leur chercha un asile éloigné de Paris. Un de ses neveux, l'abbé Mignot, était précisément abbé commendataire des bénédictins de Scellières, abbaye située près de Romilly-sur-Seine (Aube). Il donna l'ordre au prieur de l'abbaye, dom Pothérat de Corbières, de recevoir et d'inhumer Voltaire. L'évêque de Troyes, M. de Barral, chercha à s'opposer à l'accom-

plissement du projet, mais on éluda ses ordres, et les restes de Voltaire, enfermés dans un cercueil de plomb, furent déposés dans un caveau dont la dalle, portant les initiales A. V., subsiste encore. Cette première inhumation de Voltaire est constatée par un document bien peu connu et que n'a même pas cité M. Desnoiresterres dans son curieux travail sur *Voltaire et la Société au XVIIIe siècle,* qui est le livre le mieux informé qu'on ait publié sur l'auteur de *la Pucelle.* Voici ce document, qui provient du greffe du tribunal civil de Nogent-sur-Seine, et qui fut déposé en 1807 chez le notaire impérial Thomas, à Romilly-sur-Seine.

Registre pour servir aux actes de sépulture de la maison conventuelle de l'abbaye royale de Notre-Dame-de-Scellières, diocèse de Troyes, pour l'année mil sept cent soixante-dix-huit, contenant deux feuilles cotées et paraphées par nous, Théodore Ricard, avocat en parlement, conseiller du roy et son procureur au bailliage royal de Pont-sur-Seine, y exerçant la juridiction pour l'absence de M. le bailly audit siège.

Ce jourd'hui, deux juin mil sept cent soixante-dix-huit, a été inhumé, dans cette église, messire François-Marie Arouët de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy, l'un des quarante de l'Académie française, âgé de quatre-vingt-quatre ans ou environ, décédé à Paris le trente mai dernier, présenté à cette église le jour d'hier, où il est déposé jusqu'à ce que, conformément à sa dernière volonté, il puisse être transporté à Fernet, lieu qu'il a choisy pour sa sépulture. Ladite inhumation faite par nous, dom Gaspard-Germain-Edme

Potherat de Corbierre, prieur de ladite abbaye, en présence de messire Alexandre-Jean Mignot, abbé de ladite abbaye, conseiller du roy en ses conseils et en son grand conseil, grand rapporteur en la chancellerie de France, neveu; de messire Alexandre-Marie-François de Paule de Dompierre, chevalier, seigneur d'Hornoy, Fontaine, Blanche-Maison et autres lieux, conseiller du roy en sa cour du parlement de Paris, petit-neveu; de messire Philippe-François Marchant, seigneur de Varennes, écuyer, ancien maître d'hôtel ordinaire du roy, cousin issu de germain; de messire Mathieu-Henry Marchant de La Houlière, écuyer, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, brigadier des armées du roy, commandant pour le roy à Salces, aussi cousin germain, avec nous soussignés.

Signé au registre : *L'abbé Mignot*, *de Dompierre d'Hornoy*, *Marchant de Varennes*, *Marchant de la Houlière*, *G. Potherat de Corbierre*, prieur.

Le corps de Voltaire resta inhumé dans les caveaux de l'abbaye de Scellières jusqu'au mois de juillet 1791, époque à laquelle, en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, il fut ramené à Paris et porté en triomphe au Panthéon, où les cendres de Rousseau furent également portées trois ans plus tard (octobre 1794).

Or, en 1864, le cœur de Voltaire, qui avait été, lors de sa mort, placé dans une urne de métal doré et conservé depuis à Ferney, fut offert au gouvernement français pour prendre place dans un des principaux établissements de l'État, au centre même des productions des grands génies littéraires, à la Bibliothèque impériale. L'empereur avait d'abord émis l'avis de le joindre aux

cendres du poète, c'est-à-dire de le placer près de son cercueil. L'archevêque de Paris, consulté, donna son consentement, à la condition toutefois qu'on s'assurerait avant tout si, conformément à la légende, le cercueil de Voltaire n'était pas vide. D'après les ordres de l'empereur, on ouvrit le cercueil, et, en effet, il ne contenait rien, absolument rien!...

Que sont donc devenues ces précieuses cendres? Eh! mon Dieu! la vérité est que personne n'en a jamais rien su, et qu'aujourd'hui encore personne n'en sait rien. La légende qui veut que, nuitamment, en 1814, après le retour de Louis XVIII, on soit venu, sans en rien dire à personne, enlever ces cendres et celles de Rousseau, les porter à Bercy aux bords de la Seine, et là les enfouir dans un trou préparé à l'avance et rempli de chaux, cette légende ne repose absolument sur aucun fait démontré ni sur aucun document quel qu'il soit. *L'Intermédiaire* du 15 février 1864 donne le récit de cette prétendue exhumation, avec une abondance et un luxe de détails qui ne sont malheureusement appuyés d'aucune preuve. Où est le procès-verbal d'exhumation? Qui a jamais lu celui de l'enfouissement? Personne! Ce qu'il y a de certain, c'est que les cendres ont disparu, et ce qu'il y a aussi de plus que probable, c'est que c'est la Restauration qui les a fait disparaître. Mais où, quand et comment, je défie qui que ce soit de le démontrer, pièces en mains.

On nous citait récemment un mot spirituel de Louis XVIII qui tendrait à prouver — s'il a été réellement dit — que ce n'est pas par son ordre que l'expulsion des cendres a eu lieu. Comme on lui proposait de les chasser du Panthéon, qui était redevenu une église :

« Non, aurait dit le roi, laissez là où ils sont Voltaire et Rousseau (car les cendres de Rousseau ont disparu en même temps et de la même manière) ; ils seront bien plus vexés tous les deux d'être obligés d'entendre dire tous les jours la messe sur leur tête ! »

Ce serait donc sous Charles X que l'enlèvement aurait eu lieu, car ce n'est pas, à coup sûr, ce voltairien de Louis-Philippe qui l'aurait ordonné ! C'est donc bien à la Restauration, soit sous le premier, soit sous le second règne, qu'il faut attribuer la violation des deux tombes. Mais, je le répète, il n'est pas possible d'assigner l'époque de cette violation, pas plus qu'il n'est possible de déterminer le lieu où ont été transportées et sans doute brûlées les cendres. Tout ce que l'on a raconté là-dessus, dans *l'Intermédiaire* ou ailleurs, n'est que de la légende. La question de savoir ce que sont devenues les cendres de Voltaire et de Rousseau demeure donc, et demeurera sans doute toujours, à l'état de problème historique insoluble.

LETTRES INÉDITES DE BÉRANGER. — Nous devons à un aimable collectionneur d'autographes, qui est en

même temps un érudit de premier ordre, la communication d'un assez grand nombre de lettres de Béranger qui n'ont pas figuré dans la *Correspondance* de l'illustre chansonnier publiée en quatre gros volumes in-8° par l'éditeur Perrotin. Nous donnerons, à diverses reprises, les plus intéressantes de ces lettres, dont nous garantissons l'authenticité — nous les copions sur les originaux mêmes — et qui ont en outre le grand attrait de l'inédit.

I

A Monsieur Pelletier fils.

A Fontainebleau.

Sainte-Pélagie, 21 février 1822.

Monsieur,

Quoique un peu gâté, depuis ma condamnation, par les éloges de ceux qui aiment comme moi *à ne flatter que l'infortune*, je ne m'attendais pas que deux de mes chansons feraient naître une discussion sérieuse sur la préférence à accorder à l'une d'elles. Aussi ne suis-je nullement préparé à juger un pareil procès. La reconnaissance ne me permet pas de donner gain de cause à aucun des deux contestants : l'autre aurait à se plaindre d'avoir été assez bon pour s'intéresser à des productions

dont le plus grand mérite est d'exprimer les sentiments qui animent les bons Français. Et, d'ailleurs, puis-je en conscience savoir quelle est la meilleure de mes chansons? Demandez-moi quelles sont les mauvaises : je les connais toutes; mais la meilleure est celle qui plaît davantage. C'est la condition du genre. Il en est de mauvaises avec lesquelles je me réconcilie quand je vois qu'elles amusent. Pour ce qui est des *Enfants de la France* et de *l'Habit*, je vous dirai bien sincèrement qu'il me serait en effet difficile d'avoir un avis. Elles sont d'un ton tout à fait différent. Rien n'en peut faire naître la comparaison, ni le but, ni la forme, ni le fond. Je desirerais seulement qu'on trouvât dans chacune ce que j'ai désiré y mettre.

Vous voyez, Monsieur, que je traite la question avec un intérêt paternel, et que je sens comme je le dois ce qu'il y a de flatteur pour moi dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je vous remercie de n'avoir point douté du plaisir que j'aurais à y répondre, car ce n'est pas par simple politesse que je m'acquitte de ce devoir. Au milieu des nouvelles vexations dont je suis l'objet; tourmenté par les Bellart, les Marchangy et consorts; mis de nouveau en jugement pour avoir fait imprimer le jugement qui me condamne, il m'est doux de trouver un moment de distraction comme celui que vous m'avez procuré. Les témoignages d'estime et d'intérêt sont surtout précieux dans ma position. Je vous

prie de croire à la reconnaissance que je vous dois pour ceux que vous voulez bien me donner.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

BÉRANGER.

II

A Madame Lemaire.

1826.

Je vous dirai que Baudoin m'est venu voir pour obtenir quelques chansons pour compléter, dit-il, son quatrième volume. Vous sentez que je lui ai dit que je n'en avais aucune à lui donner en ce moment. Il m'a avoué qu'il avait presque épuisé les dix mille exemplaires de cette nouvelle édition, c'est-à-dire de ce qui en a paru. Vous voyez qu'il ne fait pas de mauvaises affaires avec ma peau.

Il n'y a qu'heur et malheur : croyez-vous qu'on lui propose les trois volumes de Désaugier en toute propriété pour 1,500 fr. ? Il veut les avoir pour 100 fr. Jugez d'après cela si c'est le talent qui fait la vogue : car, Désaugier me fût-il inférieur, certes ce n'est pas dans la proportion du prix mis à nos deux recueils. Je vous ai proposé des volumes de cette nouvelle édition.

Je ne me rappelle plus ce que vous m'avez répondu. En voulez-vous un ou plusieurs exemplaires? Mme Félix en voudrait-elle? J'irai à Paris lundi ou mardi. J'espère y trouver une lettre de vous, si elle ne m'est pas parvenue jusqu'ici.

Adieu. Voilà deux lettres au lieu d'une. Vous ne vous plaindrez pas de ma paresse.

BÉRANGER.

III

A Victor Escousse.

Rue des Marais-du-Temple, 20 *bis*.

Paris, prison de La Force, 6 juin 1829.

Je m'empresse, Monsieur, de vous remercier des chansons que vous avez bien voulu m'envoyer. Je me contenterai de vous témoigner ma reconnaissance pour celle qui m'est consacrée; elle est trop louangeuse pour que je vous en félicite, mais je puis vous assurer que les autres m'ont paru charmantes, les vers en sont bien tournés, les pensées souvent heureuses et les cadres ingénieux. Si vous êtes aussi jeune que vous me donnez lieu de le présumer, je ne puis que vous prédire des succès dans la carrière poétique.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

BÉRANGER.

IV

A Victor Escousse.

Paris, La Force, 13 juin 1829.

Ce sera avec beaucoup de plaisir, Monsieur, que je recevrai votre visite, si vous ne vous effrayez pas des démarches à faire et du temps à perdre pour en obtenir la permission. Il faut pour cela aller à la préfecture de police, au bureau des prisons, et demander le *permis* de rigueur, qui du reste vous sera délivré sans difficultés, mais qu'on vous fera peut-être attendre un peu.

Avec le permis, vous pourrez entrer à la Force de 10 heures à 3 heures. Il faut vous présenter à la préfecture avant 2 heures, et non le dimanche ou les jours de fête. Je regrette de ne pouvoir vous épargner tout cet embarras.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération.

Votre serviteur,

BÉRANGER.

V

A Rouget de Lisle [1]

A Choisy-le-Roi.

Passy, 12 novembre 1834.

Je suis bien coupable envers vous, mon cher ami, il y a bien longtemps que je ne vous ai donné signe de vie. Vous me croiriez mort que je ne pourrais pas vous en vouloir. Je vis pourtant et me porte assez bien ; beaucoup mieux même qu'il ne m'était arrivé depuis longtemps, ce qui m'effraye un peu. Tout ce qui est bonheur me semble devoir finir si vite que la peur me prend au moindre signe de bien-être. En êtes-vous là, mon cher de Lisle ? Comment se comportent les années et les infirmités, les mères et les filles ? Vous venez bien rarement à Paris, je pense. N'avez-vous pas obtenu de faire toucher vos pensions sans vous déplacer ? C'est une faveur qu'on vous doit bien. Je devais aller cet été à la campagne dans les environs de Choisy : vous sentez que je n'aurais pas été si près de vous sans vous aller dire un petit bonjour. Le diable s'en est mêlé et je suis resté dans mon grenier de Passy.

---

1. La présente lettre figure dans la correspondance imprimée de Béranger, mais seulement par extraits. Nous croyons interessant de la donner ici, pour la première fois, tout entière.

J'ai pourtant fait une courte excursion jusqu'à Fontainebleau, où j'ai passé huit jours à revoir cette admirable forêt. L'envie de m'y retirer m'y est venu; il me semble qu'on doit être bien là, quand on est, comme moi, las du bruit et de la foule. Mes flatteurs (qui n'en a pas?) disent que je ne suis pas encore assez vieux pour cela; laissons donc encore passer deux ou trois ans, si je dois les voir.

Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait. J'ai relu avec un nouveau plaisir votre relation de Quiberon. Si je ne me trompe, profitant du départ *des autres*, vous avez ajouté quelques lignes en l'honneur du feu roi Charles X : elles font bien.

Vous a-t-on payé cet ouvrage? Oui, peut-être, mais en billets de libraire. Tant pis!... Je viens de lire aussi un ouvrage de la Dame chez qui vous demeurez : *Chants populaires*. Je souhaite que le public fasse autant d'estime de ce livre qu'il me semble en mériter. C'est là une pâture qui me va tout à fait : aussi m'en suis-je donné à cœur-joie. Il y a bien longtemps que je n'ai été voir Mme Tastu. C'est pourtant une de mes saintes; mais j'ai de ces dévotions paresseuses, qui, manquant toujours l'heure de l'office, en sont réduites à invoquer leur patron au coin du feu. Vous qui vivez dans l'église, dites-le de ma part à notre muse.

Travaillez-vous? Écrivez-vous? Chantez-vous? Faites-nous donc encore quelques bons mémoires comme

celui-ci. Rentrez dans vos souvenirs : vivez à reculons. C'est refaire du printemps, et voilà l'hiver qui vient.

Adieu, soignez bien ce qui vous reste de santé et ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublie.

A vous de tout cœur.

BÉRANGER.

VI

A Madame Lemaire.

5 décembre 1841.

. . . . Dites à Lemaire que je suis très content de son volume; je lui en aurais écrit deux mots si, d'après ce que vous aviez dit à Judith, je n'avais compté tous les soirs vous voir arriver l'un et l'autre.

Le résumé est très beau et très bon, bien que je m'en tienne à mon avis sur cette partie de l'ouvrage. Non seulement il y a dans la partie du résumé de la Restauration une grande clarté et une grande intelligence des faits, selon moi, mais il s'y trouve aussi des morceaux d'une haute et belle politique. Nous en causerons et nous causerons aussi de Louis Blanc, que je viens de lire et qui semble avoir pris à tâche de tout rabaisser dans cette révolution, même le peuple dont il se fait l'avocat,

confondant les instants et les choses, créant les plus drôles de héros, et me donnant à moi un rôle qui dépasse de beaucoup ma mesure, etc., etc., etc. Qu'en pense Lemaire ?

Venez ou répondez.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

P.-S. Je suis toujours dans les médecins.

BIBLIOGRAPHIE. — *Contes et Poésies diverses d'Hégésippe Moreau.* — L'édition nouvelle des œuvres du charmant auteur du *Myosotis*, que vient de publier la Librairie des Bibliophiles, — avec une introduction biographique et littéraire fort intéressante, due à M. Alexandre Piedagnel, — ne comprend qu'un choix des productions d'Hégésippe Moreau en prose et en vers, attendu qu'elle fait partie de la collection des *Petits Chefs-d'œuvre.*

Sainte-Beuve avait exprimé à plusieurs reprises le désir de voir paraître un choix des œuvres de l'infortuné jeune poète, et notamment de ses *Contes à ma sœur.* Ce vœu de l'éminent critique est aujourd'hui réalisé, pour la première fois. Les chansons d'Hégésippe Moreau ont été, vu leur légèreté, exclues de ce recueil, ainsi que quelques pièces politiques devenues sans intérêt. Tout ce qui vivra, par la fraîcheur des sentiments et la grâce

de l'expression, est en revanche soigneusement conservé. Le vrai bagage du poète figure dans ce volume, — qu'on aimera toujours à relire, car il renferme de véritables bijoux littéraires, finement ciselés. Nous reproduisons ci-après, à titre de curiosité, l'une des plus amusantes chansons d'Hégésippe Moreau, — la plus jolie peut-être, — et qui a pour titre *l'Amant timide.*

A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas,
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
« Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors une beauté, qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, Madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux ! »

Puis le beau docteur, qui raille,
Me tâte le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi !
« Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux ?

— Puisque j'en tiens un, Madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

La coquette, sans alarmes,
Rit si bien de mon amour
Que j'eus à baiser des larmes
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme :
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux ?
— Oh ! rien qu'un enfant, Madame,
Oh ! rien qu'un enfant... ou deux ! »

Le Guide des maîtres et des domestiques. — Tel est le titre d'une plaquette anecdotique autant qu'instructive que vient de publier, chez l'éditeur naturaliste Derveaux, notre confrère Henry Buguet. Nos serviteurs, — nos esclaves, comme on disait dans l'ancien temps, — trouveront dans ce petit livre une quantité de renseignements utiles dont beaucoup concernent également leurs maîtres. C'est par la partie sérieuse que le livre commence, et il se termine par une série d'anecdotes, de pensées, d'aphorismes, etc., dont quelques-uns sont très drôles.

— Les bons maîtres font les bons domestiques, mais on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— On a autant d'ennemis que de domestiques.

— J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt.

— Le bœuf est le domestique le plus utile de la ferme.

— « Lorsque je rentre, disait un maître à son domestique, je te trouve souvent à dormir. — Dame, Monsieur, c'est que je n'aime pas rester à rien faire ! »

— « Il faut avouer, disait un maître à son domestique, que les maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir se passer de valets. — Oh ! Monsieur, répondit celui-ci, les valets sont encore bien plus malheureux de ne pouvoir se passer de maîtres ! »

— Un domestique disait de son maître : « Cet homme-là est si froid, si serré, qu'il n'ouvre jamais la bouche ; si je ne lisais pas avant lui ses lettres, je ne saurais jamais un mot de ses affaires. »

Nécrologie. — L'Angleterre vient de perdre l'un des plus grands hommes d'Etat de son histoire contemporaine. Lord Beaconsfield, longtemps connu d'abord sous son nom patronymique de Benjamin Disraëli, est mort le 19 de ce mois, à l'âge de soixante-seize ans. Il était le chef du parti tory en Angleterre. C'est pendant son ministère, en 1876, que la reine Victoria prit le titre d'impératrice des Indes et qu'elle conféra à l'habile ministre, sur la proposition duquel elle recevait légalement ce titre, ceux de vicomte de Hughenden et de comte de Beaconsfield.

Avant d'arriver aux affaires le comte de Beaconsfield avait tenu une place importante dans la littérature de son pays, soit comme journaliste, soit comme romancier.

Ses romans de *Contarini Fleming*, d'*Henriette Temple*, et tout récemment d'*Endymion*, ont surtout attiré l'attention publique, aussi bien au delà du détroit que chez nous.

Theatres. — Odéon. — *Mme de Maintenon*. — Bien que l'heureux auteur du *Passant* ne soit pas un débutant dans l'art dramatique, il n'avait pas encore donné au théâtre l'œuvre sérieuse que l'on était en droit d'attendre de son talent. C'est un reproche qui ne lui sera plus adressé, car le drame en cinq actes que l'Odéon nous a donné de lui cette quinzaine a eu tout le succès que pouvaient désirer les amis du jeune poète. *Mme de Maintenon* est une œuvre considérable, que nous n'entreprendrons pas d'analyser, car cela nous mènerait trop loin, mais dont nous citerons un des passages les plus applaudis.

Au troisième acte, lorsque les huguenots se réunissent dans les catacombes pour écouter les propositions d'un envoyé de Guillaume d'Orange qui consent à leur venir en aide contre Louis XIV, mais pose comme condition qu'ils laisseront démembrer la France, Samuel de Méran a des accents indignés qui ont soulevé l'enthousiasme de la salle, le soir de la première représentation. Voici ce passage vraiment beau au point de vue littéraire :

. . . . Vendrez-vous votre mère ?
Ah ! vraiment, cela trouble et passe la raison ;

Pour sa croyance avoir supporté la prison,
L'amende, les excès brutaux des garnisaires,
Par avance accepté l'exil et ses misères,
Et coupé son bâton, déjà, pour le chemin,
Puis, au dernier moment, et touchant de la main
La palme du martyre aux champs du ciel fleurie,
Se laisser proposer de livrer sa patrie!
— C'est impossible! non, la rage des partis
Ne peut pas vous avoir à ce point pervertis.
Je ne crois pas qu'aucun d'entre vous se décide
A commettre ce lâche et cruel parricide!
Vous êtes des Français, et vous en souviendrez!
Si vous accomplissez ce crime, ô conjurés!
Si vous abandonnez ce sacré territoire,
Dont la moindre cité porte un nom de victoire,
Oui, si vous oubliez, pour vous venger du roi,
Le grand Condé jetant son bâton à Rocroy,
Jean Bart liant son fils à son mât de misaine,
Luxembourg conquérant des villes par douzaine,
Et tant de glorieux et terribles combats,
Et Duquesne impassible au fort du branle-bas,
Et Vauban sous Maestricht, et la mort de Turenne;
Si, par mauvais esprit de colère et de haine,
Vous osez à ce point renier le passé,
Toute la gloire acquise et tout le sang versé
Par les vieilles maisons dont, après tout, nous sommes;
Si vous faites cela, Français et gentilshommes,
Si vous trempez les mains dans cette trahison,
L'édit qui vous poursuit alors aura raison.
Le roi ne sera plus un tyran, mais un juge;
Et si contre ses coups vous trouvez un refuge,
Si même à triompher vous pouvez parvenir,
Que la foudre du ciel tombe pour nous punir.

L'interprétation a été bonne, cela va sans dire; mais

elle a eu aussi ce côté de curieux, qu'elle a groupé sur la même scène des artistes venus de différents théâtres pour remplir les principaux rôles de la pièce. C'est Mme Fargueil, du Vaudeville, qui faisait Mme de Maintenon, et M. Lacressonnière, de l'Ambigu , qui faisait le Roi-Soleil. Quant à la troupe ordinaire de l'Odéon, ce sont les *jeunes* surtout qui ont donné et ont su se faire applaudir. MM. Mounet, Lambert, et surtout M. Chelles ont fait preuve d'un vrai talent, et M. de La Rounat a dû être content de sa jeune garde.

Gymnase. — *Monte-Carlo.* — C'est à son roman *la Joueuse*, paru l'année dernière, que M. Adolphe Belot, en collaboration avec M. Eugène Nus, a emprunté le fond et les principales péripéties de *Monte-Carlo*. Certes, personne plus que M. Belot, grand joueur devant l'Eternel, n'était capable de nous donner, sur un sujet si souvent traité, une pièce gaie, amusante et surtout moderne. *Monte-Carlo* ne manque d'aucune de ces qualités, et il semble pourtant qu'il n'ait pas complètement réussi devant le public des premières représentations. C'est que l'intrigue est faible, très-faible, ne reposant que sur une invraisemblance. Mais comme les détails sont intéressants et que l'interprétation est bonne, nous espérons que la pièce tiendra l'affiche pendant longtemps, et que la corde de pendu du deuxième acte apportera aux auteurs et au directeur la chance qu'elle refuse à Mme de Saint-Fétiche.

Comédie-Française. — *Le Monde où l'on s'ennuie.* — M. Pailleron vient de résoudre ce problème curieux, si souvent proposé à la solution des gens d'esprit : faire un civet sans lièvre, c'est-à-dire une comédie dans laquelle il n'y a pas même l'ombre d'une pièce. Et quelle adorable comédie que ce *Monde où l'on s'ennuie!* Quelle fine et amusante satire des travers de certaines sociétés de nos jours qui cherchent à renouveler, dans leurs salons et dans leurs habitudes, l'hôtel de Rambouillet et les mœurs et les goûts des précieuses du grand siècle. Les conférenciers et les conférencières, les poètes chevelus et incompris, les fonctionnaires eux-mêmes du gouvernement passent et repassent sous nos yeux dans cette galerie vivante où sont étudiés et ridiculisés tous ces travers du jour si faciles à reconnaître dans la tenue ou les traits de caractère des personnages si plaisamment chargés qui les représentent.

De pièce, disions-nous, il n'y a pas l'ombre dans ce *Monde où l'on s'ennuie;* mais en revanche que d'esprit! Quel feu d'artifice ininterrompu et que de scènes charmantes qui ne sont rien par elles-mêmes, en tant que scènes utiles au développement de cette heureuse comédie, mais qui par leurs détails composent en quelque sorte de ravissants intermèdes. Vingt acteurs, et le dessus du panier de l'admirable troupe de la Comédie Française, s'il vous plaît, interprètent l'œuvre nouvelle de M. Pailleron. Et nous citerons en tête Coquelin, Got,

Delaunay, Garraud, Leloir, Martel, et Mmes Lloyd, Riquer, Reichemberg, Bioisat, et par-dessus tout Mmes Madeleine Brohan et Jeanne Samary à qui reviennent tout particulièrement les honneurs de cette triomphante soirée (25 avril).

Varia. — *Une Guérite incommode.* — Le *National* a raconté ces jours-ci certaine histoire que nous aurions hésité à reproduire si nous étions toujours en carême. Mais, comme le temps de la pénitence est passé, nous faisons taire nos scrupules, et nous recommandons aux Gaulois des deux sexes cette anecdote, que l'auteur de *Nana* qualifierait à bon droit de documentaire et autour de laquelle il broderait une de ces idylles dont lui seul a le secret.

« M. le général Farre a supprimé les factionnaires inutiles, c'est fort bien ; seulement, il a oublié de faire disparaître leurs guérites, et cet oubli peut avoir les plus regrettables conséquences. L'on s'en convaincra en lisant l'histoire de la guérite de Meaux.

Le jour où aucun troupier ne monta plus la garde à la porte du général, les bonnes gens de Meaux, que la guérite avait gênés, ne se gênèrent plus avec la guérite. Ils se dirent que ce gros meuble incommode étant destiné à recevoir des factionnaires, ils pouvaient l'emplir de sentinelles...

Seulement, ils ne relevèrent pas leurs gardes montantes. Le général sentit les nouveaux factionnaires et porta plainte au conseil municipal. Les édiles de Meaux répliquèrent qu'ils ne pouvaient vider ni la question ni la guérite. En effet, l'autorité militaire n'avait jamais permis jusqu'alors qu'on débarrassât la voie publique de cet obstacle. Le général donna l'autorisation implicitement demandée. Mais un nouvel inconvénient surgit. Il fallait trouver une place à l'objet de ces querelles entre civils et militaires. Le conseil municipal de Meaux délibéra longuement. Enfin, malgré une faible opposition, il fut décidé qu'on ferait appel aux lumières de l'architecte de la ville. L'architecte fit des recherches et finit par persuader au conseil municipal qu'on pourrait laisser moisir la malencontreuse cahute sur un remblai du canal de l'Ourcq. Ce qui fut fait.

Malheureusement, le remblai du canal de l'Ourcq appartient à la ville de Paris. De là, litige entre la municipalité de Meaux et celle de la capitale. L'affaire fut portée devant le conseil de préfecture, qui demanda *un plan sur timbre* de l'emplacement d'*un mètre carré* que devait occuper la guérite. La municipalité de Meaux s'inclina devant ce désir, fournit le plan demandé et l'envoya à Paris. Après mûres discussions, il fut convenu que la ville de Meaux paierait annuellement à la ville de Paris une redevance d'*un franc* à titre de loyer du mètre carré de terrain occupé par la guérite. Mais il convient

d'ajouter que, pour encaisser cette pièce de vingt sous, il faudra dépenser tous les ans au moins quinze francs destinés aux inévitables formalités bureaucratiques.

C'est une bien belle chose que l'administration française ! »

Sarah Bernhardt en Amérique. — Voici encore quelques échos de l'interminable tournée dramatique de Sarah Bernhardt dans le nouveau monde. Et d'abord une visite de la tragédienne au Niagara.

« M. Henry Abbey et sa troupe sont arrivés ici hier dimanche et se sont installés au Prospect House, où des appartements avaient été préparés par ordre de M. Marcus Mayer. Les artistes étaient attendus à la gare par quatre voitures. En descendant de la sienne, qui avait pris un peu d'avance sur les autres, Mlle Sarah Bernhardt est restée un instant clouée sur place et muette d'admiration à la vue de la scène qui se déroulait sous ses yeux. Elle semblait la boire du regard. En recouvrant la parole, elle a manifesté son sentiment par une série d'exclamations en mauvais anglais : Beau ! Grand ! Splendide ! etc.

« A 11 heures et demie on a fait grand honneur au déjeuner, servi dans un salon particulier. Sarah était d'une humeur charmante. Elle « bourdonnait », jasait, plaisantait, riait. Après déjeuner, on s'est empressé d'aller « faire les chutes », car il fallait repartir dans

trois heures, et l'on n'avait le temps que bien juste. Des voitures ont été réquisitionnées.

« On est parti pour Table Rock, d'où tous les visiteurs sont descendus sous la cataracte. Saisie par cette scène terrifiante, entendant les eaux gronder au-dessus de sa tête avec le fracas du tonnerre, Sarah a pris naturellement une attitude théâtrale et monologué en français.

« Sur l'album de Prospect House où sont recueillis les autographes et pensées des visiteurs de distinction, Sarah Bernhardt a écrit en français :

« Que Dieu est bon d'avoir créé de si belles choses !

« Avec enthousiasme, *J. Sarah Bernhardt*, 1881. »

— Deuxième anecdote assez piquante, empruntée également aux journaux américains.

« On écrit de Buffalo, le 21 mars :

« Un curieux incident a marqué la représentation de ce soir à l'Académie de musique. L'apparition de Sarah Bernhardt dans *la Dame aux camélias* pour une soirée seulement avait fait monter le prix des places ordinaires du parquet de 1 dollar à 3 dollars, tandis que l'entrée à la seconde galerie n'était que de 1 dollar. Deux jeunes personnes appartenant à des familles respectables de cette ville, l'une âgée de seize ans et l'autre de dix-huit, tenaient beaucoup à voir Mlle Sarah Bernhardt, mais elles ne pouvaient s'offrir que des places de la galerie supérieure, où leur fierté ne leur permettait pas de paraître en propre personne. Elles ont donc noirci leur visage, caché leurs

traits autant que possible, et cherché, pour cette soirée, à passer pour négresses. Elles occupaient deux places du premier banc de la galerie, et malgré leurs efforts leur ruse a été promptement percée à jour par tous ceux qui les regardaient. Leurs voisins se sont assez bien comportés tant qu'acteurs et actrices sont restés sur la scène ; mais pendant l'entr'acte ils n'ont pu s'empêcher de rire aux éclats, et tout l'auditoire, après avoir vu de quoi il s'agissait, s'est mis aussi à se tordre et à applaudir. Enfin, un employé du théâtre s'est rendu auprès des jeunes filles et leur a offert des places au balcon. Mais elles ont mieux aimé s'en aller. Elles ont été arrêtées, — on ne sait pas trop pourquoi ; — mais au poste de police elles ont conté leur histoire, ont prouvé leur respectabilité et ont été remises en liberté. »

Auteurs et acteurs. — On a souvent parlé, en notre temps, des exigences et des caprices des acteurs envers les auteurs dramatiques, et l'on serait peut-être tenté de penser que la chose est nouvelle. Aussi croyons-nous devoir apprendre à nos lecteurs qu'il en était ainsi sous le règne du grand roi. Voltaire lui-même dut passer sous le joug. Dans une notice consacrée par M. Ch. Gueullette à la famille des Quinault, et qui fait partie de la très curieuse série qu'il publie à la Librairie des Bibliophiles sous le titre d'*Acteurs et Actrices*. Nous voyons que Dufresne ne se montrait pas moins fat avec les au-

teurs dont il interprétait les ouvrages qu'il ne l'était avec ses camarades. On raconte qu'il garda trois ans sur son ciel de lit la comédie *le Glorieux*, que Destouches avait composée pour lui, et qu'il ne voulut pas jouer avant que le dénoûment en eût été changé. Sa conduite avec Voltaire fut aussi cavalière, et pourtant le grand écrivain, qui l'honorait de son amitié, lui avait dédié ce joli quatrain :

Quand Dufresne ou Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur charmé, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfants de son plaisir.

Mais Dufresne s'imaginait faire une grâce à un auteur en lui prêtant l'appui de son talent ; il posait ses conditions, demandait des corrections ou refusait les remaniements jugés nécessaires. C'est ce qui lui arriva avec Voltaire, et le plus curieux, c'est que celui-ci, loin de se fâcher, accepta le métier de solliciteur auprès du capricieux comédien.

Il s'agissait précisément de quelques modifications à apporter au rôle d'Orosmane que remplissait Quinault dans *Zaïre* et à propos duquel le poète avait chanté l'acteur. Dufresne refusa net d'apprendre les morceaux remaniés et demeura sourd à toutes les prières dont il devint l'objet. Chaque matin Voltaire se présentait vainement à la porte de son interprète ; ce dernier était sorti.

Alors l'infortuné poète introduisait dans le trou de la serrure de petits papiers couverts de tirades nouvelles; il en glissait partout et suppliait les amis de Dufresne de plaider sa cause auprès de l'invisible Orosmane. Même silence, même insuccès! Il fallait un prodige d'adresse pour triompher de résistances aussi tenaces. Voltaire l'accomplit! Sachant que le comédien donnait un grand dîner, il commanda un pâté de perdreaux, et le lui envoya avec défense au porteur de dire de quelle part il venait. Dufresne, sans plus chercher le mot de l'énigme, accepta le présent et se mit en devoir d'en faire les honneurs à ses convives. Mais quelle ne fut pas sa surprise alors que, la croûte du gâteau soulevée, il vit un billet plié dans le bec de chaque perdreau; il en ouvrit un, puis deux, puis les autres jusqu'au dernier; tous renfermaient des parties remaniées du rôle d'Orosmane. Le mystère était éclairci! On rit de la délicate invention de Voltaire, et l'acteur, enfin désarmé, consentit à apprendre les nouvelles tirades. »

Lettre inédite de Flaubert. — Cette curieuse lettre se rapporte à la comédie de Flaubert, *le Candidat*, représentée au Vaudeville le 12 mars 1874, et qui eut un insuccès à la fois si bruyant et si mérité. Flaubert exhale, dans cette lettre adressée à un ami, et dont nous possédons l'original, tout le fiel dont, quoi qu'il en dise, son âme ulcérée était remplie. Le « plat de son métier » dont

il parle à la fin de sa lettre est cette *Tentation de saint Antoine* qui n'eut ni tout le succès ni tout l'éclat, tenant un peu du scandale, auxquels Flaubert s'attendait.

Paris, vendredi 20 mars 1874.

Mon cher, c'est fini! le bouillon est avalé. Je ne l'ai pas trouvé si amer qu'on le prétend. Je vous assure que votre ami a été sublime de calme et d'indifférence. Je me suis étonné moi-même par mon absence de nerfs ; voilà la vérité!

Quant aux causes de ma chute : 1° J'ai dupé tous les partis politiques, et tous m'en ont voulu ; 2° ma pièce *manquait* de femmes (elle était comme son auteur !); 3° l'administration du Vaudeville m'a complètement lâché. On ne m'a pas donné *un* billet le second ni le troisième jour, et je suis encore à connaître la figure du chef de claque ; 4° j'ai été *débiné* longtemps à l'avance par les gens mêmes du théâtre ; 5° la répétition générale avait été pitoyable comme public, toute la petite presse de Paris et tous les faiseurs, S... en tête. Bref, j'ai retiré ma pièce sur 5,000 francs de location, ce qui a fort surpris ces messieurs ! Mais la vue de Delannoy qui rentrait dans la coulisse les larmes aux yeux m'avait navré ; je ne pouvais souffrir que l'on insultât quelqu'un à cause de moi. La troisième et la quatrième représentation avaient marché sans encombre ; mais il était trop tard pour revenir sur ma décision que, d'ailleurs, je ne regrette pas. « Il aurait fallu lutter !... » — Merci !...

Je n'ai fait aucune visite aux critiques, procédé original qui a blessé quelques-uns. Que dites-vous de mon ami M... qui a demandé à faire l'article sur *le Candidat* afin de m'éreinter ? Et j'ai autrefois fortement « obligé » ledit sieur !... etc... On a fait des articles sur mes pantoufles, sur mon pantalon et sur mon chien ! Le tout assaisonné — obligatoirement et invariablement — d'éloges de *la Bovary !*

Cette semaine vous recevrez *le Candidat* imprimé. Je soulignerai dans votre exemplaire les passages qui furent principalement empoignés, et vous jugerez le niveau où la société parisienne est descendue. Un joli mot a été dit par Labiche pendant la première : « Avant dix ans, il n'y aura plus moyen de faire une pièce ; le public ne voudra plus que des opérettes ! »

J'avais d'abord eu l'idée de mettre à la suite du *Candidat* toutes les injures des feuilles, mais j'aurais eu l'air d'un homme vexé ; donc, j'abandonne cette petite vengeance, et dans quinze jours je leur sers un autre plat de mon métier qui leur fera dire bien plus de bêtises encore. Oh ! là, nous nous amuserons ; je vous en promets de belles !... Dès aujourd'hui, aussitôt que j'aurai corrigé les épreuves que j'attends, je me remets à la pioche.

Adieu, mon cher X..., mes amitiés autour de vous, et tout à vous.

Votre très affectionné,

GUSTAVE FLAUBERT.

Le Chant des Boers. — La guerre qui a dernièrement éclaté entre les Boers et l'Angleterre donne une intéressante actualité au chant national des Boers dont le *Journal de Genève* publie la traduction suivante :

Chaque nation a son pays,
Nous demeurons sur la terre africaine.
Pour nous il n'y a pas de meilleur pays
Dans tout ce vaste univers.
Nous sommes fiers de porter ce nom :
Libres enfants de l'Afrique du Sud.

Chaque nation a son langage,
Nous parlons tous notre langue à nous,
Depuis le Cap jusqu'au Transvaal ;

Qu'avons-nous affaire d'une langue étrangère ?
Nous parlons, comme père et grand-père,
La langue de l'Afrique du Sud.

Chaque nation a sa loi
Qui commande le bien, empêche le mal ;
La loi d'un peuple se règle sur ses mœurs,
Elle se conforme à ses besoins.
Nous voulons nous en tenir à cet usage,
Nous, les ressortissants de l'Afrique du Sud.

Chaque nation a son temps
Pour grandir et pour diminuer.
Ce que notre bon Seigneur décide
Est toujours sage et toujours bon.
Notre jour viendra, oui, nous l'espérons.
Confiance en Dieu, Afrique du Sud !

Chaque nation a son droit
Lors même qu'elle est faible et petite ;
Il y a un œil qui voit tout,
Un bras qui met des bornes à l'injustice.
Que Dieu regarde nos oppresseurs
Et veille sur l'Afrique du Sud !

Toutes les nations ont le même Dieu
Qui règle les destinées de chacune d'elles ;
Il donne à chaque peuple sa langue,
Ses frontières, sa loi, son droit, son temps :
Quiconque méconnaît ces choses sera puni.
O Dieu ! protége l'Afrique du Sud.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 9 — 15 mai 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Emile de Girardin.* — Le plus grand journaliste du siècle, Émile de Girardin, vient de mourir. Comme le regretté Villemessant, Girardin avait le génie spécial « du journal ». Il a fait réussir tous ceux qu'il a créés, et, mieux encore, il a relevé d'une ruine imminente et porté à un degré inouï de prospérité des journaux qui, tels que *la Liberté*, allaient sombrer à jamais le lendemain du jour où il les a pris. C'est lui qui a imaginé la presse à bon marché et qui a été l'initiateur de

cette grande vulgarisation des faits et des idées par le journal à bas prix. Quand, en 1836, il a créé *la Presse* au prix de 40 fr., alors que le prix des autres grands journaux était uniformément de 80 fr., il a opéré une véritable révolution dans le journalisme, révolution pacifique dont nous avons tous bénéficié et dont les immenses résultats exercent encore aujourd'hui leur influence. C'est donc absolument comme journaliste que Girardin vivra dans la mémoire des hommes. Le souvenir de son nom restera éternellement attaché aux grandes innovations accomplies depuis quarante ans et plus dans la presse politique, de même que le nom de Villemessant demeurera toujours lié aux grandes créations de journaux littéraires qui se sont produites dans la même période et dont *le Figaro* est le plus considérable et le plus brillant spécimen.

C'est précisément au *Figaro* que nous emprunterons, en les résumant ci-après, quelques curieux documents relatifs à Émile de Girardin.

— Parlons tout d'abord de sa naissance. Elle fut des plus romanesques.

Il était le fils adultérin de Mlle Adélaïde-Marie Fagnan, mariée à l'âge de seize ans à M. Dupuis, qui, de magistrat aux Indes françaises, devint conseiller à la Cour de Paris, et du général Alexandre-Louis-Robert, comte de Girardin.

Sa mère était remarquablement belle ; ses traits ont

été fixés d'une manière immortelle dans la *Jeune Fille à la Colombe*, par Greuze, qui avait peint également le portrait de sa grand'mère, Mme Fagnan, portrait qui a fait partie de la galerie du duc de Morny.

On lui fabriqua un acte de naissance dans lequel, ne pouvant nommer sa mère véritable, on le supposa fils d'une lingère quelconque appelée Delamothe. Voici ce curieux document, qui établit définitivement la date précise — si souvent contestée — de la naissance d'Émile de Girardin :

Du dimanche 22 juin 1806. Acte de naissance de Émile (du sexe masculin), né le jour d'hier, à six heures de relevée, chez M. Bigot, à Paris, rue Chabanais, division Lepelletier, fils de demoiselle Sophie Delamothe, lingère, et de père inconnu. Ladite demoiselle Delamothe, demeurant ordinairement au Mans, département de la Sarthe, âgée de vingt-deux ans, fille de Pierre Delamothe et de Sophie Perrier, son épouse, tous deux décédés. Les témoins ont été MM. Jean-Pierre Leborgne, cordonnier, demeurant même rue et division, n° 2, et Louis-Jean Adrien, docteur en médecine, demeurant rue de Beaune, n° 5, division de la Fontaine-Grenelle. Sur la réquisition de M. Jacques Bigot, accoucheur, demeurant susdite rue Chabanais, n° 4, qui a signé avec les témoins et avec nous, Désiré-André Rouen, adjoint au maire, qui avons dressé le présent acte de naissance, le tout après lecture faite.

M. de Girardin a, d'ailleurs, confirmé lui-même l'authenticité de cette date de sa naissance dans un article de *la Liberté* du 26 mars 1867, où il dit :

« Bien qu'il ait convenu à M. Vapereau de persister, malgré mes rectifications, à me faire naître en Suisse, je suis né à Paris, le 22 juin 1806. Ma mère, Mme Dupuy, née Fagnan, serait-elle donc la seule femme du premier Empire qui ait eu le tort d'avoir mis au monde un enfant qui ne fût pas de son mari ? Ne suis-je pas né ainsi en très haute compagnie? De quoi donc me plaindrais-je ? J'avais le choix entre trois noms : le nom d'Émile Dupuy, qui m'appartenait légalement ; le nom d'Émile de Girardin, qui m'avait appartenu de 1806 à 1815 par les tendresses et les soins dont m'avait comblé mon père, et le nom d'Émile, sans y rien ajouter. Malheureusement en 1827 je ne possédais pas l'expérience que j'ai acquise, et je n'avais pas, sur beaucoup de points, les idées qui me sont venues trop tard, autrement j'eusse mis mon orgueil à m'appeler simplement *Émile.* »

Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ce n'est que sur le tard, sur le très tard de sa vie, qu'Émile de Girardin consentit à reprendre pour sien l'acte de naissance que nous venons de citer. Pendant bien longtemps, dans l'intérêt de sa situation et de ses affaires, il refusa l'application à lui-même de cet acte de naissance. Il fit plus, il se prétendit même ignorant de sa date précise, bien qu'il la connût parfaitement. En 1831, à l'occasion de son mariage, il déclare formellement ignorer la date de sa naissance, et fait dresser un acte de notoriété

pour en tenir lieu; en 1834, deuxième acte de notoriété produit à l'occasion de son élection comme député, et dans lequel Girardin fait remonter sa naissance à 1802 ou 1803, son intérêt d'alors exigeant qu'il parût être plus âgé qu'il ne l'était réellement. Enfin, en 1847, devant la Chambre des Pairs, Girardin se donne vaguement de « quarante et un à quarante-quatre ans ».

— M. de Girardin s'est marié deux fois, la première fois en juin 1831, avec la femme célèbre qui a illustré successivement les deux noms qu'elle a portés, Delphine Gay et Mme Émile de Girardin, et qui est morte au mois de juin 1855. Dix-huit mois plus tard, il épousa en secondes noces Mlle Mina de Tieffenbach, fille naturelle du prince Frédéric de Nassau. Ce mariage ne fut pas heureux. Une fille née de la nouvelle union mourut à Biarritz en 1865, et de ce jour les difficultés commencèrent dans ce ménage disproportionné, où le mari avait une trentaine d'années de plus que sa femme. En 1872, à la suite de la naissance successive de deux enfants que sa femme lui donna et dont M. de Girardin désavoua la paternité, il y eut séparation de corps entre les deux époux.

— Émile de Girardin s'était battu trois fois en duel avant le douloureux événement qui eut pour conclusion la mort d'Armand Carrel.

Le premier avait eu une cause futile. « Quand je pense, a écrit M. de Girardin, que mon premier duel a

eu lieu pour un démenti donné, sur la question de savoir si Choiseul devait s'écrire, *Choiseul* ou *Choiseuil*, avec un seul *i* ou avec deux *i !* » Il eut lieu en 1825. Son adversaire était un jeune étudiant du nom de Dacosta.

Il se battit pour la seconde fois en 1828, et cette fois, à l'épée ; il fut blessé à l'épaule par son adversaire, M. Perpignan.

Sa troisième rencontre fut avec M. Degouves-Denunques, en 1835. Ce dernier, correspondant du *Journal de Rouen*, avait écrit à son journal que M. de Girardin s'était vendu au ministère, dont il avait reçu une somme de 10,000 francs, accordée à l'*Institut de Goëtbo.*

Le duel eut lieu à quarante pas, avec la faculté pour les deux adversaires d'avancer chacun de dix pas. Au signal, M. Degouves-Denunques franchit rapidement cette distance et tira sur M. de Girardin, qu'il manqua. Celui-ci, qui n'avait pas encore bougé, déchargea son arme en l'air. M. Degouves-Denunques n'entendit pas que la rencontre se terminât ainsi, il protesta contre la générosité de son adversaire et voulut recommencer ; ses propres témoins durent l'entraîner de force du lieu du combat. Trois jours après, ce forcené duelliste envoya une nouvelle provocation à M. de Girardin : le motif en était qu'il regardait comme une offense « la générosité déployée par son adversaire envers lui ».

Nous ne rapporterons pas les détails de la rencontre avec Carrel (22 juillet 1836), cent fois publiés déjà, et qui n'eurent rien que d'honorable pour chacun des adversaires.

Ce fut le dernier duel de Girardin; il refusa désormais toute rencontre, estimant qu'il lui suffisait d'avoir dans sa vie une seule mort d'homme sur la conscience.

— Émile de Girardin, en littérature, a abordé un peu tous les genres, le roman avec son *Émile*, et aussi le théâtre avec un certain nombre de pièces qui ont eu des succès divers, mais plus retentissants que durables. Citons *la Fille du millionnaire*, jouée au théâtre Cluny une cinquantaine de fois, et qui date de 1858; *les Deux Sœurs*, pièce donnée au Vaudeville le 12 août 1865, sans aucun succès; puis d'autres pièces non représentées : *Le Malheur d'être belle* (1866), *le Mariage d'honneur* (1866), *les Trois Amants* (1872) et *Les hommes sont ce que les femmes les font* (1872). Enfin il faut citer tout à fait à part *le Supplice d'une femme*, comédie représentée le 30 avril 1865 au Théâtre-Français, et qui, comme chacun sait, a dû son grand, son immense succès, à l'intervention de M. Alexandre Dumas fils.

Je rappelle, à propos de cette pièce, un fait bien curieux : j'ai trouvé aux archives de la Comédie-Française, dans les papiers de Beaumarchais, une comédie manuscrite en trois actes, intitulée *l'Ami de la maison*,

pièce qui avait été soumise à l'examen du père de Figaro et que son auteur, un sieur Chalumeau, a fait depuis imprimer, sous le titre de *l'Adultère,* en 1791. Or cette comédie est absolument identique pour le fond du sujet, le développement de l'intrigue et des caractères, le nombre et la qualité des personnages, à la comédie soumise par M. de Girardin au Théâtre-Français d'abord, à M. Dumas fils ensuite, et qui est devenue *le Supplice d'une femme.* J'ai publié, à ce sujet, l'analyse de la pièce de Chalumeau et les rapprochements singuliers qui existent entre cette pièce et celle de Girardin-Dumas, en premier lieu dans le deuxième volume de mon édition du *Théâtre complet de Beaumarchais* (Librairie des Bibliophiles), puis dans mon *Journal intime de la Comédie-Française* (Dentu). Je renvoie à ces deux ouvrages ceux de nos lecteurs qui voudraient apprécier en détail cette piquante rencontre de deux hommes d'esprit dont l'un, par la nature et l'indépendance aussi bien que la loyauté de son caractère, était absolument incapable de plagier l'autre.

Lettres inédites de Mme Colet. — Une amie de Mme Louise Colet veut bien nous communiquer les lettres qu'elle a reçues de cette muse fameuse. Nous donnerons ci-après quelques extraits de cette curieuse correspondance. Mme Colet écrivait avec une grande franchise, parfois brutale, et elle avait une très louable

indépendance d'esprit. Les lettres qui suivent parlent de Musset, de G. Sand, d'Augier, de Louis Blanc, de Thiers, de l'acteur Rouvière... et de Flaubert. Les lettres relatives à ce dernier, qui fut, comme chacun sait, d'abord *très bien* avec Mme Colet, puis *très mal, plus que mal* avec elle, ces lettres sont particulièrement intéressantes. Elles sont, comme on le verra, postérieures à la brouille irréparable qui désunit à jamais, vers 1862, ces deux esprits et ces deux caractères qui avaient peut-être trop de points de contact et par suite pas assez de dissemblances pour que l'équilibre nécessaire à toute sérieuse affection pût s'établir entre eux.

I

.... Je veux vous parler de la visite que j'ai faite à Musset et de celle qu'il m'a rendue. J'ai eu l'avantage de le voir *dans tous les états*. Ah ciel! il n'est pas beau quand il demande des verres de vin et les boit, et qu'ensuite sa parole est coupée par le hoquet. Que c'est triste qu'un si charmant génie s'oublie à ce point! Je l'ai occupé deux jours assez vivement, paraît-il, mais cela en compagnie de petits verres et peut être en plus mauvaise compagnie encore.

J'ai là quatre vers de lui faits pour moi : deux écrits de ma main, les deux autres de la sienne. C'est musical et charmant de mots, mais je n'en comprends pas le

sens. Il m'a dit qu'il les avait faits dans la nuit. Hier, je l'ai vu durant quatre heures. Quelle entrevue! quel mélange de raison, d'esprit, de talent et de poésie, et aussi d'aberration morale et... mentale. Il y a comme des échappées de folie dans son cerveau. Dans un moment lucide, il a d'abord accepté avec le plus vif empressement de lire mon poème en public à l'Académie; il était alors tout feu et tout flamme, puis, puis... la déraison, le vague, les hallucinations, tout est revenu à la fois. C'était fantastique comme un conte d'Hoffmann! Ce matin à midi, nous sommes, Antoni (Deschamps) et moi, retournés chez lui. Sa servante nous a dit qu'il dormait encore, n'étant rentré qu'à sept heures du matin. C'est à ce moment que nous avons vu entrer sa mère bien digne, mais bien fatiguée, et qui mérite tous les respects....

II

1850.

.... Je partage tout à fait votre peu d'admiration pour les *noirs* de M. de Lamartine[1]. Je trouve dans cet ouvrage sa poésie d'une grande mollesse et antidramatique.

---

1. Le drame de *Toussaint Louverture,* representé au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 6 avril 1850.

Rien n'a pu vaincre le mauvais vouloir de M. Bocage, qui tient surtout à sa subvention, quoique républicain — en apparence. Je vais donc recommencer à promener ma pièce et je me tournerai, je crois, vers la Porte-Saint-Martin. Mais je ne pourrai y être représentée qu'à l'entrée de l'hiver. Tout est lent et difficile dans les travaux de l'esprit, depuis cette République.... que j'aime quand même, bien qu'elle me nuise!

Voilà donc Eugène Sue représentant du peuple. Je voudrais bien lui entendre proclamer et défendre à la tribune quelques-unes des réformations sociales et morales qu'il a si bien dramatisées dans ses romans. Mais il y a loin de la parole aux actes, et il est toujours facile d'émettre de ronflantes théories, sauf à ne jamais chercher à les mettre en pratique....

III

Londres, mercredi soir, 25 juillet 1851.
37, Bury street St. James's.

Eh bien! chère Madame, je ne me suis point noyée dans la Manche; la traversée a été fort douce, l'arrivée à Londres par la Tamise désolante : la pluie tombait grise d'un ciel de plomb dans des flots boueux; le soleil de juillet était absent, le rivage et les vaisseaux n'appa-

raissaient qu'à travers un voile. Je me suis écriée, en voyant la sombre cité avec sa Tour (ou plutôt sa forteresse) aux souvenirs sanglants, que, si j'étais reine d'Angleterre, je nommerais bien vite ici un vice-roi, pour aller m'établir dans les Indes. J'ai eu à subir trois heures de douane; je voulais repartir une heure après pour échapper au spleen qui me gagnait. Tous les logements qu'on m'avait indiqués étaient pris : je ne savais à quel saint me vouer, après deux heures en voiture de courses infructueuses. Enfin, j'aperçois sur un trottoir un membre de l'Institut, Babinet, le savant; il me trouve un gîte, et me voilà, à l'heure qu'il est, parfaitement installée et pas trop cher. J'ai vu tant de choses et tant de personnes que je ne sais par où et par qui commencer. La reine Victoria est fort laide; son mari est très séduisant. Windsor est admirable, Westminster médiocre, les monuments laids, les parcs et les squares ravissants. Les femmes anglaises me font éclater de rire par leurs folles toilettes où le clinquant abonde. Les hommes se mettent fort bien. Les docks annoncent un peuple bien fort; Wellington est partout ici : je suis rassasiée de son effigie. Le Palais de Cristal est merveilleux, mais j'aime mieux l'aspect de la Tamise par un beau jour comme il faisait hier. Saint-Paul est la caricature du Panthéon, comme les modes anglaises le sont des modes françaises. J'ai vu Mme Sallandrouze fort aimable, fort empressée, et M. Charles Dupin ré-

volté de l'antagonisme anglais persistant dans le jury de l'exposition à l'endroit de l'industrie française. J'ai assisté à des concerts et à des spectacles anglais; j'ai vu Rachel jouant Valéria dans le désert, parce que les dames anglaises, qui se montrent à moitié nues au théâtre, sont révoltées dans leur pudeur qu'on mette Messaline sur la scène.

M. Harrison Ainsworth, le romancier, me disait hier que les critiques de Byron étaient toujours vraies : on est très dévot et très pudique ici, mais en apparence.

Tout ce qui précède est pour vous; voici pour votre mari : Mazzini m'a fait avant-hier une longue visite : il a des yeux de génie, il est très éloquent. J'ai vu deux fois M. Ledru-Rollin; sa femme est charmante, d'une distinction rare. Ils habitent un charmant petit cottage à Richmont; ils sont venus me voir aujourd'hui. J'ai dîné trois fois avec Louis Blanc, très bon, très enjoué et fort intelligent, sauf ses prétentions naïves d'homme à bonnes fortunes, qui font involontairement sourire quand il n'est plus là.

Le temps s'écoule rapidement ici, je me sens mieux d'âme et de corps; j'espère conclure quelques affaires littéraires, et en ce cas j'irai à Édimbourg par un train de plaisir.

Donnez-moi de vos nouvelles. Tâchez de me lire.

Girardin est arrivé aujourd'hui : il est venu à ma porte conduire Louis Blanc.

Ma fille se porte à merveille : on l'admire beaucoup. Offrez mon souvenir autour de vous et croyez-moi...

IV

20 décembre 1851.

... Il manque tant de choses, dans ce triste temps, qu'il faut au moins que ce qui touche au cœur ou à l'esprit nous reste. Tous mes articles, reçus au *Pays* et ailleurs, m'ont été renvoyés comme trop républicains. C'est une vraie détresse ! mais je me surprends tout à fait insensible pour tout ce qui touche aux questions de bourse et d'argent ! Et pourtant... ma foi une bonne causerie avec de vrais amis vaut mieux que beaucoup d'or. Vous savez, n'est-ce pas ? que M. Pelletan part pour l'Angleterre pour y gagner le pain de ses enfants ? Tous les rédacteurs de journaux fuient. C'est une révocation de l'édit de Nantes contre l'intelligence.

V

20 février 1852.

... Je suis allée hier à la première représentation de la *Diane* d'Augier. C'est médiocre, mais Rachel, tou-

jours parfaite, se fait de cela un succès. Les lampions se déroulaient à la façade; le sauveur de la France était là! La claque a salué son entrée. Le blond directeur (A. Houssaye) aime ces sortes de mise en scène. Il a conduit César à reculons jusqu'à sa loge, en lui tenant la chandelle... dans un flambeau doré. C'est donc dans l'escalier, avant même le lever du rideau, qu'a commencé la comédie!

VI

1852.

... Je suis triste et parfois bien découragée. Mais, comme vous le dites, les amis sont toujours là, et la poésie aussi. Elle nous fait des amis inconnus, des sympathies que nous ignorons et que le hasard nous révèle parfois. M. Pelletan m'a parlé l'autre jour de femmes charmantes à qui il avait lu *Deuil*, et qui avaient pleuré en l'écoutant. Il va venir tantôt lire *la Paysanne;* il m'a conseillé l'autre jour de la publier de suite en brochure à la Librairie nouvelle, sans nom d'auteur. Il en citera immédiatement et en fera citer dans *la Presse* et dans les *Débats* de grands fragments; j'annoncerai alors que c'est de moi, et la chose sera lancée.

Je suis allée hier à l'Opéra; j'ai revu *Robert le Diable*

Eh bien, c'est vieilli ! le libretto surtout ennuie. Toute cette fantasmagorie moyen âge du ciel et de l'enfer ne nous émeut plus. Le génie de Meyerbeer, tout puissant qu'il est, ne peut donner la vie aux croyances mortes. Que j'aime bien mieux les scènes dramatiques des *Huguenots !* C'est plus humain.....

VII

1853.

. . . Je voulais aller vous voir, mais je suis triste et maussade, et dans ces jours-là il me faut une solitude absolue, car je suis alors ennuyeuse aux autres comme à moi-même. Je pars lundi avec ma sauvage enfant pour Fontainebleau ; à mon retour j'irai vous voir. Je suis d'ailleurs aussi en veine d'âcreté et d'hébêtement. Les 2,000 francs que j'ai retirés de mon prix académique sont déjà bien sérieusement écornés. Imaginez-vous — cela a l'air d'une mauvaise plaisanterie — que j'avais déjà escompté là-dessus 1,900 francs ! Il me reste donc 100 francs pour attendre les publications et le théâtre. Quel métier! Quelle destinée pour une femme, et comme les hommes sont aimables, logiques et francs quand ils jugent ce que nous écrivons !

J'ai eu hier la visite de Rolla (Alfred de Musset). Il

vient d'être encore malade. Il travaille, m'assure-t-il, à finir une charmante nouvelle annoncée dans *le Constitutionnel* sous le titre *La Mouche*, mouche assassine placée là où Louis XV seul pouvait regarder. Vous verrez; c'est fort joli. Le tour, le ton, la forme, sont tout ici, et vous savez si Rolla excelle dans la distinction ; mais qu'il est triste de le voir défaillant et incertain en tout! Quelle intelligence d'élite ! Je suis charmée et attristée à la fois de le connaître !...

VIII

1853.

. . . Quant à la nouvelle Cour, je ne pourrais vous en donner aucune nouvelle, n'y allant pas et ne comptant pas y aller. On vient à moi, et je ne vais à personne, et quand on s'éloigne de moi, je ne fais pas un pas pour retenir les cœurs, convaincue que, selon le degré des affections, j'ai été affectueuse, dévouée, bienveillante, et que ceux qui me nuisent ou s'éloignent ne le font que par jalousie de ma supériorité ou sur des instigations mauvaises. C'est là bien de l'orgueil, mais dans cet orgueil et ce projet bien arrêté d'être toujours dans l'expectative pour les gens et les choses, je trouve depuis quelque temps une grande quiétude et une indifférence

parfaite pour tous les petits coups d'épingle qu'on voudrait me donner. Tout cela joint à un profond dédain pour la société, pour les prétendus amis qui viennent surprendre nos douleurs, nos défaillances morales qu'il serait de leur devoir de cacher et dont ils rient en les divulguant ; tout cela compose une somme d'observations où en définitive le poëte se retrempe, s'inspire et s'arme de toutes pièces. Ce que le cœur souffre profite à l'esprit qui grandit, plane, rayonne et communique sa sérénité à l'âme. Je sens que je touche à cette situation salutaire où tout ce qui vient du dehors ne peut nous atteindre.

Mais voilà, à propos de cette nouvelle Cour, une Cour pour rire, je suppose, des réflexions morales bien longues et bien fastidieuses pour un esprit aussi vivant que le vôtre et pour une imagination aussi pleine d'entrain. J'aime mieux vous dire que M. de Castellane grille que vous jouiez la comédie chez lui et que mon nouveau poëme, qui va paraître bientôt, fournira à votre ami M. Louis Enault un second article badin dans *le Constitutionnel.*

IX

1855.

Je ne vous ai pas vue à la première représentation de *Maître Favilla*, mais je suppose qu'à l'heure qu'il est vous avez vu la pièce et admiré Rouvière, son principal et son plus remarquable interprète. Je voudrais dire de lui tout le bien que j'en pense et combien il a été distingué dans ce rôle qui n'en est pas un. Mais je vous avoue que la pièce ne m'inspire pas une phrase, quoiqu'elle en renferme une *énorme* sur l'hyménée et les séraphins, phrase semi-païenne et semi-chrétienne qui pourrait être l'objet d'un long commentaire.

Mais il ne faut pas entrer en lutte avec les puissances du jour. Mme Sand plane aujourd'hui sur les vagues gonflées d'un rayonnement routinier. Tôt ou tard les flots qui la portent s'aplatiront et on sera étonné de voir que tout ce sublime n'était que de l'emphase.

X

13 avril 1856.

Mme Ristori est sublime dans *Médée*. Il faut la voir et la revoir. Je la revois jeudi en compagnie d'Antoni

(Deschamps) et de Champfleury. Si vous voulez être des nôtres, écrivez-moi une ligne, et je vous réserverai une place.

J'ai assisté hier soir à la première représentation de *Comme il vous plaira*. Rouvière y est très bien, mais la pièce ne me paraît pas heureusement construite; il y a là des lambeaux de Shakespeare sublimes, mais les soudures ne valent pas grand'chose.....

XI

1862.

Le grand feu de paille de *Salammbô* est-il déjà éteint? Ce n'est pas là un feu fait pour durer. Ces éloges outrés dépassent la mesure...

XII

1862.

Je reçois ce soir votre affectueux billet et je veux vous dire de suite une de mes impressions de la journée. Je n'avais lu, quand je vous ai écrit, qu'un fragment de *Salammbô* qui ne m'avait que médiocrement charmée. J'avais entendu dire beaucoup de mal

du livre par des rédacteurs du *Siècle* et du *Constitutionnel* et, d'autre part, je savais les démarches empressées, pour ne pas dire obséquieuses, que l'auteur faisait auprès des journaux dont il s'est le plus moqué autrefois pour qu'on parlât de son livre. De là ce mot *grand feu de paille* à propos de cet ouvrage. Hier seulement je l'ai pris chez Dentu et, comme avant tout, je suis juste, je vous dirai que j'en suis ravie. C'est très beau, très grand, d'une fermeté de style inattaquable ; les horizons de l'Afrique, le camp des mercenaires, Amilcar, Annibal enfant, sont des pages achevées. Voilà une œuvre ! Le vulgaire lui préférera cette Bovary, impur pastiche de Balzac ; pour moi l'auteur n'est un grand écrivain et un penseur que dans *Salammbô*. Et aussi quels admirables paysages africains ! Je suis dans l'enthousiasme de presque tout le livre, et j'ai voulu vous le dire comme je l'ai dit tantôt à Antoni (Deschamps) et comme je le dirai très haut à tous. Ceci me prouve une fois de plus que les jugements d'autrui ne doivent jamais influencer les nôtres. J'ai raillé *Salammbô* sur parole. Pauvres esprits que ceux qui préfèrent à ce livre sérieux et grand l'immonde Bovary.

Je vous dis tout ceci comme si j'étais morte et comme s'il était mort. Il ne saurait plus me causer aucun élan de cœur, aucun tressaillement de sens. Je le trouve laid, commun, et à mon endroit complétement mauvais. Je ne serrerai jamais cette main de Normand madré.

Mais je reconnais le talent très grand, très réel et fier de ce livre. Comme je sais que vous le voyez, vous pourrez lui dire ceci, non pour lui dont je me soucie peu, mais pour moi-même qui tiens à ne jamais commettre une injustice.

XIII

1862.

.... Peu m'importe que *certaines personnes* parlent de moi avec *douceur*. C'est une sorte de charité dont je les dispense vu que je ne saurais la leur rendre. L'esprit de justice dont je ne me dépars jamais m'a fait reconnaître ce qu'il y a de talent dans *Salammbô*, mais, si vous l'avez dit ou écrit à l'auteur, vous deviez à la vérité de lui faire savoir aussi le mépris absolu que m'inspire son caractère et la répulsion effroyable que je ressens pour sa décrépitude anticipée! Il tient plus à trois lignes d'un journaliste quel qu'il soit qu'à tous les souvenirs et fait bien, car ces souvenirs sont morts. Mon cœur est vide de son image comme Pompéi de ses habitants. Sur une cendre aussi refroidie doit planer la justice, mais une justice inexorable. En politique, il y a un homme qui a fait la guerre d'Italie (Napoléon III), quelque chose de lumineux et de grand

que je loue, que j'admire, et qui jette un rayonnement imposant sur une vie maudite. Est-ce à dire que cet homme soit honnête et vraiment grand et qu'une main loyale voudrait presser la sienne ?

Aimer tout le monde, pardonner les crimes, les bassesses ou les trahisons sciemment commises, c'est là une charité chrétienne que je répudie ! Je veux mourir tout entière, avec ma haine pour le mal et mon enthousiasme pour le beau moral, et j'ajouterai pour le beau extérieur qui est le reflet de la flamme cachée. La dégradation de l'âme produit celle du corps, témoin la hideur de celui qui est sur le trône et de cet autre qui dans sa vanité triomphante doit avoir des quarts d'heure desespérés de se voir repoussant et de se sentir monstrueux. Je ne me suis pas retrempée en vain aux sources de la lumière, les êtres dans le cœur desquels l'ombre et la perversité dominent me font horreur.

XIV

Octobre 1863.

. . . Je touche enfin au terme de mon long travail et j'espère être libérée sans remise le 15 novembre. Je me mettrai en route le 16 ; mon absence sera longue. Dans cette prévision je n'ai pas pris de nouveau loge-

ment et j'ai mis tous mes meubles chez un ami. Craignant qu'on ne brisât, en les transportant, mes deux vases de Chine et mes deux grands vases de Baccarat, j'en ai fait une loterie. Tous mes amis ont pris des billets, — il n'y en a que cent — quatre seulement me restent, et j'ai l'indiscrétion de vous les envoyer, pensant que vous pourrez les placer dans votre entourage. Dans ce cas, la loterie sera tirée dimanche soir. C'est Berthe qui décidera du sort. L'un des billets que je vous envoie a été écrit par Babinet qui m'en avait égaré plusieurs dans ses paperasses. C'est avec ce cher savant que j'ai vu, dimanche, le ballon géant s'élever majestueusement dans les airs. J'étais à côté de l'Empereur, et j'ai pu, durant trois-quarts d'heure, dévisager à mon aise Sa très peu attrayante Majesté. Qu'il est laid et vieilli, ce César tout-puissant ! Quelle physionomie ! A la place de l'Impératrice, j'aurais préféré le plus obscur des hommes à ce *mâle impérial* repoussant !...

XV

Paris, 23 juin 1871.

Chère Madame,

Je suis bien touchée de votre affectueux souvenir. Je suis bien peinée d'apprendre toutes les épreuves que vous avez subies durant cet horrible siège. Vous avez

même été blessée! Vous, une habitante de la campagne ! Il fallait nous laisser, à nous, malheureux citadins de Paris, le monopole des membres brisés. Pour ma part la poudrière du Luxembourg a failli m'emporter la hanche et le bras droit. J'en ai été quitte pour deux blessures, dont la plus considérable, celle au poignet, est presque guérie déjà. Ce qui ne peut guérir, c'est mon âme à jamais frappée de haine et de mépris pour les Français des deux camps qui ont fait et qui font encore de notre pauvre patrie la risée du monde. Que d'autres célèbrent le génie de M. Thiers, moi, je le juge non seulement un homme médiocre, mais le pire des malfaiteurs de la France. Non content d'avoir exposé la vie d'un million d'habitants et laissé détruire par des misérables qu'il savait capables de tout nos plus grands monuments en s'obstinant à prendre Paris d'assaut, il laisse cette Chambre *stupide* abolir la loi d'exil de trois dynasties à l'heure où l'union et l'apaisement nous étaient si impérieusement nécessaires. Ce que je vous dis là à la hâte, je l'ai développé dans une lettre de vingt pages adressée à mes amis d'Athènes, de Constantinople, d'Italie et de Londres. Si cette narration du drame sinistre auquel j'ai assisté au risque d'y périr paraît dans les journaux, je vous l'enverrai. Aujourd'hui je n'ai que la force de vous dire que je pleure sur la France et qu'espérant peu sa régénération, je la quitterai vers la fin de l'année!

Je travaille sans beaucoup d'entrain, car l'heure présente est toute aux récriminations, aux dénonciations, aux exécutions et aux compétitions de trônes. La littérature n'a que faire dans ce bourbier...

Bibliographie. — *L'Ancêtre.* — Notre ingénieux et spirituel confrère Victor Fournel, si connu aussi comme chroniqueur émérite sous son pseudonyme de Bernadille, vient de publier chez Calmann Lévy, sous le titre de *l'Ancêtre*, un bien curieux volume que tout le monde voudra lire. C'est une légende si l'on veut, mais dont le point de départ est fort original et qui, sous son apparence d'histoire rétrospective, met en scène et en jeu les points les plus saillants et les plus actuels de notre société contemporaine. Nous ne saurions donner ici une bien longue analyse du livre qui vaut surtout par le détail. Il s'agit d'un personnage du siècle de Louis XIV qui s'est fait embaumer sous le grand roi et auquel, à l'aide d'un philtre spécial, on rend la vie en plein dix-neuvième siècle. Le voici donc, ce seigneur absolument fossile, se trouvant après tant d'années écoulées placé au milieu d'un monde nouveau qui s'est singulièrement modifié pendant les deux cents ans que le bonhomme a dormi dans son cercueil. Et remarquez qu'il reparaît en

plein dix-neuvième siècle dans son pourpoint de velours du dix-septième. On le prend pour un carnaval qui se promène en temps prohibé et on le fourre au violon !

Voici donc les événements du jour et la vie actuelle, et le monde nouveau sans cesse renouvelé, et les livres, et le théâtre, et la politique et les politiqueurs, en un mot, tout ce qui constitue notre société d'aujourd'hui, tout ce dont elle vit, et tout ce qui la fait vivre qui défilent, comme dans une revue de fin d'année, sous les yeux de l'ancêtre. Pour lui, d'abord stupéfait, bientôt ennuyé, fatigué, surmené, il demande à rentrer dans son cercueil. Le silence et le repos de la mort lui paraissent préférables aux brouhahas et aux tumultes du jour.

Je le répète, on ne saurait analyser un tel livre, qui vit surtout par l'observation, le détail, l'appréciation des hommes, des faits et des choses non moins que par le tour ingénieux du récit et par le vif esprit répandu dans tout l'ouvrage par son très sympathique auteur.

THÉATRES. — Variétés. — *Le Tour du cadran.* — Les Variétés, ne voulant pas remplacer Mme Judic dans *la Roussotte,* se sont vues forcées d'interrompre les représentations de cette pièce en plein succès, et ont repris, pour finir la saison théâtrale, *le Tour du cadran,* une pièce intitulée par ses auteurs folie-vaudeville, et

qui est bien en effet le vaudeville le plus fou qui se puisse imaginer.

La pièce évidemment n'a jamais été présentée au comité de lecture du Théâtre-Français ; c'est une pièce des Variétés, et faite pour amuser un public tout disposé à rire. Aussi a-t-on ri, et de grand cœur. Christian, Baron, Léonce et Mme Théo ont eu leur succès habituel, et on ne se douterait pas, en voyant le premier, que l'on a devant soi Monsieur le maire d'une commune des environs de Paris.

Renaissance. — Ce joli théâtre vient de renouveler son affiche (10 mai) avec la reprise d'une opérette d'Émile Jonas, *le Canard à trois becs,* écrite sur un bien cocasse livret de Jules Moinaux, et qui avait déjà eu un succès bicentenaire en 1869 aux Folies-Dramatiques. On ne saurait rêver rien de plus fantaisiste ni de plus gai que ces trois actes comico-héroïques dont Vauthier, Joly, Lary, et Mmes Desclauzas et Gélabert jouent, chantent et dansent les principaux rôles. La musique d'Émile Jonas est toujours aussi leste et aussi pimpante qu'il y a douze ans. Rappelons que c'est Milher qui a créé en 1869 ce singulier marin Van Ostebal, qui avait navigué partout... excepté sur la mer.

On avait commencé le spectacle par la première représentation de *Mademoiselle Moucheron,* opérette posthume d'Offenbach, sur des paroles de MM. Leterrier et Vanloo, et qui, toute posthume qu'elle est, remonte

déjà à l'année 1870. Elle a été depuis ce temps promenée des Bouffes aux Variétés, puis à la Renaissance, pour retourner aux Variétés et aux Bouffes, d'où M. Koning l'a retirée définitivement. La pièce est fort drôle, salée par endroits, la musique peu étendue, mais très « offenbachique », et Mlle Mily-Meyer joue avec beaucoup de verve le principal rôle de cette excellente bouffonnerie qui tiendra longtemps l'affiche.

Opéra-Comique. — *La Flûte enchantée.* — C'est pour la seconde fois que M. Carvalho reprend à l'Opéra-Comique ce charmant ouvrage, dont on pourra bientôt célébrer le centenaire, et Mme Carvalho, la *Pamina* de 1879, n'a pas été moins applaudie, moins fêtée cette fois-ci qu'elle ne le fut alors. Comme en 1879 son triomphe a été complet. Mlles Bilbaut-Vauchelet et Ducasse, MM. Fugère et Furst ont eu leur bonne part de succès, et nous nous réjouissons de voir enfin l'Opéra-Comique reconquérir de plus en plus la faveur du public.

Varia. — *Une Dédicace de libraire.* — Très piquante, très fine et très vraie l'observation suivante de notre confrère Monselet dans *l'Événement,* pour protester contre l'usage qui tend à s'établir de certaines « griffes » d'éditeurs offrant leurs livres à des critiques ou autres et qui ne veulent évidemment que se garantir par ce moyen

contre la vente possible au rabais du livre ainsi offert :

« Quelques libraires — Calmann Lévy entre autres — ont imaginé d'appliquer sur la plupart des livres qu'ils envoient à la critique cette griffe : *Offert par l'éditeur*.

C'est d'un bon cœur, mais c'est très laid.

Dès qu'un volume est revêtu de cette grossière estampille, il n'existe plus aux yeux d'un amateur.

L'*offre* de l'éditeur, si cordiale qu'elle soit, a en outre cet inconvénient de souligner l'abstention de l'auteur. Il semble que l'éditeur nous dise : « Prenez toujours cela comme fiche de consolation ! Si vous n'avez pas la précieuse signature de M. A. de Pontmartin (soixantième volume de la dixième série des *Nouveaux Samedis*, pour faire suite aux premiers *Samedis*), vous aurez du moins ma griffe à moi, ce qui est bien quelque chose. »

Certes !

Je retrouve la griffe du bon Calmann : *Offert par l'éditeur*, sur un volume nouveau qu'il vient de faire paraître : *Souvenirs de la vie intime de Henri Heine*, par la princesse Della Rocca.

Puisque la princesse ne m'a pas fait l'honneur d'un envoi (Ah ! princesse, je m'en plaindrai à l'ombre de mon ami Heine !), essayons de nous consoler avec les trois mots du libraire, et répondons-lui publiquement :

Merci, Calmann ! »

L'Art d'avoir à volonté... — On connaît le reste du titre de ce livre, destiné aux parents qui désirent être fixés à l'avance sur le sexe de leurs futurs enfants. Peut-être aviez-vous pensé jusqu'ici, cher lecteur, qu'il n'y avait là qu'une mystification, ou une exploitation de quelques esprits crédules; mais il paraît que la chose est plus sérieuse qu'elle ne le paraît; car voici que la question a passé de la théorie à la pratique. Témoin cette annonce d'un petit journal de province, formulée sous le titre d'*Avis* au public, et qui vient d'être envoyée à *l'Événement* par un de ses abonnés.

« Le public est prévenu que M. Rouzières, pharmacien, 29, rue des Filatiers, à Toulouse, possède une recette infaillible pour les époux qui veulent avoir un enfant de tel ou tel sexe. Il en est tellement sûr qu'il met les consultations payables qu'après succès. Il se charge aussi de donner des conseils à ceux qui croient ne pouvoir avoir des enfants. »

L'annonce en question ne dit pas si ce pharmacien admis dans les secrets des dieux peut également indiquer la manière de n'avoir pas d'enfants; mais qui peut le plus peut le moins.

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — L'acteur Ravel (Pierre-Alfred) vient de mourir âgé d'environ soixante-sept ou soixante-huit ans, car il cachait soigneusement son âge, qn'on ne peut guère que supposer d'après l'époque de ses débuts qui datent, à Paris, de 1837; c'est au Palais-Royal,

où il a joué de 1841 à 1862, que Ravel a surtout brillé. Il a été là, pendant vingt ans, le premier sujet de la troupe si originale de ce plaisant théâtre. Toutes les pièces célèbres de l'époque ont été écrites pour lui et créées par lui. En 1863, Ravel quitta le Palais-Royal pour l'étranger où il ne réussit pas autant. Revenu en France en 1868, il entra au Gymnase où il eut quelques remarquables créations, notamment dans *le Filleul de Pompignac* et dans *Frou-Frou* Enfin, il était récemment à l'Ambigu, puis au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Le Paganel des *Enfants du Capitaine Grant* a été sa dernière création populaire.

— Le sculpteur et éminent photographe Adam-Salomon vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-deux ans seulement. C'était un artiste de premier ordre, et surtout d'une grande distinction de talent.

THÉATRES. — La salle du théâtre du Château-d'Eau vient de rouvrir ses portes avec une nouvelle exploitation lyrique, sous la direction d'un ténor de province nommé Millet. On ne saurait trop appuyer une telle tentative, semblable à celle qu'avait inaugurée, il y a un an ou deux, le ténor Leroy. La nouvelle troupe a débuté par *le Trouvère*, de Verdi, interprété d'une manière relativement remarquable, eu égard surtout à l'inexpérience de la plupart des artistes de M. Millet. Mais le baryton Auguez, de l'Opéra, la basse Paravey, le ténor Henry Prévost, et enfin Mme Rose Méryss, qui passe de l'opérette au grand opéra, et qui a chanté très honorablement le rôle d'Azucéna, tous ces artistes méritent plus que des encouragements.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 10 — 31 mai 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *L'Éloge de feu Bersot*. — M. Charles Giraud vient de lire, dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques (14 mai), une bien intéressante et touchante notice historique sur le regretté M. Bersot, décédé le 31 janvier 1880, étant directeur de l'École normale. Nous emprunterons quelques passages à cette notice.

En 1836, Bersot était venu de Bordeaux à Paris afin de concourir pour l'admission à l'École normale, il écri-

vait de Paris à sa sœur de bien jolies lettres dont nous citerons les extraits suivants.

Au lendemain du concours, il jouit un peu de Paris et de sa liberté :

« Ces jours-ci, j'appartiens à Paris, mais à moi pas du tout : c'est ce qui peut m'arriver de mieux. Je me couche et me lève tard, déjeune dans ma chambre avec quelques fruits, et vais dîner vers 5 heures. Je suis très bien servi pour 25 sous.

« Je suis allé hier au Théâtre-Français. On jouait une pièce nouvelle ; tout était plein. Mlle Mars a fait fureur. Quelle femme ! le public est encore amoureux d'elle, à cinquante-sept ans, comme il l'était il y a trente ans. Il s'élevait dans la salle des frémissements qui éclataient en applaudissements des pieds, des mains, et en acclamations. »

Quelques jours plus tard, le 2 octobre, il assiste à l'ouverture de l'École normale :

« Hier a eu lieu la séance d'ouverture. Il y avait une foule de professeurs, puis MM. Guizot et Cousin. Celui-ci, dont brillait l'œil de feu, a lu un long rapport sur l'École et presque sur chaque élève en particulier. Ce rapport est d'une remarquable sévérité. Après cela est venu M. Guizot, petit homme pâle avec un front superbe et le regard sévère. Il a parlé quelque temps sur la mission des élèves de l'École, et a fait beaucoup de sensation. »

De l'École même, où il vient d'entrer, il continue plus activement encore sa correspondance avec cette sœur préférée. Voici un passage bien fin et bien spirituel

d'une de ces lettres qui mériteraient presque d'être réunies en volume.

« A ton tour, ma chère Élisa ; je ne sais pas encore sur quoi nous causerons, mais il faut que je cause avec toi. Ce qui me désole, c'est que tu ne me dis jamais aucun secret. Jamais ton chat n'a fait tomber un peloton de fil par la fenêtre, et jamais un beau jeune homme n'est venu le ramasser et te le rapporter. Qui dois-je en accuser, le chat, le peloton, toi ou les passants ? Tout bien compté, c'est au chat qu'est la la faute. Ta chatte est vieille, il la faut remplacer et mettre un peloton sur le bord du balcon. C'est le moyen sur lequel je compte pour mes bonnes fortunes. Aussi je ne m'occupe que de deux choses dans le monde de Paris : des voitures d'abord (j'ai maintenant l'oreille aussi fine qu'un sauvage), et ensuite de regarder si les belles dames qui sont à leurs croisées ne laissent rien tomber par mégarde ; c'est un exercice très bon pour la vue, et qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes gens. Nous sommes regardés ici comme de pauvres diables, pas malins, et nous méritons bien notre réputation. Quand on a fait des thèmes et des versions pendant quatorze ans, que peut-on avoir d'aimable à dire ? »

Dans une autre lettre, il annonce l'arrivée d'un nouveau directeur de l'École qui est aujourd'hui une des illustrations de la philosophie contemporaine :

« Nous sommes ce matin dans l'attente de M. Cousin, qui va installer notre nouveau directeur des études, jeune professeur de philosophie à Versailles, sorti depuis peu de l'École normale. Il avait assisté à mon examen de philosophie devant M. Cousin ; il y prêtait grande attention, et j'ai lu quelquefois sur sa figure que j'étais dans la bonne voie... C'est un

nommé Vacherot, jeune homme très modeste et très laborieux. Quelle admirable position! »

C'est en 1871 que Bersot fut chargé de la direction de l'École normale, et c'est deux ans plus tard qu'il commença à entrer dans l'intimité de M. Thiers, au lendemain du 24 mai 1873 :

Voulant rendre permanent, nous dit M. Giraud, le plaisir qu'il trouvait à rencontrer M. Bersot et lui donner un témoignage plus particulier de sympathie, M. Thiers lui adressa, le 25 novembre 1875, le billet suivant :

« Mon cher monsieur Bersot, je vous propose de dîner encore chez moi dimanche prochain 28, et je vous dis tout de suite la ruse cachée là-dessous. Depuis plus de quarante ans mes vieux amis, tels que Cousin, Mignet, Rémusat, Duvergier de Hauranne, dînaient avec moi le dimanche. La mort, hélas! éclaircit nos rangs, et je cherche à remplir ces vides. Je voudrais donc vous habituer à ce dîner du dimanche, s'il ne contrarie pas vos autres habitudes de famille ou d'amitié. Venez en essayer. C'est le dîner des philosophes, des lettrés, etc. Vous voyez que je ne cache pas mon jeu.

« Tout à vous de cœur.

« A. THIERS. »

« A partir de 1875, M. Bersot fit donc partie de ce dîner de fondation du dimanche, auquel avaient succédé momentanément, à Versailles, pendant la présidence, les déjeuners du même jour, d'où la politique était comme bannie, et dont les sciences et les lettres faisaient

tous les frais, selon la générosité d'esprit de chacun, le maître de la maison donnant l'exemple de la prodigalité à cet égard. »

Voici un dernier souvenir des relations si fidèles, et alors si suivies, qui s'étaient établies entre Bersot et l'illustre ancien président de la République, souvenir qui trouve surtout son intérêt dans la date suprême du fait auquel il se rattache :

« Eschyle, continue M. Giraud, eut un certain soir les honneurs de la conversation. M. Thiers ayant exprimé le désir de relire ce père de la tragédie grecque, il pria M. Bersot de lui en procurer une bonne traduction. C'était aux environs du mois d'août, le mois des solennités scolaires. Or, à ce moment, M. Thiers était venu demander à Saint-Germain l'hospitalité d'une saison d'été. Le conseil municipal s'empressa, malgré les circonstances politiques, — c'était en plein 16 mai, — de lui venir souhaiter la bienvenue; à quoi M. Thiers répondit par un discours plein de convenance, eu égard à la situation, mais où respiraient le patriotisme et l'espérance. Ce discours eut beaucoup de retentissement, comme chacun sait, et Bersot, inspiré par la circonstance, en tira l'occasion d'envoyer le lendemain à M. Thiers l'Eschyle précédemment demandé, et de le lui adresser à titre de « prix du discours français ». Cette ingénieuse et sorbonnique plaisanterie fit rire aux larmes M. Thiers rajeuni autant que flatté par un suffrage si

compétent, et il y répondit sur-le-champ par la lettre suivante :

Saint-Germain, 27 août 1877.

« Mon cher maître, qui nous apprenez à tous à avoir de l'esprit et du bon sens en bon langage, je vous remercie du prix de discours français que vous m'avez décerné. Je mettrai ce volume dans ma petite bibliothèque, celle qui est non pas dans ma grande galerie, mais dans ma chambre à coucher.

« Ils sont là une centaine de volumes, légers à la main, de caractère lisible, en costume du matin, propre et décent, faits en un mot pour être lus, et non pas vus à travers des rayons éclatants de dorure. Quand je suis fatigué, un peu malade, rassasié de l'esprit de nos conservateurs, je m'adresse aux grands esprits, je ne veux vivre qu'avec eux. C'est là que vous viendrez me faire vos adieux, quand je quitterai ce monde pour l'autre, où nous devons retrouver ce que nous avons aimé et estimé.

« En attendant ce jour, il faut nous voir, car le temps qui me reste ne saurait être bien long, et, allant au plus pressé, je vous charge de vous entendre avec *Moussu Giraoud*, pour venir dîner un jour de cette semaine à Saint-Germain.

« Adieu donc, et tout à vous.

» A. THIERS. »

« Ce qui suivit, hélas ! chacun le sait : la mort de M. Thiers (3 septembre 1877), le deuil de la France, et le changement dans la direction politique du pays. »

On sait comment mourut M. Bersot : d'un cancer à la face dont les progrès journaliers ne laissaient plus, et cela depuis bien longtemps, aucun doute au patient

sur l'issue fatale de sa maladie. Voici en quels termes M. Giraud nous raconte sa fin véritablement stoïque.

« Grâce à la confiante affection des docteurs qui le soignaient, il pouvait suivre les envahissements du mal et ses progrès. L'heure de la fin lui était révélée avec une entière certitude, et Bersot en connaissait le moment précis. Ce moment arrivé, la fermeté du condamné n'y faillit pas. Les docteurs et le patient étaient seuls dans le terrible secret. Le samedi 31 janvier 1880, plusieurs de ses amis allèrent le voir vers la fin du jour. Nous lui annonçâmes l'élection de M. Havet, que Bersot complimenta du ton le plus naturel. Il remit à M. Legouvé quelques pages qu'il venait de lire et nous prîmes tous congé de lui, sans qu'un seul mot, un seul geste, un seul serrement de main fît soupçonner l'imminence de la catastrophe. Elle était cependant prévue pour la nuit même ; mais Bersot voulait en épargner les émotions à sa famille comme à ses amis et à lui-même. Le dîner de famille eut lieu comme de coutume, puis il passa dans son cabinet pour compléter de funèbres préparatifs dont nul dans son entour ne se doutait. Les lettres d'adieu, les souvenirs, les volontés suprêmes, étaient disposés sur la table de travail de ce cabinet, où nul ne devait pénétrer que le lendemain, et à son appel, selon l'usage.

Il avait même poussé la prévoyance jusqu'à comploter avec ses docteurs, pour leur assurer l'introduction

discrète de sa chambre, à l'insu de tout le monde, dès le matin, vers le moment prévu pour le dénouement.

« Le secret fut gardé ; tout s'accomplit dans l'ordre convenu, et l'amitié dévouée des hommes de l'art recueillit seule les derniers soupirs de Bersot.

« Il est mort à l'antique, comme serait mort Thalès ou Bias... »

Le Salon. — Le nouveau Salon a ouvert à la date fixée, c'est-à-dire le 1er mai. On sait que cette année c'est, non plus le gouvernement, mais la Société des artistes français elle-même qui a pris sous sa responsabilité l'initiative et l'organisation complète de l'Exposition.

Le nombre des tableaux exposés est très sensiblement inférieur au chiffre de l'année dernière : le catalogue de 1880 comprenait 7,289 numéros, celui de cette année n'en accuse que 4,942, soit une différence de 2,347 objets exposés en moins. Quelques œuvres sont particulièrement à signaler, mais en somme la moyenne de l'exposition, où l'on remarque à coup sûr un très grand nombre d'artistes distingués et de véritable talent, ne s'élève pas au-dessus de l'ordinaire. Il est évident que l'école française contemporaine comprend une quantité d'artistes fort habiles, qui ont « un faire » plein de spontanéité et qui savent exécuter d'une année à l'autre, mais un

peu trop à la vapeur, une demi-douzaine d'œuvres qui eussent suffi à remplir jadis dix ans de la vie d'un peintre. Tout se ressent de la rapidité de cette exécution hâtive, et c'est malheureusement là le caractère saillant et regrettable de nos Salons depuis une vingtaine d'années. *La Glorification de la loi,* de Baudry, qui n'est qu'un fragment de décoration picturale destinée à la Cour de cassation ; *Patrie,* d'un jeune, George Bertrand, qui débute par un coup de maître ; deux tableaux militaires de M. Alph. de Neuville, des portraits de Cabanel, de Carolus Duran, de Cot ; une immense composition officielle, *la Distribution des drapeaux*, de Detaille, qui ne nous semble pas fait pour ce genre de peinture, et quelques autres toiles de peintres moins connus, attirent surtout le public. Mais il est clair que ce n'est pas parce que la direction du Salon a changé de mains qu'il va nous naître tout d'un coup des chefs-d'œuvre, d'autant plus que les quelques « anciens » qui pourraient en faire semblent avoir pris le parti de demeurer sous leurs tentes.

Émile de Girardin prosateur et poète. — On a souvent plaisanté le style d'Emile de Girardin comme journaliste politique. Il faut dire qu'il était en ce sens beaucoup plus un improvisateur qu'un écrivain, et surtout un polémiste de premier ordre. Son style se ressentait donc de cette précipitation obligée du travail

quotidien, et aussi du choc des idées nombreuses et souvent contradictoires qui assaillaient son esprit et auxquelles il répondait à la fois dans des phrases en alinéas, hachées, saccadées, heurtées, remplies de répétitions de mots et de pensées, d'antithèses, de formules, de maximes, de sentences, etc.

D'ailleurs, pour montrer jusqu'où M. de Girardin a poussé le procédé, il suffit de donner quelques extraits des *Questions de mon temps*.

Le jour où la justice serait organisée sur les bases nouvelles que j'ai posées :

Que de haines qui s'apaiseraient !
Que de rivalités qui s'éteindraient !
Que de préjugés qui s'évanouiraient !
Que d'erreurs qui se rectifieraient !
Que de contestations qui se termineraient !
Que de procès qui s'arrangeraient !
Que d'ennemis qui se réconcilieraient !
Que de problèmes qui se résoudraient !
Que de nœuds qui se dénoueraient !
Que d'économies qui s'opéreraient !
Que de misères qui se transformeraient !
Que de larmes qui se tariraient !
Que de plaies qui se sécheraient !
Que de douleurs qui se calmeraient !
Que de maux qui se guériraient !
Que de fronts qui s'abaisseraient !
Que de fronts qui se relèveraient !
Que d'angoisses qui s'abrégeraient !

Que de supplices qui s'épargneraient !
Que d'arbitraires qui s'écrouleraient !

Ne dirait-on pas des litanies ?

Et ceci :

J'ai conclu de la liberté concédée à la liberté revendiquée;
De la liberté usurpée à la liberté restituée;
De la liberté de fait à la liberté de droit;
De la liberté factice à la liberté naturelle;
De la liberté relative à la liberté absolue;
De la liberté *mal définie* à la liberté indéfinie;
De la liberté transitoire à la liberté définitive;
De la liberté *exceptionnelle* à la liberté *rationnelle*;
De la liberté intermittente à la liberté permanente;
De la liberté *équivoque* à la liberté réciproque.

Et ainsi pendant plusieurs lignes encore, pour aboutir à cette opposition :

Enfin, de la *liberté du pouvoir* au *pouvoir de la liberté.* »

C'est, comme on le voit, l'abus de l'antithèse, du jeu de mots, de l'énumération, de l'opposition, de l'accumulation, de la comparaison, de la métaphore, de l'allégorie, de la répétition, de la phrase en partie double, et même de la rime.

Sait-on que Girardin a été aussi un moment poète ? Notre confrère Monselet cite de lui une romance dont Masini écrivit la musique, et qui est, ainsi que le déclare ledit Monselet, le comble de la médiocrité. Nous

la citerons néanmoins, tout ce qui est tombé d'une plume célèbre ou illustre ayant son caractère de curiosité :

J'AI RÊVÉ

Romance

Malheureux ! j'ai rêvé,
Dans un sombre silence,
Des instants de bonheur.
Je comptais sur l'honneur,
Je crus à la constance,
Mais, hélas ! j'ai rêvé !

Jeune et bon, j'ai rêvé
La gloire sans nuage,
La beauté sans défauts ;
Et, dans ce sommeil faux,
Je berçais leur image ;
J'ai rêvé, j'ai rêvé !

Languissant, j'ai rêvé
La fin de l'existence
Dans un jour de douleur.
Réveillé de terreur,
J'ai rêvé l'espérance ;
O mon Dieu ! j'ai rêvé !

Voici, en revanche, et comme compensation, une remarquable pièce d'un vrai poète, celui-là, — qui a eu, hélas ! le malheur de ne pas le demeurer toujours —

pièce qui a Emile de Girardin pour sujet et pour objet, et qui mérite d'être conservée comme un portrait humoristique des plus réussis.

ÉMILE DE GIRARDIN

Occidentale

Comme il marche ! Voyez : par les poudreux sentiers
De la ville aux cent bruits, par les blêmes quartiers
Où peine monsieur de Biéville,
Par la ruelle obscure et les boueux marchés,
Et par la longue rue Aboukir, oh ! voyez
Comme il marche, le chef de file !

Il est grand, Il est fort, et quand d'un pas joyeux,
Sa mèche se courbant sur Son front, à nos yeux
Il apparaît, le journaliste,
Son caissier, pressentant quelque chose de grand,
Ebloui, frissonnant, abaisse en s'inclinant
Sa visière de buraliste.

Quand le soir pour l'absinthe on va se réunir,
A l'heure où l'on entend lourdement revenir
Les employés du ministère,
On Le lit ; l'épicier a défait ses cornets
Plus d'une fois pour Lui ; pour Lui, les cabinets
De l'Europe sont sans mystère.

Certes, le grand Théo, nabab du *Moniteur*,
Sans regret donnerait, pour capter sa faveur,
Ses soyeuses boucles traînantes ;

Le joyeux Monselet, son crédit chez Péters,
Où, quand sonne minuit, il aiguise des vers
Sur les andouillettes fumantes;

Et Trim à l'œil qui rit, aux gilets évasés,
Son esprit toujours neuf en des sujets usés,
Délices des Conrarts des rues;
Et Nadar son *Géant*, et, don plus riche encor,
Les quinze poils follets, plus éclatants que l'or,
Hérissés sur ses huit verrues;

Et Mirès, ce narquois, la peau des bons messieurs
Pereire, ruinés si bien par nos malheurs
Qu'ils se revêtent de guenilles;
Et Sarcey, son oreille, effroi de l'avenir,
Si vaste que Guéroult y voulait établir
Des sépultures de familles;

Et Ponson, *Rocambole*, Hercule de tréteaux,
Et son vaste succès dans les petits journaux
Qui ne coûtent que cinq centimes;
Et le vague Neftzer, sa feuille d'allemand
Aux rares numéros, car on dit qu'on en vend
Un à peine pour cinq cents *Times* :

Et Barbier, que Véron méconnut un instant
(Ce Véron que Banville a fouetté jusqu'au sang),
Son fameux quartier de charogne;
Baudelaire eût vendu son cadavre aux yeux verts,
Balançant au gibet, qu'il nous a dit en vers,
Et que de ses dents un chat rogne.

Et pourtant Girardin, ce n'est point un pacha,
Un boyard; mais n'allez pas croire pour cela

Que la pauvreté L'accompagne ;
Emile, outre Ses biens, l'air du ciel, l'eau des puits,
A Son lorgnon encor, mèche, faux col... et puis
L'ami Feydeau, cette montagne!...

EUGÈNE VERMESCH.

LETTRES INÉDITES DE BÉRANGER. — Voici encore quelques lettres de l'illustre chansonnier, empruntées à la collection d'autographes inédits où nous avons déjà puisé pour nos lecteurs, dans notre avant-dernier numéro :

I

A Madame Lemaire.

25 juillet 1826.

Vous me dites de noyer ma vilaine fièvre, qui va toujours son petit bonhomme de chemin et dont le dernier accès a été encore assez chaud quoique plus court que les autres. « Noyez-la de vos mains ! » dites-vous. Je l'ai noyée vraiment, il y a cinq ou six jours, j'ai même manqué de me noyer avec elle. En passant négligemment d'un bateau dans un autre, je me suis laissé choir la tête la première dans notre petite rivière. J'ai complètement disparu. Il ne s'est trouvé là aucun dauphin pour me rapporter à bord, et Thiers, qui était dans un des bateaux, était tellement saisi qu'il m'a regardé faire

sans m'aider le moins du monde. Heureusement qu'il y avait peu de profondeur dans l'endroit de ma chute, et que, l'eau m'ayant soulevé, j'ai eu assez d'esprit à moi tout seul pour saisir le bord d'un bateau et me remettre sur pied. Sauf ensuite à me sécher, ce qui aurait pu être un peu long, si je n'avais pas eu de quoi changer tout de suite. Vous voyez que vos conseils viennent trop tard. Ajoutez qu'ils ne valent rien. On pensait que la fièvre en serait au moins dérangée. Mais, point! elle est revenue le jour même à son heure accoutumée. Pour que le contraire arrivât, il eût fallu que mon naufrage me causât quelque saisissement. Or vous remarquerez que je sortais de table et que mon estomac n'a nullement souffert de ce bain intempestif. Il faudra donc prendre un autre moyen pour guérir ma fièvre si elle se prolonge trop. Je voudrais bien n'être pas obligé de la couper, et j'espère encore n'en avoir pas besoin.

Thiers travaille prodigieusement ici; Tissot, qui est sensible à votre souvenir, ne travaille pas moins. Je vois même que Manuel travaille aussi beaucoup; quant à moi, je n'ai fait que le couplet de *la Bataille de Waterloo*, pour dire que je n'en parlerai jamais, et je viens de finir ma chanson intitulée *le Mont du Diable,* contre les Jésuites. C'est une longue épigramme dont le sujet me paraît très piquant. Reste à savoir comment j'ai réussi à le traiter. Je m'occupe à présent de Bellart.

Mais mon sujet est tellement poétique que j'ai peur de m'en dégoûter. Il est pourtant bien conçu ; ce serait dommage.

Vous me demandez mon avis sur mon deuxième volume. Il est le vôtre, mais je suis aussi de l'avis de ceux qui le trouvent inférieur aux deux premiers. Cinquante chansons, même bonnes, n'en vaudront jamais cent cinquante, surtout si l'on n'a pas eu permission de mettre au nombre des cinquante quelques-unes de celles qui y eussent répandu de la variété.

Observez que ce sont les plus gaies qui en général contribuent le plus aux succès. Pour bien juger tout cela, il faut tout mêler.

Nous avons eu dimanche un reste de fête : distribution de prix à l'enseignement mutuel, jeux sur la place publique, etc., etc. Dans les jeux du premier dimanche et du lundi suivant il y en avait d'assez amusants : le jeu de bague sur l'eau, la course aux canards, la cruche cassée ; et, si j'étais poète descriptif, je pourrais vous faire un millier de vers sur tout cela, mais vous savez que j'abhorre les descriptions. Les maîtresses du château s'égayent beaucoup et je passe auprès d'elles pour un homme fort aimable. Quel honneur ! Mais j'entends sonner le dîner, adieu. Aussitôt ma fièvre passée, j'irai à Paris et de Paris à Plaisance. Faites-y toutes mes amitiés. A vous de cœur.

II

A Madame Lemaire.

20 novembre 1832.

J'ai reçu votre lettre à l'instant où je me remettais en route pour Passy, ayant passé le samedi soir et le dimanche à Paris. J'aurais été vous voir dans ces deux jours si Mme Brissot ne m'eût dit que vous étiez dans vos terres. Me voilà de retour ici, bien tranquille, et je ne pense pas que ce soit moi qu'on accuse du coup de pistolet tiré sur Louis-Philippe; ce pourrait bien être vous, qui déjà avez visé Wellington. Ne vous en vantez pas, car vous finiriez par passer pour une grande maladroite.

Vous vous plaisez donc déjà dans votre propriété? Moi, je me plais beaucoup à Passy, et Paris m'ennuie de plus en plus. On va recommencer à faire de la politique de plus belle, et il faudra entendre les redites éternelles de nos gens à cerveaux étroits, de tous ces hommes qui voient révolution sur révolution sans que leur crâne s'élargisse d'un douzième de ligne, sans que leur cœur s'ouvre plus large aux véritables besoins de l'humanité. Eh! j'ai assez de ces beaux diseurs! Si

encore ils nous permettaient de déraisonner gaiement, de plaisanter à notre aise, de nous livrer à toutes les folies qui nous passent à travers la tête, dans les moments de repos dont le bon sens s'avoue la nécessité; mais point! Comme ils n'ont point de monde intérieur qui les distraie, il faut toujours que leur génie marche le jarret tendu et le front ridé. Je les ai supportés seize ou dix-sept ans; mais je me fais vieux, je n'ai plus les épaules assez fortes. Aussi je pense à passer la plus grande partie de l'hiver à Passy; j'ai à travailler jusqu'à la mi-janvier. Après ma publication faite, je serai trop heureux d'avoir un refuge pour éviter les explications que chacun se croit en droit de vous demander sur ceci, sur cela. Puis les critiques trop tardives, puis les éloges embarrassants, etc., etc., etc. Ici, j'espère éviter une partie de ces inconvénients. D'ailleurs, je vous l'ai dit, il me faut changer du tout au tout ma manière de vivre. Plus de bonne, plus de joli logement; de l'économie et de l'économie tous les jours. Vous qui dépensez largement, songez à ce que c'est que 15 ou 1600 francs par an. J'en suis là : car je dois croire Béjot, qui m'a fait mon compte. La vie que je mène ici me rapproche beaucoup de cette solution. Cependant il faudra encore plus d'une réforme. Une année passée ici me mettra à même de me débarrasser des surcharges et je pourrai ensuite continuer, même à Paris, le nouveau genre de vie que je veux adopter. Ah! si j'avais soixante ans, comme

j'irais frapper à Sainte-Périne, pour être débarrassé de l'ennui de penser à tout cela !

En voilà bien long pour arriver à vous dire que je n'irai pas demain dîner avec vous. C'est une privation, vous le savez, car votre maison est la seule où je m'amuse et de tout cœur, comme vous pouvez le voir souvent. Mais j'achève de corriger ma chanson *les Morts de Juillet*, qu'on trouve bonne, car je l'ai *essayée*, et je regrette de n'avoir pas votre avis. Mais aussi pourquoi ne me venez-vous jamais voir? Vous devriez venir me demander à dîner, vous qui n'êtes pas difficile, ou m'arriver vers une heure, et je vous mènerais promener si le temps le permettait.

Comme je pense à faire des économies, je compte, à la belle saison, aller visiter mes amis dans leurs châteaux. Vous pensez bien que le vôtre aura l'honneur de me recevoir, si vous le permettez.

Savez-vous que je suis très faché de la suppression du chant dans vos soirées. Je n'y suis pour rien, j'espère... Comment, et pourquoi? Je n'ai été fâché contre Mme Cassin que par l'idée qu'elle ne rendait pas justice à l'admiration que j'ai pour sa voix : car, du reste, je conçois très bien les caprices, quoiqu'ils m'ennuient quelquefois.

Adieu. Bien des choses au mari. A vous de cœur.

III

A Madame Lemaire.

30 janvier 1855.

Chargez-vous de tous mes remerciements pour Barthélemy ; son article du *Courrier* m'a fait un très-vif plaisir, sans me surprendre toutefois, puisque je savais qu'il était chargé de rendre compte du volume. S'il a occasion d'en dire encore quelques mots, je voudrais bien qu'il fit une petite phrase pour Lucien Bonaparte. Je pense que cela ferait plaisir au pauvre exilé, et je crois la chose possible sans aborder la politique, comme je crois l'avoir fait moi-même dans ma dédicace. Qu'en dites-vous ? Que fera-t-on au *Constitutionnel ?* Dites bien à Lemaire de ne pas s'y attirer de désagrément par rapport à moi. L'essentiel pour Perrotin, dans ce journal, c'est l'annonce payée.

Je suis très indisposé depuis samedi soir, aussi n'ai-je pu aller chez Bernard dimanche. On m'a dit que vous aviez fait faute à la soirée.

En revanche, Mlle Félix était en grand costume de bal. Tout le monde en porte.

Blanc trouve qu'elle a horriblement chanté, et qu'elle était on ne peut plus mal mise. De quoi se mêle-t-il ?

Une autre personne m'a dit qu'on vous supposait brouillée avec elle. Que de cancans ! Vous voyez qu'à Passy on sait des nouvelles. Ce n'est pas encore tout à fait les antipodes.

Il faut que vous sachiez qu'on m'a purgé deux fois depuis dimanche. Ma tête est débarrassée, mais je suis encore un peu souffrant et tout faible. J'ai une singulière santé. Je vais garder la chambre un jour ou deux, et, si le temps le permet, j'irai faire quelques petites promenades qui achèveront de me remettre.

Si vous aviez du cœur, vous viendriez me voir avec Barthélemy, au lieu de vous ennuyer tous deux à faire de l'esprit au coin du feu. A propos, savez-vous que, outre les journaux, j'ai reçu des compliments de ma prose ? Ladvocat est venu aujourd'hui, et je suis sûr pour en avoir. Ma porte était fermée et je faisais usage de mes brouillons par ordre du médecin.

Adieu, mes amitiés à Lemaire, et ne m'oubliez pas auprès de Barthélemy.

A vous de cœur.

IV

A Madame Lemaire.

15 juin 1852.

..... Vous aurez sans doute vu dans les journaux, si vous les lisez encore, que Génin a été mis à la porte par Fortoul.

Ils avaient été au *National* ensemble. Je perds à cela le moyen de rendre beaucoup de petits services, aussi en ai-je un regret bien grand. M. de Falloux n'aurait pas fait cela ; Génin n'en est rien moins que désolé.

Michelet et sa femme ont quitté Paris avant-hier pour aller vivre d'économies dans les environs de Nantes. Vu les charges nombreuses et coûteuses qu'ils ont, je crains qu'il n'aient beaucoup de peine à se tirer d'embarras.

Hier j'ai été voir Mme Hugo : Dieu ! quelle maison mise au pillage ! qelle ruine ! Ils ont reçu bien des marques de sympathie, et ce mobilier s'est bien vendu. Toute cette famille va se transporter à l'étranger : cela serre le cœur. Quand et comment reviendront-ils ?

Ce qui m'afflige autant, c'est la position de fortune

personnelle de Lamartine. Je ne connais rien de plus triste.

Le nombre des gueux et des affligés augmentera donc sans cesse autour de moi ? Je vous dirai, entre nous, que Manuel me semble à peu près ruiné. Il n'en croit rien, et c'est fâcheux, car il pourrait peut-être encore diminuer le mal.

Mais à qui vais-je parler misère? Il est vrai que vous voilà en route pour faire fortune et que votre mari s'arrondit aux Archives. Dépêchez-vous donc : cela presse. Je crains de partir sans vous avoir vus tous deux millionnaires.

Je suis un peu indisposé en ce moment ; le sang me porte à la tête, et il en résulte une fluxion qui m'a un peu empêché de dormir. Cela commence à passer. Je n'en ai pas moins été voir l'exposition des fleurs, qui est magnifique. Si j'y étais resté un quart d'heure de plus, j'aurais pu me trouver nez à nez avec le Président. Mon nez n'eût pas joué un beau rôle devant le sien. Heureusement qu'ils ne se connaissent pas.

Voici une longue lettre, écrite très-fin. J'aurais bien encore de petites choses à vous dire, mais c'est assez pour une fois.

Recevez donc toutes mes amitiés et embrassades. Judith, Fanny, tout le monde me charge de tendresses pour vous. Moi, je suis, comme toujours, tout à vous.

Recettes théatrales. — M. Lockroy, rapporteur du budget des beaux-arts, vient de déposer son rapport, qui est plein de détails curieux et intéressants. Nous donnerons ici un extrait de ceux qui concernent l'Opéra et la Comédie-Française.

Opéra. — La situation de notre première scène lyrique est, au point de vue financier, des moins satisfaisantes. M. Vaucorbeil est directeur depuis le 1er novembre 1879. Or, la première année de sa gestion, c'est-à-dire jusqu'au 1er novembre 1880, a donné les résultats suivants :

Recettes	4,066,345 fr. 92 c.
Dépenses.	4,080,847 33
Déficit . . .	14,501 fr. 41 c.

Du 1er novembre 1880 au 31 janvier 1881, date du dernier compte arrêté, on constate les chiffres suivants :

Recettes	1,052,156 fr. 56 c.
Dépenses.	1,074,167 53
Déficit . . .	22,324 fr. 97 c.

Donc l'année courante ne s'annonce pas comme devant être meilleure, comme recettes, que la précédente. Il est vrai que le directeur a encore devant lui les bénéfices à

faire des dernières pièces montées par lui, et dont voici le prix de revient comme frais de mise en scène :

Aïda	233,991	92
Le Comte Ory.	23,164	13
La Korrigane.	73,215	94
Le Tribut de Zamora	270,000	»

Comédie-Française. — Ce théâtre est, au contraire, en pleine prospérité. Deux chiffres feront connaître combien au point de vue des recettes, les dix dernières années d'exploitation ont été supérieures aux dix années précédentes :

Recettes.

De 1871 à 1880	15,496,861 fr. 38 c.
De 1861 à 1870	9,788,398 »
Plus-value en faveur des dix dernières années	5,708,463 fr. 38 c.

L'année 1880 a donné une recette totale de 1,898,349 fr. Les frais ayant été de 1,400,000 fr. seulement, il est donc resté 498,349 fr. de bénéfices nets !

Voici maintenant un intéressant tableau des représentations données de 1870 à 1880, par noms d'au-

teurs. Nous citerons seulement les plus curieux chiffres :

Répertoire ancien.

On a joué :

Molière	1,008 fois.
Racine	234 —
Corneille	122 —
Marivaux	148 —

Ce sont les seuls classiques qui aient dépassé le chiffre de cent représentations. Viennent ensuite : Beaumarchais, 76 fois; Sedaine, 55; Voltaire, 33; Regnard, 10; La Fontaine, 4, etc. — En tout 1,702 représentations de pièces anciennes.

Répertoire moderne.

Dans la même période le répertoire moderne a été joué 5,258 fois.

Emile Augier	485 fois.
Octave Feuillet	421 —
Alfred de Musset	384 —
A. Dumas fils	304 —
Victor Hugo	295 —
Paul Ferrier	224 —
Ed. Pailleron	207 —
Augier et Sandeau	195 —

Scribe et Legouvé.	140 —
Erckmann-Chatrian	134 —
Eugène Manuel.	132 —
George Sand.	116 —

On a joué MM. de Bornier, 113 fois; Sardou, 58 fois; Gondinet, 52 fois; Murger, 44 fois; Vacquerie, 16 fois; de Vigny, 11 fois, et Casimir Delavigne, 2 fois!... 2 fois en dix ans, celui qui a écrit *les Vêpres siciliennes* et *l'École des vieillards !*

Enfin, voici la conclusion du rapporteur, toute à l'honneur de M. Émile Perrin : « ... Cette prospérité est due non seulement à la façon dont sont interprétées les œuvres qui forment le répertoire du théâtre, mais aussi à la grande expérience et à l'habileté de la direction actuelle. »

Théâtres. — Opéra-Comique. — *Le Pardon de Ploërmel.* — On vient de reprendre, le 23 de ce mois, cet intéressant ouvrage de Meyerbeer pour Mlle Van Zandt, qui est en ce moment, avec Mme Carvalho et Mme Bilbaut-Vauchelet, la cantatrice la plus en vue de l'Opéra-Comique. C'est plus encore par le charme, la distinction et l'originalité de son talent, que par sa virtuosité même, que Mlle Van Zandt a réussi dans le personnage de Dinorah, créé par Mme Cabel et qui est l'un des meilleurs rôles du répertoire de Mme Patti à l'é-

tranger. Ainsi la cantatrice nouvelle détaille la célèbre valse de l'ombre d'une manière tout à fait personnelle, un peu comme doit la chanter Mme Nillsson, dont elle a certaines qualités qu'on peut qualifier d'exotiques, et qui donnent à tout ce rôle de la folle de Meyerbeer ainsi interprété un caractère bien particulier et tout à fait sympathique. MM. Dufriche, Belhomme et Bertin ont partagé le légitime succès de leur camarade. Quant à Mme Engally, elle a été acclamée et bissée pour la manière magistrale dont elle a chanté l'air ajouté jadis par Meyerbeer à sa partition pour les représentations de Londres, et qui était entendu pour la première fois à Paris.

Varia. — *Vers inédits d'Antoni Deschamps.* — Les pièces suivantes, — que l'aimable obligeance de notre fidèle collaborateur et ami M. Alexandre Piedagnel nous met à même de publier, — font partie d'un manuscrit contenant quinze morceaux d'Antoni Deschamps, la plupart d'une certaine étendue. Cet intéressant cahier a été donné par l'auteur à M. Piedagnel en mars 1868.

A LA FORNARINA.

Ah ! que fais-tu, cruelle ! Ah ! femme au cœur profane,
Sous tes baisers de feu sa jeunesse se fane.
As-tu donc oublié que tu tiens dans tes bras
Le divin Raphaël ? Et tu ne frémis pas !

Et sur ton sein, hélas ! dans une étreinte immonde,
S'éteindra pour toujours ce grand flambeau du monde !
Ah ! ne crains-tu donc pas que la Postérité
Ne te maudisse enfin pour ton impiété ?

Non, femme, ne crains rien, c'est toi qui fus sa vie,
C'est toi qui fus ses yeux, toi qui fus son génie ;
C'est par toi qu'il voyait, qu'il sentait, qu'il aimait,
Et qu'au foyer du Beau son âme s'enflammait.

TRADUIT DE MANZONI.

Vois-tu, mon fils, vois-tu cet homme qui là-bas
S'avance, sous un dais, entouré de soldats,
D'armes par le soleil de tous côtés frappées,
Et comme tout flanqué par un rempart d'épées ?
Eh bien, mon fils, eh bien, cet homme que voilà,
Cet homme étincelant, cet homme un jour mourra !

CATON D'UTIQUE.

. . . .
Le grand Caton d'Utique, à ses derniers instants,
Consolait les vieillards, embrassait les enfants,
De César irrité détournait la vengeance
Et pour la ville entière implorait sa clémence.
Enfin il demanda son glaive ; ses amis
Ne pouvaient refuser ce qu'ils avaient promis.
Mais, pour que sa pensée atroce fût trompée,
Dans les mains d'un enfant ils mirent son épée.
Et l'enfant se disait : « Je puis la lui porter,
Tous les petits oiseaux commencent à chanter ;

Il voudra voir encor cette belle journée. »
Mais l'âme de Caton ne fut point étonnée ;
Des mains de l'innocent il prit le triste don,
Se coucha sur son lit, et relut le *Phédon*,
Et, quand il eut fini cette grande lecture,
Remercia les Dieux et la sainte Nature,
Et, prenant son épée avec sa forte main,
Se pencha sur le fer et se perça le sein.

Ta mort est belle, ancien, sur ces lointaines rives ;
Mais la sueur de sang du jardin des Olives,
Mais le Christ regardant la mort avec effroi,
Tout cela, vieux Romain, est bien plus grand que toi !

PETITE GAZETTE. — BIBLIOGRAPHIE. — Notre collaborateur M. Charles Henry vient de publier chez Baur, libraire de la Société de l'histoire de l'art français, les *Mémoires inédits de Charles-Nicolas Cochin* sur le comte de Caylus, Bouchardon et les Slodtz. Le manuscrit de ces précieux mémoires avait été légué par leur auteur à la bibliothèque du Roi, par testament daté de 1790. « Je donne et lègue à la bibliothèque du Roi, dit Cochin dans ce testament, dont M. Henry nous a conservé la copie, le manuscrit de ma main qui se trouvera chez moy, intitulé : *Anecdotes*, comme un monument relatif aux arts dont j'ay eu la connaissance. » — Livre très curieux, rempli, en effet, d'anecdotes et de récits intéressants, et qui est en outre édité avec un grand soin et aussi un grand luxe par notre érudit collaborateur.

— Signalons encore *l'Empereur Charlemagne* de M. Lucien Double, livre dans lequel, ainsi qu'il l'a fait pour *le Roi Dagobert*, pour *Brunehaut* ou les empereurs *Claude* et *Titus*, notre aimable confrère nous restitue un Charlemagne un peu

dégagé de beaucoup de faits et de récits trop souvent légendaires. C'est le « vrai » Charlemagne que M. Double nous présente, et son livre, luxueusement édité chez Fischbacher, constitue, en effet, à ce point de vue, un document des plus curieux à lire, et à conserver surtout pour être toujours utilement consulté.

NÉCROLOGIE. — L'amiral La Roncière Le Noury vient de mourir à l'âge de 68 ans. Son nom a surtout été rendu populaire par les grands services que lui doit la défense de Paris en 1870 comme chef des troupes de la marine employées dans nos forts pendant le siège. C'est lui qui dirigea la malheureuse affaire du Bourget, que fit échouer dès les premières heures le manque de renforts. L'amiral a publié chez Plon le récit détaillé des opérations militaires accomplies à cette époque sous ses ordres. Il était, au moment de sa mort, président de la Société de géographie.

— M. Duvergier de Hauranne vient de mourir à l'âge de 83 ans. Il est surtout connu, et laissera même son nom à la postérité, grâce à la publication de son important ouvrage documentaire *Histoire du gouvernement parlementaire en France.* C'est même ce beau livre qui lui a valu son entrée à l'Académie française, où il a remplacé le duc de Broglie au mois de mai 1870.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1881

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — L'apparition du nouveau volume de Victor Hugo, *les Quatre Vents de l'esprit*, a été le grand événement littéraire de la quinzaine. Dans ce livre, où il aborde à la fois tous les genres de la haute et grande poésie, le lyrique, l'épique ou le dramatique, l'illustre poète montre encore une puissance de conception et d'exécution vraiment merveilleuse. Certes, tout n'est pas égal dans cet ouvrage considérable et d'une

si vaste étendue; mais, en tenant compte des défaillances si compréhensibles chez un poète au terme à la fois de sa vie et de sa carrière, le dernier livre d'Hugo offre encore un intérêt extraordinaire, et il sera, dans tous les cas, une cause nouvelle d'étonnement pour notre génération, qui assiste encore à l'épanouissement et comme à la troisième floraison de ce grand génie qui a déjà donné à deux générations antérieures ses œuvres les plus illustres et les plus grandioses.

Le jour même où paraissait le dernier volume d'Hugo, un homme éminent dans la science rendait le dernier soupir. M. Littré, que les journaux tuaient périodiquement depuis deux ans, a succombé à une longue maladie qui depuis longtemps, en effet, ne laissait plus d'espoir. On a tout dit de M. Littré quand on a nommé son *Dictionnaire universel de la langue française*, cet ouvrage monumental qui demeurera éternellement son titre de gloire. Mais combien d'autres travaux moins populaires ce travailleur infatigable n'a-t-il pas accomplis! Toujours sur la brèche, il a publié de toutes parts des travaux scientifiques ou philologiques qu'une main intelligente et sûre se prépare déjà, assure-t-on, à réunir en volumes.

On a beaucoup parlé, durant sa vie, de M. Littré comme du plus irréconciliable des libres penseurs. Il paraît qu'il faut beaucoup atténuer l'opinion qu'on s'était faite à ce sujet. Littré respectait si bien les croyances

des siens qu'il finit par s'en rapprocher quelque peu, et qu'avant de mourir il s'est fait baptiser.

Son corps a été porté à l'église, ce qui a donné lieu à une double scène de scandale, à la porte de la maison mortuaire d'abord, au cimetière ensuite, où des partisans de la libre pensée ont cru devoir protester par des discours contre la manifestation religieuse, qu'ils prétendaient être en désaccord avec les idées et la volonté même de Littré. Cet homme doux et bon, donnait l'exemple de la vie de famille la plus honorable. Sa femme et sa fille pratiquaient avec assiduité leurs devoirs religieux, et, loin de froisser des sentiments qui n'étaient pas les siens, Littré les encourageait en quelque sorte par la convenance avec laquelle il les supportait, si bien qu'il a quitté la vie avec cette pensée consolante qu'il en existait peut-être une meilleure.

Quelques jours avant Littré mourait également un écrivain de l'esprit le plus distingué, M. Grenier, rédacteur principal du *Constitutionnel,* ancien normalien, et qui était à l'École du temps des About, des Hervé et des Sarcey. C'était une plume solide et vaillante à tous les points de vue, et un homme de grand cœur et plein de dévouement.

Depuis est mort aussi Louis Jourdan, qui fut l'un des rédacteurs les plus connus du *Siècle*. Mais ce polémiste politique et religieux mérite mieux qu'une courte mention nécrologique, et nous reviendrons sur sa vie et sur

ses doctrines dans un prochain numéro. Jourdan, d'ailleurs, est mort loin de Paris, — à Alger, — et au moment où des préoccupations de tous genres, politiques et autres, ont un peu plus exclusivement fixé l'attention publique.

Nous n'avons à parler ni du voyage de Cahors, ni des deux scrutins de liste et d'arrondissement, toutes questions palpitantes qui ne regardent pas notre *Gazette*. Nous préférons consigner ici le grand succès de la vente de l'admirable collection Double, qui comprenait, en meubles du XVIIIe siècle, en tableaux et en objets d'art, de véritables merveilles. On en jugera d'ailleurs par le chiffre total de la vente, qui a atteint, en cinq ou six vacations seulement, 2,610,000 francs.

Les amateurs d'œuvres d'art étaient en même temps attirés par l'exposition à l'hôtel Sedelmeyer du tableau du peintre Munkacsy, *Jésus devant Pilate,* toile admirable, d'une composition à la fois si sévère et si mouvementée, d'un coloris si puissant, et qui eût été la merveille et l'étonnement du Salon de peinture si un retard dans la terminaison de son tableau n'eût pas empêché l'artiste de l'y envoyer. On dit que cette toile magnifique est vendue à l'étranger. Nous ne saurions trop le regretter; elle eût été chez nous à sa meilleure place dans notre musée du Luxembourg, cette préface obligatoire de l'entrée définitive dans l'immortalité du Louvre.

Laissez-nous, pour finir, vous mettre en garde contre une supercherie littéraire assez piquante. On vend en ce moment *les Mémoires de M. Claude,* l'ancien chef de la sûreté à la préfecture de police. Or M. Claude n'a jamais rien écrit de sa vie, et surtout n'a jamais rien voulu écrire qui ressemblât à des mémoires. Personnellement, nous l'avons rencontré il y a quelques années chez un libraire de nos amis qui, devant nous, lui demanda de lui fournir, à l'aide de ses souvenirs judiciaires et policiers, la matière d'un volume dont il lui offrit un prix assez élevé. Non seulement M. Claude refusa, mais il refusa précisément en basant ce refus d'abord sur son manque absolu de l'habitude d'écrire, et surtout sur sa ferme volonté de ne point imiter Canler, et de garder pour lui des révélations dont le devoir professionnel l'obligeait à conserver le secret. Donc ces *Mémoires de M. Claude* sont tout simplement une spéculation de librairie : on y trouve du vrai et du faux, de l'amusant et de l'ennuyeux, un peu de tout enfin, et parfois même de l'intérêt. C'est, en somme, l'œuvre d'un compilateur habile, mais posthume, car l'auteur nommé de ces prétendus mémoires est, nous ne saurions trop le répéter, celui qui y a le moins travaillé !

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *La Jeune Troupe.* — M. Émile Perrin, à qui la critique reproche, avec une persistance qui ne se lasse pas, de trop faire jouer les chefs illustres

de sa troupe, au détriment des moins célèbres parmi les sociétaires ou les pensionnaires, de ce qu'on nomme enfin à la Comédie-Française « la jeune troupe », M. Perrin vient enfin de se décider à rompre pour un moment avec ses habitudes et à confier à de nouveaux interprètes des rôles créés ou repris par les meilleurs de ses sociétaires. C'est ainsi que, coup sur coup, nous avons vu reprendre dans *le Monde où l'on s'ennuie*, dans *le Mariage de Figaro* et dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, les principaux rôles par des jeunes, au lendemain même de leur création ou de leur reprise par les maîtres vétérans de la rue de Richelieu. On ne saurait trop louer M. Perrin de cette heureuse concession aux avis de la critique, qui lui a fait sagement remarquer que c'était se préparer pour plus tard de durs mécomptes que de laisser trop longtemps sans emploi et sans la préparation et l'étude suffisantes de la scène les jeunes gens, qui sont, en somme, l'espoir de l'avenir, lorsque l'âge ou la mort auront fait dans les hauts rangs de l'illustre société des vides, hélas! inévitables.

C'est Truffier, un des plus intelligents parmi les jeunes, qui a repris, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, le rôle du sous-prefet, si gaiement créé par Coquelin. C'est une physionomie bien spirituelle et bien vivante que Truffier, qui est un des sociétaires les plus proches à nommer. Mais il ne faut pas le sortir de ses aptitudes ni de son emploi, et il nous semble que M. Baillet eût mieux

convenu à ce rôle de sous-préfet, plus goguenard que sérieux, mais dont Truffier exagère encore la goguenarderie. En revanche, nous n'avons qu'à louer Prudhon reprenant, après Got, le rôle de Bellac. Il y a réussi précisément avec certains de ses défauts, dont il a su dans la circonstance présente se faire de précieuses qualités.

La reprise du *Mariage de Figaro* nous a valu une bien curieuse distribution des principaux rôles. Il suffit de nommer Coquelin cadet dans Figaro, Silvain dans Basile, Laroche dans Almaviva, Mlle Barretta dans Suzanne et Mme Tholer dans la comtesse. Et ce qu'il faut louer dans tous ces artistes reprenant, après tant de maîtres illustres, ces grands rôles imprégnés de telles traditions, c'est qu'ils ont eu l'esprit de ne trop copier personne. L'espiègle Barretta et le fantaisiste Coquelin cadet sont demeurés espiègle et fantaisiste ; aussi avons-nous eu un Figaro et une Suzanne des plus intéressants. Quant à Mlle Tholer, elle est la beauté et la distinction mêmes, tout à fait grande dame, bien que, — et c'est là un reproche qui ne doit point lui être désagréable, — elle paraisse un peu jeune pour cette belle comtesse qui commence à entrer dans sa maturité.

La reprise de *Mademoiselle de Belle-Isle* nous a montré Mlle Bartet et M. Volny s'essayant pour la première fois dans les personnages de l'héroïne de la pièce et du chevalier d'Aubigny. Mlle Bartet a une grande intel-

ligence, mais ses moyens sont restreints. Elle joue le rôle de Mlle de Belle-Isle avec un feu et une chaleur qui ne se démentent pas, elle est pleine d'émotion et de dignité dans la belle et dramatique scène du troisième acte; mais par moments ses forces la trahissent. Elle n'en demeure pas moins une artiste aussi précieuse qu'accomplie, et on ne peut lui demander que de modérer ses efforts, dans l'intérêt même de la vérité de son personnage.

Quant à M. Volny, il nous a semblé que l'excursion qu'il vient de faire dans le drame, au théâtre de la Gaîté, ne lui a pas été profitable. Il y a perdu un peu de la grâce et du charme de sa tenue et de sa voix; puis il a pris, dans la trop longue fréquentation de la troupe plus ou moins homogène dont il a été pendant trois mois le premier sujet, certaines habitudes de gestes et de paroles qui peuvent être de mise au square des Arts-et-Métiers ou à la Porte-Saint-Martin, mais qui sont presque choquantes à la Comédie-Française. On nous dit que M. Volny est engagé pour plusieurs années au Vaudeville et qu'il y débutera dès que son engagement sera terminé à la rue de Richelieu. Nous regrettons cette détermination, et nous regrettons surtout que M. Perrin ait laissé M. Volny émigrer d'abord à la Gaîté, pour lui rendre ensuite sa liberté entière. Ce jeune artiste avait, en effet, pour ses débuts, repris Chatterton en véritable comédien, et il y a en lui de

bien précieuses qualités qu'on a peut-être eu le tort de ne pas laisser se développer à temps, et qui, hélas! s'épuiseront trop vite sur des scènes moins respectueuses du bon goût et de la tradition.

THÉATRES. — Gymnase. — *Madame de Chamblay.* — On vient de reprendre avec un certain succès cette jolie pièce d'Alexandre Dumas père, « cette fleur d'automne qui, comme il le disait dans sa préface, venait de pousser la soixante-sixième ou la soixante-septième dans son jardin dramatique ». Elle était destinée à la Porte-Saint-Martin; mais, ce théâtre ayant fermé, elle fut jouée pour la première fois, le 4 juin 1868, par les artistes en société dans la salle Ventadour. Les interprètes étaient : Brindeau, Charly, Laroche et Schey; Mlles Dica-Petit et Decamps. La pièce réussit complètement, et passa, le 31 octobre suivant, à la Porte-Saint-Martin, qui rouvrit alors pour en voir continuer le succès.

L'interprétation d'aujourd'hui est très satisfaisante. Achard traite avec beaucoup de rondeur le personnage de sous-préfet, créé par Brindeau, et Landrol tient convenablement le rôle assez odieux de M. de Chamblay. Mlle Jullien, qui succédait à Mlle Dica-Petit, se tire avec intelligence du rôle quelque peu difficile de Mme de Chamblay.

On a repris en même temps le joli vaudeville de Mme de Girardin, *le Chapeau d'un horloger*, dans

lequel Saint-Germain s'est montré des plus amusants.

Vaudeville. — *Un Voyage d'agrément.* — En fait d'agrément, les pièces d'été en général n'en ont guère, et n'en donnent pas davantage aux directeurs, impuissants à lutter contre 30 degrés de chaleur. C'est là une règle que le Vaudeville a voulu confirmer par une brillante exception. *Le Voyage d'agrément,* de MM. Gondinet et Bisson, s'annonce, en effet, comme devant être un grand succès, et tout fait présumer que M. Bertrand n'aura pas à fermer les portes de son théâtre cette année. La pièce est amusante, sans longueur, d'un comique qui n'a rien d'excessif et ne tombe pas dans la charge, et elle est interprétée par Dupuis. Lui seul, et ce serait assez. Mais il n'est pas seul, et MM. Carré, Vois, Boisselot, le secondent brillamment. Mlle Lesage serait parfaite aussi si elle parvenait à se corriger d'un défaut de prononciation qui devient de plus en plus *prononcé.* Ajoutons que pour le rôle de jolie femme que lui ont donné les auteurs de la pièce, elle porte à merveille le physique de l'emploi.

Porte-Saint-Martin. — *Le Prêtre.* — Le drame, que l'on croyait bien mort après l'insuccès de *Diana*, vient de renaître de ses cendres une fois de plus, et si la saison n'était pas si avancée, on pourrait prédire à cette résurrection une assez longue durée. *Le Prêtre,* en effet, l'œuvre de début de M. Charles Buet, ne se traîne pas dans l'ornière banale qui a vu cahoter et sombrer tant

de fois la machine mélodramatique. C'est une œuvre originale et dont une scène puissante, celle qui met face à face l'abbé Patrice avec Olivier Robert, produit un véritable effet d'émotion. Ces deux rôles, du reste, forment à eux seuls toute la pièce; mais ils sont magistralement tenus par Taillade, qui a rencontré dans ce rôle du prêtre sa meilleure création, et par Laray, qui déploie dans le personnage d'Olivier Robert les qualités d'énergie et de passion qui étaient indispensables pour supporter un rôle véritablement écrasant. La presse a été unanime pour féliciter M. Clèves d'avoir accepté et monté, à ce moment de l'année, un drame d'un auteur qui était inconnu, et qui ne l'est plus.

Débuts à l'Opéra. — M. Vaucorbeil profite de la saison d'été, qui rend les représentations moins solennelles et aussi un peu moins suivies, pour essayer ses nouvelles recrues. C'est ainsi que nous avons assisté à l'intéressant début (6 juin) de Mlle Griswold dans le rôle d'Ophélie d'*Hamlet*. Mlle Griswold est cette jeune et séduisante Américaine qui a obtenu, l'an dernier, au Conservatoire, le premier prix de chant et le deuxième prix d'opéra. Elle a un charme exotique tout particulier qui rappelle un peu les Nillsson et les Van Zandt. Aussi, comme sa voix est pleine d'ampleur et d'agilité, elle a réussi à tous les points de vue, malgré le trouble et la peur qui la possédaient. Après le troisième acte, Mlle Griswold a été l'objet de deux rappels. La voici

donc de la maison, et nous souhaitons surtout qu'elle y reste.

Deux jours plus tard, le 8 juin, Mme Lacombe-Duprez, cantatrice de province bien autrement expérimentée que Mlle Griswold, a paru pour la première fois dans la reine des *Huguenots*, qu'on jouait ce soir-là pour la 702e fois. Ce qui manque à la nouvelle venue, ce n'est ni l'acquis, ni l'habileté, ni même la puissance de la voix, c'est surtout le charme qui a valu à Mlle Griswold une si bonne part de son succès. Puis, chose bien étonnante pour une cantatrice depuis si longtemps éprouvée, Mme Lacombe-Duprez a eu autant d'émotion que si elle se montrait pour la première fois sur la scène. Elle est, à coup sûr, inférieure à Mlle Daram et même à Mme Franck-Duvernoy. Elle pourra cependant être utilisée comme cantatrice légère de second plan.

Le même soir, M. Maurel chantait pour la première fois le petit rôle de Nevers, auquel il a donné tout de suite une réelle importance, grâce à l'originalité de son jeu plus encore qu'au charme de sa voix, dans ce personnage qui est l'un des moins chantants du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

Varia. — *Vers inédits.* — La première des deux pièces inédites qui suivent emprunte une sorte d'actualité au dernier triomphe remporté par Mlle Krauss dans *le Tribut*

de Zamora. Elle a pour auteur M. Léon Masson, mort il y a quelques années, et qui a été le dernier préfet du Nord nommé par l'Empire, lors de l'avènement du ministère Ollivier. Léon Masson était à la fois artiste, musicien et poète ; c'est au sortir d'une représentation de *Fidelio* aux Italiens qu'il adressa à la Krauss le sonnet que nous reproduisons ci-dessous :

A MADEMOISELLE GABRIELLE KRAUSS.

Il le sait donc enfin, il le sait, le vulgaire,
Il le sait aussi bien que l'artiste enchanté,
Qu'incomparablement vous êtes la première,
Que du chant vous avez conquis la royauté !

A vos pieds les bouquets, des loges, du parterre,
Viennent aussi tomber quand vous avez chanté ;
Le public ébloui voit dans la salle entière
Que la passion est l'Idéale Beauté !

Que ce public ému frémisse et vous acclame,
Que son cœur tout à coup s'allume à votre flamme,
Dans votre émotion vous semblez l'ignorer.

Qu'importe ? Il vous suffit de l'extase suprême
De chanter pour vous seule et de sentir vous-même
L'ivresse de vos pleurs en le faisant pleurer !

Décembre 1869.

LÉON MASSON.

— Les strophes suivantes ont été adressées, par

l'auteur de *Melænis* et de *la Conjuration d'Amboise,* à une dame du monde qui avait lu devant lui, dans une soirée, des fragments de ses poésies. Ces jolis vers, chaleureusement inspirés et qui témoignent d'une admiration où le cœur semble prendre sa grande part de reconnaissance, sont absolument inédits. Nous nous en sommes convaincus d'ailleurs à l'aide de la dernière édition des poésies complètes de Bouilhet que vient d'éditer Alph. Lemerre.

A MADAME X.....

Vers fortunés que dit sa voix sonnante !
Nus, orphelins, elle a jeté sur vous,
Comme un manteau, son âme rayonnante.
De votre sort que l'auteur est jaloux !

Oh ! soyez pleins de grâces inconnues !
Des plus beaux chants égalez la douceur,
Puis bercez-vous à ses lèvres émues
Et, s'il se peut, glissez-vous dans son cœur !

Moi, cependant, qui n'oserais vous suivre,
Souvent, hélas ! pâle et l'esprit troublé,
Je baiserai, sur la page du livre,
La strophe heureuse où sa voix a tremblé.

LOUIS BOUILHET.

M. Cousin et le Saint-Siège. — Un procès récent vient de révéler un incident fort curieux de la vie du philosophe Cousin. Les héritières d'un M. Bonnety, ancien

propriétaire des *Annales de philosophie chrétienne*, étaient en procès avec l'abbé Perny, ex-rédacteur de cette revue, qui avait, — c'est le cas de le dire, élevé autel contre autel, en fondant une revue rivale sous le titre de *Nouvelles Annales de philosophie catholique*. Les héritières Bonnety accusaient l'abbé Perny d'avoir détourné de la succession, entre autres documents importants, des lettres de Mgr Sibour, du pape Pie IX, de l'abbé Maret, de M. de Falloux et de M. Cousin, relatives à des démarches faites pour préserver de la censure du Saint-Siège l'ouvrage de ce dernier ayant pour titre *Du Vrai, du Beau et du Bien*. Les lettres de M. Cousin ont été lues au cours du procès, et sont des plus curieuses.

L'éminent philosophe avait remis à Mgr Sibour la lettre suivante, destinée au Saint-Père, et dans laquelle il faisait une complète soumission :

Paris, le 30 avril 1836.

Très Saint Père,

Monseigneur l'archevêque de Paris a bien voulu me communiquer une lettre de Votre Sainteté, remplie de tant de bonté et si digne du cœur paternel de Pie IX que je cède au besoin de vous en exprimer ma sincère et profonde reconnaissance. Oui, Très Saint Père, on vous a dit vrai : loin de nourrir aucun mauvais dessein contre la religion chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre vénération ; j'aurais horreur de lui porter directement ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le triomphe et la propagation du christianisme que je place toutes mes espérances pour

l'avenir de l'humanité. Affligé d'avoir vu autrefois mes intentions trahies par de fausses apparences, j'ai voulu, en ces derniers temps, faire un livre de philosophie entièrement irréprochable, et, ne me fiant point à mes sentiments les plus sincères, à mes études, à mon âge, j'ai recherché les conseils d'amis sage et pieux, d'ecclésiastiques éclairés et autorisés.

Les sacrifices d'amour-propre ne me sont rien auprès du grand but que je poursuis : l'établissement d'une philosophie irréprochable, amie sincère du christianisme. Si donc, malgré tous mes soins et ceux de mes doctes conseillers, quelques passages nous avaient échappé qui pussent troubler le cœur de Votre Sainteté, qu'on me les signale et je les ôterai de bien bon cœur, ne demandant qu'à me perfectionner sans cesse, et moi et mes humbles écrits.

Tels sont mes sentiments, Très Saint Père. Fiez-vous à votre cœur et, j'ose le dire aussi, à ma parole. C'est celle d'un homme qui n'a jamais trompé personne et qui, touchant au terme de sa carrière et voué à la retraite, ne connaît aucun intérêt sur la terre capable de lui faire prendre un masque et déguiser ce qu'il croit la vérité.

Je mets à vos pieds, Très Saint Père, l'hommage de mon respect filial.

VICTOR COUSIN,
Membre de l'Institut, ancien ministre de l'instruction publique.

Sur ces entrefaites, le livre, malgré les négociations entamées, n'en était pas moins mis à l'index, ce qui fit que Mgr Sibour jugea à propos de ne pas envoyer la lettre. Elle n'en arriva pas moins à destination, M. de Falloux en ayant imprudemment envoyé une copie au Saint-Père. Ce dernier ne s'en contenta pas, et exigea

de nouvelles soumissions de M. Cousin, qui les lui envoya dans une lettre dont voici un extrait :

Paris, le 19 août 1856.

. . Il m'est bien doux de pouvoir consoler et réjouir le cœur paternel de Votre Sainteté, et de répondre à tous les sentiments affectueux qu'elle daigne m'exprimer, en l'assurant sincèrement que, loin d'éprouver le moindre embarras à adhérer aux articles mentionnés dans la lettre apostolique, je le fais bien volontiers, pleinement et sans réserve... J'aime à ajouter que je saisirai avec empressement toutes les occasions qui se présenteront de rendre encore hommage à la vérité. Fiez-vous à moi, Très Saint Père, votre confiance ne sera pas trompée. Jamais le christianisme ne souffrira de ma part le plus petit dommage. Puissiez-vous un jour reconnaître que, dans la mesure de mes forces et selon la nature de mes travaux, je n'ai pas été tout à fait inutile à cette grande et sainte cause.

Mais le guignon poursuivait M. Cousin et son livre, qui, malgré tout, resta à l'index, et le philosophe dut s'en consoler en disant : « Plus j'accorde, plus on exige », réflexion que la sagesse aurait pu lui suggérer tout d'abord, et qui lui aurait évité bien des déboires.

Le mot Bienfaisance. — Notre collaborateur Thénard, de Montpellier, nous fait la communication suivante au sujet du mot *bienfaisance*.

En 1728, dix ans après avoir été chassé de l'Aca-

démie française par des confrères trop fervents adorateurs du roi Louis XIV, l'abbé de Saint-Pierre publiait deux petits volumes intitulés : *Ouvrages sur divers sujets, etc.*, et ces volumes étaient revêtus de l'approbation suivante : « J'ai lu par ordre de monseigneur le garde des sceaux un manuscrit qui a pour titre : *Projet pour perfectionner l'éducation des Collèges*, et j'y ai trouvé de très bons principes pour élever les jeunes gens à la vertu.— Fait à Paris, ce ceptième may 1728. Signé : Dachet. »

L'auteur débutait ainsi dans son avertissement : « Je me sers dans cet ouvrage du mot *bienfaisance,* que je crois nouveau ou renouvelé, et je m'en sers pour les raisons que j'ai expliquées dans un discours pour perfectionner les langues, où je démontre qu'il est à désirer, dans toutes les langues, qu'il s'y forme des mots nouveaux quand ils sont nécessaires ou pour abréger le langage, ou pour signifier certaines différences entre divers sentiments que d'autres mots n'expriment pas ni avec la même brièveté, ni avec la même clarté, ni avec la même précision. Nous n'avons point dans notre langage d'autre mot qui exprime précisément *l'action du bienfaisant*, *l'action de faire du bien, de faire plaisir*, *de procurer des avantages aux autres hommes* : il est vrai que nous avons les mots *amour* ou *charité envers le prochain;* mais ce sont quatre mots pour un......... Quiconque voudra dans cet ouvrage substituer les quatre mots *charité envers le prochain* au mot *bienfaisance,* sentira

souvent qu'ils n'expriment point précisément la même idée que *bienfaisance*, etc. »

Est-il besoin de dire que l'abbé de Saint-Pierre emploie à chaque page dans son projet d'éducation ce mot *bienfaisance* qu'il croyait avoir renouvelé ou inventé. On a répété que l'abbé de Saint-Pierre trouvait peu de lecteurs et qu'il passait aux yeux de ses contemporains, comme Fénelon aux yeux de Louis XIV, pour *l'esprit le plus chimérique* du royaume ?

Évidemment l'homme ou plutôt l'écrivain qui, après les désastreuses et funestes guerres de Louis XIV, prêchait la *paix universelle*, avait le tort de devancer son siècle ; faut-il lui savoir mauvais gré de cette illusion qui devait séduire plus tard et qui séduira encore des esprits généreux que le mot *bienfaisance* ne laissera pas insensibles ?

Si l'abbé de Saint-Pierre put douter à l'heure de la mort, en 1743, de la popularité de ses ouvrages, il eut du moins la satisfaction de voir que son invention du mot *bienfaisance* était acceptée et fournirait une longue carrière dans la postérité.

L'abbé de Saint-Pierre mourut sans pouvoir entrer à l'Académie. Ses confrères restèrent implacables durant vingt-cinq ans, et pourtant, des vingt-quatre académiciens qui déclarèrent l'abbé de Saint-Pierre indigne de siéger dans une compagnie dont le grand roi avait été le protecteur, quels sont ceux qui ont laissé un plus pur

souvenir dans notre littérature que celui dont le cœur a trouvé le mot de *bienfaisance?*

Ce fut donc en 1728 que cet harmonieux et noble vocable entra dans la langue, et la philosophie du XVIIIe siècle ne manqua pas de lui faire un sympathique accueil.

En 1762, les académiciens voulurent bien le recevoir comme français dans leur dictionnaire.

C'était réparer, autant qu'il était en eux, la décision injuste de leurs devanciers.

Une Réclame poétique. — Les réclames, quand elles n'ont pas le mérite d'être absolument grotesques, sont généralement assez niaises, et supposent chez le public une sottise... qu'il justifie peut-être quelquefois. Aussi est-il curieux de récolter celles qui sont faites avec esprit et adresse ; et du nombre de ces dernières est la suivante, qui célèbre, en vers fort élégamment tournés, les mérites de l'eau de Vernet. Nous l'empruntons à la livraison de *l'Artiste* du mois de mars :

LA PERLE DES EAUX

Stances dédiées à M. Raoul Bravais.

Dans les gais ateliers pleins d'un rire sonore,
On fabrique des fleurs à grands coups de ciseaux,
Des fleurs qui n'ont jamais, au lever de l'aurore,
Entendu le joyeux madrigal des oiseaux :

Elles passent, au front des marquises coquettes,
Sans laisser le parfum de leurs sœurs des jardins,
Ne provoquant jamais l'extase des poètes
Qui se traduit toujours par des alexandrins.

Au fond des bois ombreux promenez, au contraire,
Votre triste pensée ou vos rêves joyeux,
Quand une violette au bord d'une onde claire
A fleuri, c'est en vain qu'elle échappe à vos yeux.

Tout à coup son parfum, inconscient Bazaine,
La trahit, et bientôt cette modeste fleur
Répand autour de vous son odorante haleine
Qui réveille les sens et qui grise le cœur.

Concurrence de l'homme à la mère nature,
Tu seras toujours belge et tu perdras ton temps !
On imite Baron et sa voix claire et pure,
Mais on n'imite pas le chevalier Printemps !

Comme les fleurs, les eaux minérales et saines
Sont un céleste don que la terre a reçu.
L'imitateur a beau se donner mille peines,
C'est dans l'œil qu'il se met le doigt à son insu.

Non, le siphon n'est pas ce qu'un vain peuple pense ;
A l'eau de Seltz chacun de nous peut dire adieu !
En vain le syndicat des fabricants s'avance,
Il restera toujours impuissant contre Dieu !

Car c'est Dieu qui voulut, distillateur suprême,
Nous fabriquer une eau qu'on ne contrefait pas,
Et cette eau, qui pour filtre a la terre elle-même,
L'univers désormais doit la prendre au repas.

Salut à toi, salut, Clicquot de la nature,
Rœderer des grands bois, Johannisberg des monts !
Perle des eaux, salut à toi qui, fraîche et pure,
Rends la force et la vie à nos frêles poumons !

Salut, eau de Vernet, fille des blondes fées,
Nymphes à qui la Grèce éleva des autels !
Chacun voudra t'offrir couronnes et trophées,
Excepté les neveux des oncles... immortels.

Bravais, cessez de vaincre ou je cesse d'écrire !
Non content de couvrir vos impuissants rivaux
De fers... dialysés... que tout le monde admire,
Vous êtes le Colomb de la perle des eaux.

Tandis que nous passions, insouciant, près d'elle,
Ignorant ses trésors de force et de santé,
Vous nous avez montré cette source immortelle
Cachée au fond d'un puits comme la Vérité.

Chimiste ingénieux, si ma muse indiscrète
Vous adresse ces vers indignes, pardonnez...
Car, pour vous célébrer aujourd'hui, je regrette
De n'être pas Shakspeare ou Boil...eau de Vernet.

V. N.

VARIÉTÉS

POÉSIES INÉDITES DE LOUISE COLET

Nous trouvons, dans les lettres de Mme Colet, dont nous avons déjà cité ici même quelques fragments, des vers que nous avons lieu de croire également inédits et que nous reproduisons ci-après.

I

Villa Reale, de San Lencio, près Caserte
(Italie méridionale).

A Madame X.....

..... J'ai éprouvé une très grande joie en recevant les *Chansons des rues et des bois,* hommage de l'auteur, qui m'a écrit une très belle lettre, un peu triste, sur les critiques qu'on a faites du livre. J'ai commencé par lire la dernière pièce, *le Cheval;* je l'ai trouvée si grande, d'un souffle tellement rare, qu'aussitôt j'ai écrit sur le même rythme les vers que je vous adresse. Hugo en a eu la première copie; je viens de faire l'autre pour vous. Il me semble qu'il y a du bon, et que vous la lirez bien, très bien.

J'ai écrit à Hugo, en lui envoyant les vers, une lettre

très importante; je désire qu'elle ne soit pas saisie. J'ai eu tant de lettres perdues ou interceptées que j'en suis épouvantée. Répondez-moi ici, c'est à une heure de Naples, on m'y fera passer vos lettres. Que devient Babinet? Lui aussi m'oublie, et Antoni, et *tutti quanti*. Voyez-vous les X...? Tout cela me semble dans une autre planète. Je suis à l'état chronique de sérénité pour tout ce qui regarde Paris. Aussi parlez-m'en sans crainte. On peut me mordre là-bas, je ne le sens plus. Je devrais être en pièces, en ruine, en poudre, tant on m'a déchirée dans ma vie. Eh bien, je résiste! Je m'étonne moi-même et vous étonnerai au retour. Je sais que vous voyez le cher et aimable Malitourne et qu'il est redevenu amoureux de vous plus que jamais; je sais que vous êtes brillante, heureuse, et j'en suis pleine de joie, car vous le méritez. Paris vous va et vous devez y avoir un salon. Mais un voyage ici vous ravirait, j'en suis sûre. Pourquoi ne venez-vous pas? Ce serait pour moi une fête de vous promener à travers ces terres historiques merveilleuses.

Je vous écris à dix heures du soir, la fenêtre ouverte, en face du Vésuve, une sérénade sur la terrasse; c'est la fête du village du dimanche gras. Quel pays artiste, beau, intelligent, mais avili par les prêtres et les moines, des cloportes! Ici ils fument, boivent, jouent aux cartes dans les cabarets et couchent sans se gêner avec les jeunes filles. Ils sont cyniques, mais le peuple

qu'ils corrompent est poétique et naïf. Et ce peuple est si ingénieux et si doux! Beaucoup, il est vrai, ont pour contre-partie le mensonge, l'astuce, et de petites trahisons; mais, en somme, ils sont faciles à contenter et désireux toujours que leurs services plaisent; ils *huilent*, pour ainsi dire, les petits ressorts de la vie.....

A VICTOR HUGO.

Raillez-vous, ô maître du temps,
Des cris de l'envie éphémère :
Les nains dérident les Titans
Et Thersite fait rire Homère!

Vous rayonnez dès maintenant
Parmi les dieux dont on s'inspire,
Et, superbe, on vous voit planant
L'égal de Dante et de Shakspeare.

Ouvrant de vastes horizons,
Vous déblayez la route étroite;
Fers des esprits, fers des prisons,
Tombent broyés sous votre droite.

Vous êtes le fier tourmenteur
De ceux qui pensaient ne rien craindre,
Et si grande est votre hauteur
Qu'aucun ne saurait vous atteindre.

Ils ont la force et le moment,
L'or, le bruit, la lâche matière ;
Mais leur éternel châtiment
Gronde dans votre bouche altière.

Terreur du mal, espoir du bien,
Vous êtes la foudre et la lave ;
Le poète et l'historien
De tout tyran font leur esclave !

Le vers vous élut Juvénal,
La prose vous sacra Tacite ;
Sur l'odieux et le banal
Votre fronde se précipite.

Vous fustigez le bateleur
Qui des héros singe l'allure,
Vous écrasez sous votre ampleur
L'apparence et la boursouflure.

Ils ont beau, ricanant entre eux,
Cacher la blessure reçue,
Ils soignent les coups désastreux
Que leur porte votre massue.

Ils sentent l'immortalité
De l'Hercule de la pensée ;
Sa sidérale majesté
Foule leur ombre terrassée.

Éclat qui n'est jamais terni,
Seule puissance qui survive,
Des possesseurs de l'infini
Ils voient la lueur attractive.

Cette idéale autorité
Détruit les jougs sacrés naguère :
Le droit divin d'impunité,
Le droit de mort, le droit de guerre.

Ces violateurs incertains
Tremblent à cette aube vermeille.
Prophète des nouveaux destins,
Votre grand clairon les éveille.

Ils se disent : « Qui donc est-il,
Ce hardi qui nous épouvante ? »
Une voix répond de l'exil :
« Je suis la vérité vivante !

« Le travailleur mystérieux,
L'ouvrier qui refait un monde,
L'intrépide laborieux
Qui déracine et qui féconde.

« Je suis le faucheur des mauvais,
La justice que rien n'attarde,
Le droit légitime, et je vais
Exterminant l'erreur bâtarde.

« L'émancipation des martyrs,
Le vengeur attendri des femmes,
Dans mes chants notant les soupirs
Que l'on étouffe au fond des âmes ;

« L'inspiré, la verge de feu
Chassant les rois, larves avides,
Et fouettant les vendeurs de Dieu,
Fantômes de nos temples vides.

« J'entoure d'épouvantement
Les pervers qu'on n'a pu détruire,
Comme on dompte les éléments
Et les monstres qui veulent nuire.

« Sur l'ignorant et le peureux
J'allonge ma main flamboyante,
Et, pour faire un jour l'homme heureux,
Je rends l'humanité voyante ! »

6 février.

Quand sa fille Henriette, qui avait épousé un médecin de Verneuil, devint mère, Mme Colet lui adressa d'Ischia, où elle se trouvait alors, la pièce de vers suivante, destinée à son petit-fils.

II

A mon Petit-Fils.

Ischia, 10 septembre 1865.

Cher enfant, suave lumière
Qui me caresse et me sourit,
Par le sang je suis ta grand'mère,
Je veux l'être aussi par l'esprit.

Que jamais ne soit étouffée
Ma voix qui vibre à ton berceau !
Que je reste ta bonne fée,
T'inspirant le bien et le beau !

Comme marque de mon lignage,
De trois dons je viens te bénir :
L'amour, l'honneur et le courage.
Ne les laisse jamais ternir.

L'amour est le courant de flamme
Qui dissout l'ombre et mène au jour ;
L'épanouissement d'une âme
Ne s'accomplit que par l'amour.

L'amour est la pitié suprême :
Qui fait comprendre et compatir ;
On se dit, sitôt que l'on aime :
« Jamais bourreau, plutôt mourir ! »

L'amour est comme un fleuve immense,
Intarissable, illimité.
Au sein de la mère il commence
Et s'étend sur l'humanité.

Douce clarté de ta famille,
Tu grandis, tu nous éblouis,
Tu charmes chaque jeune fille,
Tu rayonnes sur ton pays.

L'honneur de sa force t'inonde,
Tu goûtes la fierté des purs,
Et, loin des souillures du monde,
Tes pas courent, fermes et sûrs.

Tu vois que vivre est une tâche
Où souvent manque le bonheur,
Mais à la mollesse du lâche
Tu préfères ton âpre honneur.

La foi de ta jeunesse austère
Est la foi des grands stoïciens,
Sereines lueurs de la terre
Dont s'éclairaient les anciens.

Leur enseignement te dégage
De toutes les vapeurs du mal,
La lutte te trempe au courage
Et te couronne d'idéal.

Et moi, pauvre aïeule engourdie,
Le front courbé vers le cercueil,
Devant ta floraison hardie
Je tressaille d'un tendre orgueil.

Le même envoi contenait les vers suivants, adressés par Mme Colet à son gendre.

III

IMPROVISATION

A mon gendre, qui compare ma fille à une madone du Corrège.

Avec son enfant dans les bras,
Souriante et ne parlant pas,
Elle est, croyez-moi, plus jolie
Qu'une madone d'Italie.

Les madones dans les églises
Sont aujourd'hui ternes et grises,
Car sur la fraîcheur de leur teint
La crasse du moine a déteint.

Dieu merci, vous n'êtes pas moine !
Ni saint François ni saint Antoine,
Cher fils, ne vous ont enrôlé ;
Mieux qu'eux, l'amour vous a parlé.

Sur ma belle enfant, frêle et tendre,
C'est l'amour qui vous fit répandre
L'éclat de la maternité,
Bonheur, allégresse et santé.

Gardez bien ces destins prospères.
Vous êtes parmi les vrais pères,
Et ceux à Rome vénérés
Bien moins que vous me sont sacrés !

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 12 — 30 juin 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Fargueil et Bressant.* — Une des artistes les plus distinguées de notre temps, Mlle Anaïs Fargueil, vient de quitter définitivement le théâtre, après une longue et glorieuse carrière qui a eu une quarantaine d'années de durée. Mlle Fargueil nous a fait ses adieux dans le personnage de Mme de Maintenon du drame en vers de Coppée, personnage où elle n'a pas suffisamment réalisé la tradition historique et où,

en somme, elle s'est montrée inférieure à elle-même. Le rôle n'était pas dans ses cordes, ou, si l'on aime mieux, elle n'avait pas les cordes du rôle. Je crois que cet insuccès, l'une des rares méprises de sa belle carrière, a été des plus sensibles à Mlle Fargueil, et a sans doute motivé en partie la détermination qu'elle vient de prendre.

Mais, ce qui était à désirer, c'est que Mlle Fargueil va nous rester comme professeur de déclamation et d'art dramatique. Nul mieux que cette artiste, si complètement douée, ne pourra en effet former d'excellentes élèves, et il eût même été à souhaiter qu'on lui confiât une chaire d'enseignement officiel. Ce vœu a d'ailleurs été spécialement présenté au ministre par les écrivains les plus éminents et aussi les plus compétents, soit pour un enseignement particulier dans nos écoles, soit — nous le répétons, et ce sera là surtout que Mlle Fargueil pourra rendre de réels services — pour une chaire au Conservatoire.

Voici maintenant en quels termes Hugo, Augier, Feuillet, Sardou, ont appuyé une candidature de Mlle Fargueil à ce poste de professeur pour lequel l'opinion publique l'a si unanimement désignée :

Mlle Fargueil est une grande artiste ; elle devrait avoir sa place dans un des principaux théâtres de Paris. Elle consent à enseigner l'art qu'elle a honoré. Il me semble que ce serait un bonheur pour le Conservatoire d'avoir parmi ses professeurs

ce grand talent. Je recommande Mlle Fargueil à mon excellent et cher collègue M. Jules Ferry.

VICTOR HUGO.

J'abonde absolument dans l'opinion de notre glorieux maître.

E. AUGIER.

Je m'associe de tout mon cœur et de tout mon respect aux sentiments de Victor Hugo.

OCTAVE FEUILLET.

Je suis très fier de mettre ma signature au-dessous de celle de M. Victor Hugo, et je m'associe au désir qu'il exprime, en homme qui doit au très grand talent de Mlle Fargueil la plus belle part de ses succès.

VICTORIEN SARDOU.

Quant aux théories de Mlle Fargueil sur l'art de l'enseignement et sur la manière dont elle entend le donner, nous les trouvons résumées dans les passages suivants d'une fort belle lettre adressée par cette éminente comédienne à notre ami Jules Claretie, qui l'a publiée dans *le Temps*.

Ce que je voudrais faire, c'est élargir le cadre du travail élémentaire des élèves. Moins de place aux souvenirs traditionnels et plus d'importance à la recherche du pourquoi des sentiments et de leur *vérité* humaine. Pour cela, il faut que l'élève aime l'usage de la réflexion. Réfléchir, tout est là. Il faut que le professeur y conduise et pousse de tous ses efforts. Les dons naturel, c'est-à-dire les dons extérieurs, ne

suffisent pas pour faire un véritable artiste. Il faut que les facultés supérieures jouent d'ensemble. Le professeur doit aider à l'éclosion et à l'application des grandes facultés, ou bien alors qu'est-ce qu'il fait donc? Il devrait même, selon moi (je vais bien plus loin), être un philosophe, un psychologue : il devrait étudier attentivement les mœurs, le caractère, les habitudes, le point de départ et l'arrivée dans la vie de ceux dont l'éducation dramatique lui est confiée. En effet, j'ai remarqué que dans les arts, quels qu'ils soient, *on fait comme on est*. En d'autres termes, *le produit du travail réfléchit l'individu.*

Les professeurs actuels ne s'embarrassent guère de ces questions, qui me semblent considérables. Eh bien, sans l'observation profonde des qualités et passions du sujet, sans le grand souci de la distribution de ses études eu égard à ses dons comme à ses défauts, le professeur est un traître et le professorat un mécanisme ridicule et perfide.

Si mon professorat réussit, dit-elle, je prendrai un local qui permettra à mes marionnettes de se mouvoir librement sur un petit théâtre. Quand mon petit monde me semblera digne de l'examen du public, que je rechercherai dans la presse et dans le monde des arts, je composerai des spectacles en matinées et soirées. Leur zèle en sera stimulé. Et si dans l'avenir je puis m'adjoindre un conférencier de valeur, un artiste convaincu de la nécessité de développer de nouvelles théories en matiere dramatique, qui sait si, presque à moi seule tout d'abord, avec l'appui de la presse, je ne formerai pas une nouvelle école, une seconde école, si vous l'aimez mieux ?

Et en même temps que Fargueil se retire pour toujours du théâtre, un autre artiste qui a eu pendant tant d'années la faveur du public, et qui a eu surtout l'atten-

tion et les applaudissements du beau sexe, Bressant, quitte à jamais Paris pour aller finir à Nemours, à deux pas de la maison où est morte il y a quelques années seulement la mère de l'excellent artiste du Vaudeville, l'ancienne soubrette Rose Dupuis, une existence rendue bien douloureuse pour lui par l'affaiblissement de toutes ses facultés. Il y a peu de temps encore que nous rencontrions Bressant à Passy, traîné dans une petite voiture à roulettes où il semblait sommeiller. La vérité est que son œil éteint et morne lui donne presque toujours l'aspect d'un homme perpétuellement endormi, et qu'il ne reste plus rien, hélas! de ce charmant artiste qui fut si brillant, si distingué, si recherché — et si adoré!...

Lettre inédite de Béranger. — Nous empruntons la lettre suivante au recueil de lettres inédites du chansonnier, dont nous avons déjà cité quelques-unes des plus importantes dans notre *Gazette*.

A Madame Lemaire.

Fontainebleau, 4 octobre 1835.

Voilà quinze jours passés ici, et je commence à savoir que penser de ma nouvelle situation. Le moment a été bon pour en faire l'épreuve, car les accidents n'ont pas manqué. La petite bonne que nous avons amenée est tombée malade; il a fallu un médecin et une femme de

ménage. Il faut mieux même encore, car, Mme Lacoste et ses deux enfants nous étant tombés sur les bras pour une quinzaine, tout le mond est obligé de se mêler des soins de la maison, et vous pensez bien que j'en prends ma part. Ceci ne me va pas trop, et je crains pourtant que, même en temps ordinaire, je ne sois condamné à surveiller ou à exécuter quelques détails de ménage, qui n'ont, je vous jure, aucun attrait pour moi. Pour vous narrer tous les inconvénients, je vous dirai encore que je suis persuadé que l'eau ici, toute belle qu'elle est, ne m'est pas favorable ; ajoutez enfin que le froid du soir m'a déjà frappé sur l'oreille d'une manière assez peu aimable. Enfin, enfin, à l'heure où je vous écris, je ne me porte pas bien, et je ne suis pas sorti hier, et vraisemblablement ne sortirai pas aujourd'hui.

Voilà bien des désagréments, direz-vous, pour mon début. C'est vrai, et je vous en fais l'énumération pour conclure que, malgré tout cela, je suis enchanté d'être ici. Il est vrai que les prédictions de Mme Mezzara ne se sont pas accomplies ; grâce au Ciel ! les gens de Fontainebleau ne sont pas aussi sots qu'on s'était plu à me les peindre. Sauf une petite chansonnette bien innocente qui a passé par la serrure, je n'ai été en butte ici à aucune indiscrétion, et n'ai même pas reçu une visite autre que celle de la famille Perrotin. Je n'en ai pas fait, il est vrai ; même j'ai craint de me montrer dans la ville. Vanité que tout cela ! vanité même que la peur que j'a-

vais éprouvée aux menaces de Mme Mazzara. Oh! ma chère, d'après le silence dont mon arrivée ici a été saluée, silence qui serait un désappointement pour tant d'autres, vous pouvez juger comment on nourrit dans de petits cercles l'orgueil des hommes qui marquent plus ou moins. C'est parce qu'on se laisse aller à toutes les flatteries de bonne foi de ceux qui vous entourent qu'on est toujours disposé à se croire plus qu'on n'est, à se supposer une valeur qu'on n'a pas. Il n'y a que la peur des ovations qui me révèle que, malgré tout mon bon sens, je suis, comme beaucoup dont je me moque, atteint de cette vanité ridicule qui vous fait penser que le monde entier a les yeux sur vous.

Au reste, ici on peut fuir les importuns : la forêt est là pour offrir d'immenses et magnifiques retraites à ceux que les visites épouvantent. Je ne me suis pas encore lancé dans toutes ses parties, mais celle qui m'avoisine est si belle que je doute que je lui fasse beaucoup d'infidélités : ce sera mon parc. Il faut que je vous avoue aussi que je sens ma fureur de marcher bien diminuée. Les jambes refusent parfois le service ou ne le font qu'aux dépens de la tête. Je vieillis, enfin, quoi qu'on me veuille bien dire. Peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer ce dégoût du monde qui est devenu si vif en moi qu'il me semble inexpliquable : car enfin, de ce pauvre monde, je n'ai pas trop à m'en plaindre; je suis même bien loin d'être atteint de misanthropie.

A quoi donc tient ce dégoût, si ce n'est à la fatigue de l'âge? Savez-vous qu'il y a quarante ans que je fais le dur métier d'homme; et bien des années doivent me compter double. On obtient sa retraite avec moins de temps et de services. J'entre donc de plein droit aux Invalides. Mon hôtel n'est pas bien grand, mais il est très commode, et je vous assure que tous ceux qui le voient le trouvent ainsi. Judith est surtout heureuse ici; j'espère que l'occupation qu'elle a lui fera du bien. Quant à ma pauvre tante, elle est vieille, vieille d'intelligence et de corps à me faire peur. Je ne sais bien que depuis quelques jours combien il était urgent de ne pas la laisser seule à son quatrième étage. Reste à savoir comment l'hiver d'ici nous traitera tous.

Je reçois dans ce moment une lettre de Bernard; il ne me dit mot du séjour que vous avez dû faire à Ermenonville. J'espère qu'il viendra nous voir. Quant à vous, venez si vous voulez; je ne vous invite pas: d'abord, parce que nous avons du monde à présent; puis, parce que je crains que vous ne vous ennuyiez avec mes vieilles et dans mon ménage si mal outillé. Et puis je dois vous dire que je ne tiens pas compagnie aux promeneurs; je ne fais que leur montrer l'entrée de la forêt. Du reste, vous savez que vous serez bien reçue. Adieu; mes amitiés à Lemaire et à Fortoul, si vous le voyez. A vous de cœur.

BÉRANGER.

Ne m'oubliez pas auprès de Mmes Gratien et Mezzara.

P.-S. Si vous pouvez avoir la dernière *Revue du Nord,* lisez donc un fragment du prince Puttler Musco. Vous y verrez notre dîner chez Mme de Constant, ce qui n'a rien de merveilleux; mais vous y verrez aussi que Lherminier y est traité de *neveu* de Mme C... Rien ne m'a paru plus singulier, surtout de la part de Puttler, qui est de la famille. Demandez-en donc l'explication à Fortoul.

Je reçois ici *le Courrier*, *le National*, le *Journal de Paris*, *le Bon Sens*, ce que je n'ai pas besoin de vous dire. On m'a supprimé *le Commerce* et *le Constitutionnel.* Concevez-vous, pour ce dernier, l'économie poussée à ce point?

Si vous aviez quelque bon livre à m'envoyer, adressez-le à Perrotin, rue Saint-Roch-Poissonnière, n° 3. Il va à Paris toutes les semaines et repart à la fin.

Encore Fortoul! Priez-le de remercier de ma part son ami Charton, qui me continue ici l'envoi du *Magasin pittoresque.* Dans le dernier numéro, il a parlé de Fontainebleau et de moi. Dites-lui aussi, pour ne pas mettre en frais l'*Encyclopédie pittoresque*, de me la faire envoyer à l'adresse de Perrotin, sous mon nom.

Le Bilan du Salon. — Nous devons constater

qu'au point de vue du produit financier, le Salon de 1881 est singulièrement en progrès sur celui de 1880. La clôture a eu lieu le 13 de ce mois, et il résulte de l'apuration de ses comptes que les recettes totales des entrées se sont élevées à 321,544 francs, tandis qu'en 1880, avec l'administration officielle, elles n'avaient donné que 186,989 francs. C'est donc une plus-value de 134,555 francs en faveur du Salon de cette année. Si on ajoute à la recette des entrées divers autres produits, tels que la vente du catalogue (20,000 francs), le privilège du buffet (30,000 francs), les emplacements loués à des marchands de photographies (6,000 francs) et les abonnements (3,000 francs), on arrive à un total général de 380,544 francs. Or les dépenses de l'exploitation ont été de 215,000 francs; c'est donc 165,544 francs de bénéfices nets qui restent à la Société des artistes.

Une des causes de l'augmentation des produits de cette année provient de la réduction relativement considérable des entrées de faveur, que la Société des artistes a peut-être même données avec trop de parcimonie. Ainsi, l'an dernier, les entrées gratuites avaient été de 503,237; cette année elles n'ont été que de 261,871. Ajoutons que la disposition meilleure adoptée pour le classement des tableaux, et aussi les cartouches servant d'explication placés sur leur bordure, ont rendu l'exposition plus intéressante et ont sans doute concouru à y

attirer plus souvent les mêmes personnes. En somme, grand succès, qui va permettre à la Société nouvellement fondée de se constituer dès la première année un fonds sérieux qui s'augmentera les années suivantes et dont seront évidemment appelés à profiter les artistes.

Et, à propos du Salon, ajoutons que le gouvernement vient d'y acheter une soixantaine de toiles destinées à nos divers musées, ainsi qu'au palais de Versailles. Nous remarquons dans le nombre *la Glorification de la Loi,* de Baudry; *Patrie!* de Bertrand; l'*Épisode de Quiberon*, de Boutigny; la *Distribution des drapeaux*, de Detaille; *les Vainqueurs de la Bastille,* de Flameng; le *Saint Jérôme*, d'Henner; *les Enrôlements volontaires*, de G. Mélingue, et *le Maréchal de La Ferté à Belfort,* de son frère Lucien; *le Relais,* de Princeteau; *le Drapeau et l'Armée*, de Protais, etc..., toutes toiles qui avaient été particulièrement désignées à l'administration par le succès que leur a fait le public.

Sarah Bernhardt a Londres. — Mlle Sarah Bernhardt — retour d'Amérique — donne en ce moment à Londres, par suite d'un traité antérieur, une série de représentations, composées notamment de *la Dame aux camélias* et de *Frou-Frou.* Comme cette belle et nomade comédienne n'a jamais joué ces deux pièces ici, un certain nombre de Parisiens ont traversé la Manche pour aller l'entendre. *La Dame aux camélias* est celle des

deux comédies qui a produit le plus d'effet ; les Anglais connaissaient d'ailleurs *Frou-Frou*, que Sarah leur avait déjà jouée l'an dernier. Puis jusqu'à présent la censure anglaise avait interdit la représentation de la pièce de Dumas fils en Angleterre, et elle constituait donc, par ce fait, une véritable primeur. Voici sa distribution actuelle au delà du détroit :

Armand Duval,	MM. ANGELO.
Duval père	LANDROL.
Saint-Gaudens,	BAHIER.
Gaston de Rieux,	PASCAL.
Gustave,	CORBIN.
Marguerite Gautier,	Mmes S. BERNHARDT.
Nichette,	VRIGNAULT.
Nanine,	ACHARD.

A part M. Bahier et, bien entendu, Mlle Bernhardt, aucun de ces artistes n'était ici à sa place. Landrol n'est pas taillé pour les pères nobles sérieux et pleurards, et Angelo, qui n'a pas une figure désagréable, tant sans faut, est cependant le dernier comédien que nous eussions été chercher pour jouer Armand Duval. Quant à Sarah, de l'aveu unanime, Sarcey en tête, elle a fait oublier toutes les Marguerite Duval qui se sont succédé depuis Mme Doche dans ce rôle difficile, Mme Doche comprise.

Ce grand succès a même nui à la reprise de *Frou-*

Frou, qui avait attiré un public bien moins nombreux. Voici comment, là-bas, sont distribués les principaux rôles de la pièce :

Sartorys,	MM. Train.
Valréas,	Pascal.
Brigard,	Landrol.
Frou-Frou.	Mmes S. Bernhardt.
Louise,	Tessandier.

Quand ses représentations à Londres seront terminées, Sarah s'en ira, dit-on, dans le nord de l'Europe ; puis, à la fin de l'année, elle entreprendrait une nouvelle campagne transatlantique, cette fois dans l'Amérique du Sud. Pauvre Sarah ! Combien mal est-elle conseillée, ou quel immense besoin d'argent la possède ! Ne serait-il pas plus digne de sa renommée et de son talent de reparaître sur la scène de la rue de Richelieu, ou, — s'il lui paraît trop dur de tenter de rentrer en grâce auprès de ses anciens camarades, — ne serait-il pas à la fois plus honorable et même plus glorieux de s'en venir tout simplement jouer *la Dame aux camélias*, *Frou-Frou*, et autres œuvres du même genre, où elle trouverait un égal succès, sur la scène du Gymnase ou sur celle du Vaudeville ?

Pilleurs et Pillés. — Nous voulons parler ici du pillage littéraire connu sous le nom de plagiat, et qui a

été commis plus souvent qu'on ne le pense, même par les plus grands écrivains. C'est ce que nous apprend un intéressant article publié dernièrement dans *l'Artiste* par M. Alexandre Piedagnel.

Montaigne, dont les *Essais* sont une mine inépuisable, paraît être un de ceux qui ont le plus tenté la plume de ceux qui l'ont suivi.

Voltaire lui a fait l'honneur de le mettre en vers.

MONTAIGNE

Or, je vous veulx montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoy vous faites profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moi aulcune offense, et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison.

VOLTAIRE

Des dieux que nous servons connais la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Le mien, lorsque ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Charron lui est aussi redevable de quelque chose, comme on va le voir.

MONTAIGNE

Si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu ; un

jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumiere ny d'autre nuict. Ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye, et qui entretiendra vos arrière-neveux. Et, au pis aller, la distribution et variété de tous les actes de ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au branle de nos quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu; il n'y sait autre finesse que de recommencer. Ce sera toujours cela mesme.

CHARRON

Tu as tout veu, un jour est égal à tous; il n'y a point d'autre lumiere ni d'autre nuict, d'autre soleil ny d'autre train au monde; au pis aller, tout se voit en un an. L'on y voit la jeunesse, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il n'y a autre finesse que de recommencer.

Le grand penseur Pascal n'a pas dédaigné non plus de faire à Montaigne le sérieux emprunt qui suit.

MONTAIGNE

Ceste mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour; nostre âme parfois s'en revanche de mesme, ils mentent et se trompent à l'envy.

... Il n'est rien si lourdement et largement faultier

que les loix, ni si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes, ne leur obéit pas justement par où il doibt.

PASCAL

Les sens abusent la raison par de fausses apparences, et cette mesme piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour; elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens et leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent et se trompent à l'envi.

... Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes. Qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi.

Le fécond Delille n'en a pas moins été recourir à Dorat, sans trop dissimuler son emprunt, comme on peut s'en convaincre.

DORAT

Que fait le forgeron soulevant ses marteaux,
Le vigneron brûlé sur ses ardents coteaux,
Le captif dans les fers, le nautonier sur l'onde,
L'esclave enseveli dans la mine profonde,
Le timide indigent dans son obscur réduit ?
Il chante, l'heure vole et la douleur s'enfuit.

DELILLE

Que fait le laboureur conduisant ses taureaux,
Que fait le vigneron sur ses brûlants coteaux,
Le mineur enfoncé sous ses voûtes profondes,

Le berger dans les champs, le nocher sur les ondes,
Le forgeron domptant les métaux enflammés ?
Ils chantent, l'heure vole, et leurs maux sont charmés.

Corneille, imitant son collaborateur Molière, qui déclarait prendre son bien où il le trouvait, s'inspira, dans *Psyché*, d'un passage de *Pyrame*, de Théophile.

THÉOPHILE (*Pyrame*).

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souvent entre et sort par ta bouche ;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux et d'envie et d'amour.
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent.
Si je pouvois complaire à mon jaloux dessein,
J'empêcherois tes yeux de regarder ton sein.
Ton ombre suit ton corps de trop près, ce me semble,
Car tous deux seulement devons aller ensemble.
Bref, un si rare objet m'est si doux et si cher
Que ma main seulement me nuit de te toucher.

CORNEILLE

Psyché.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'Amour.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par vostre bouche.
Vostre habit de trop prés vous touche.

Corneille avait, d'ailleurs, pris à Godeau les deux fameux vers de *Polyeucte* :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Nous terminerons par deux petits emprunts, fort peu déguisés, faits par Voltaire à Cassaigne et à Racine.

CASSAIGNE

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête et par droit de *chevance*.

VOLTAIRE

Je chante ce héros qui régna sur la France.
Et par droit de conquête et par droit de *naissance*.

RACINE

Et ce même Sénèque et ce même Burrhus,
Qui depuis.. Rome alors admiroit leurs vertus.

VOLTAIRE

Et ce même Biron, ardent, impétueux,
Qui depuis... Mais alors il était vertueux.

Et en remerciant M. Piedagnel de ces intéressantes révélations, nous donnerons, comme mot de la fin, cette joyeuse épigramme du chevalier d'Aceilly, plagiaire emérite et endurci, qui prenait très gaiement son parti de tous ses actes de piraterie littéraire :

Dis-je quelque chose assez belle,
L'antiquité toute en cervelle,

Prétend l'avoir dite avant moi.
C'est une plaisante donzelle!
Que ne venoit-elle après moi?
J'aurois dit la chose avant elle.

VARIA. — *Littré et Dupanloup.* — Nous donnons ci-après la très curieuse lettre que Mgr Dupanloup adressa à Littré en 1863, au sujet de sa candidature académique, lettre qui fait autant d'honneur au prêtre qu'au philosophe, et qui est un document vraiment digne d'être conservé.

Paris, jeudi soir, 23 mai 1863.

Monsieur,

Si vous me rendez justice, vous croirez à la sincérité du mouvement qui me porte à vous écrire. Je n'ai pas voulu que cette journée prît fin sans que je vous eusse exprimé quelle tristesse il m'en reste et quels sentiments se partagent mon âme.

Ne croyez pas que cette tristesse ait pour cause les accusations qui s'élèvent contre moi. Je les avais prévues et ne ferai rien pour les détourner. Il me suffit de ne pas les mériter.

Mais je suis triste, Monsieur, en pensant à vous, en me disant qu'il m'a fallu combattre un homme dont les qualités méritent mon hommage, blesser un homme que je voudrais toucher, augmenter l'affliction de ceux qui vous aiment. Laissez-moi vous tendre la main, laissez-moi vous prier de ne pas délaisser, à cause des souvenirs de ce jour, la religieuse

recherche du vrai dans ces capitales questions qui sont le suprême intérêt de toute vie humaine. Ce noble labeur est bien au-dessus de tout le reste.

Souffrez donc, Monsieur, que j'invoque ardemment ce Dieu en qui j'adore notre commun Père, afin qu'il vous éclaire sur ce qui est la vérité et sur la fragilité de vos doutes, afin qu'il vous manifeste aussi, permettez-moi de l'ajouter, la pureté de mes intentions et la sincérité de l'estime que je conserve pour votre caractère.

Agréez, Monsieur, tous mes respects.

F. Ev. d'Orléans.

Le Grand-Duc de Russie et M. Émile Zola. — Nous trouvons dans le dernier feuilleton dramatique de notre ami Delpit une curieuse anecdote qui prouve que les étrangers, — même les plus haut placés dans la hiérarchie sociale, — ne jugent pas moins sévèrement que nous l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana*. Parlant de la préface que notre confrère Arnold Mortier a demandée à Zola pour sa dernière année des *Soirées parisiennes* qu'il vient de publier chez Dentu, il s'écrie :

« Et pour la préface d'un tel livre, quelle idée de s'adresser à M. Zola, l'écrivain qui connaît le moins le monde des premières ! De vrai, la seule raison, c'est le bruit que fait l'auteur des romans malpropres que l'on sait. Eh bien ! c'est une faiblesse. M. Zola avait un grand talent et beaucoup de succès; aujourd'hui, il fait beaucoup de bruit et n'a plus de talent. M. Arnold Mortier

doit au fond savoir fort bien à quoi s'en tenir quant à l'opinion des Parisiens sur l'auteur de *Nana*. L'opinion des étrangers, il l'ignore peut-être. Je vais la lui exprimer dans une anecdote un peu gauloise, à cause du mot que j'écrirai, mais que nos lecteurs me pardonneront. Je tiens l'histoire d'un de mes amis, qui l'a entendu citer devant lui. S. A. le grand-duc Serge de Russie, le plus jeune ou l'un des plus jeunes frères du czar actuel, allait, il y a un an, à la mer, voir une des plages normandes. En traversant je ne sais quel pont, l'un de ses aides de camp lui dit, en désignant une maison dans la vallée :

« Tenez, Monseigneur, voici la demeure de M. Zola. »

Le grand-duc cherche un moment.

« M. Zola? M. Zola? »

Puis tout à coup, comme un homme qui trouve :

« Ah! oui, ce monsieur qui est si *cochon!* »

Voilà ce que les étrangers pensent du grand lama de la pornographie naturaliste. Ils le considèrent comme un producteur d'obscénités tolérées. »

Autographes et Orthographe. — Nous empruntons à la collection d'autographes d'un aquafortiste les trois billets suivants, — prose et vers, — qui lui ont été adressés en réponse à des demandes d'autorisation de gravures de portraits :

Asnières, 1876, février.

Cher ami,

Vous demandez ma tête? Si j'avais l'esprit et le style de Léon Gozlan, mon oncle, je vous enverrais une lettre dont on parlerait dans cent ans. Mais moi, je ne puis que vous dire : Prenez-la! Et puisse-t-elle, sous votre spirituel burin, rappeler au public un bon souvenir!

A vous,

LOUIS MONTROUGE,
Directeur du théâtre de l'Athénée comique.

Mon portrait, à moi ? merci, car
C'est bien de la bonté de reste;
Et vous en serez puni par
Ce quatrain plus que modeste.

CHARLES MONSELET.

— Autre quatrain pour finir, et dont nous respectons scrupuleusement la curieuse orthographe :

— Malgrés mon titre de comtesse,
Celui Dauteur des Voleurs Dor,
Pour les ami de ma jeunesse
Je suis
CÉLESTE MOGADOR.

Céleste Mogador n'est pas la seule femme célèbre, d'ailleurs, qui ait eu une orthographe de fantaisie; une de ses ancêtres du monde galant, celle qu'on avait sur-

nommée l'Aspasie du XVIIe siècle, Ninon de L'Enclos, écrivait à l'abbé d'Hautefeuille le billet suivant dont l'orthographe, exactement reproduite, doit consoler Céleste Mogador de ses infidélités aux préceptes de la grammaire :

A labe Dotefeuille

Je trouve cette laitre très bien ai crite et dun homme desprit. Je vous remersie d'avoir et tay tout droit à Mme de Bouillon, car je ne doute pas que vous ne liayés de mendrez cette grasse de ma par. Le procès de Mme de Nemours contre le prinse de Conti est remis à lanée qui viens on luy fera bien avaler des couleurs elle a bien tort de ne sestre pas acoumodée. Adieu je vous aten avec impasience.

Un Effet d'acoustique. — C'est à *Paris-Journal* que nous empruntons l'histoire suivante, relative au compositeur Alfred Ortolan, l'un des deux fils de l'éminent jurisconsulte :

« Ortolan faisait répéter un ouvrage dont le principal rôle était tenu par Colson. Celui-ci, très gai de sa nature et trouvant la musique du compositeur un peu sombre, avait résolu de jouer à M. Ortolan tous les tours qui lui viendraient à l'esprit. Or, dans la pièce, Colson entrait en scène en chantant :

Je vais la voir !
Ah ! quel espoir !

A l'une des répétitions, il remplace le second vers : *Ah! quel espoir!* par : *Ah! quel rasoir!*

Ortolan était à l'orchestre.

« Pardon, dit-il à l'artiste, mais il me semble que vous changez le texte. Il n'y a pas : *quel rasoir!* mais : *quel espoir!*

— Mais j'ai dit : *quel espoir!* réplique Colson.

— C'est curieux! j'avais entendu *rasoir*. N'importe, continuez. »

Et Colson recommence de plus belle.

« Ah! cette fois, j'ai bien entendu. Vous avez dit : *quel rasoir!*

— Moi? pas du tout!

— Par exemple! Voilà qui est un peu fort. Après tout, peut-être est-ce un effet d'acoustique. Nous allons bien le voir. Venez dans mon fauteuil, moi je vais sur la scène. »

Et ils font l'échange de places.

« Faites attention, dit Ortolan, je vais chanter. » Et il entonne le :

Je vais la voir!
Ah! quel espoir!

« Eh bien, lui crie Colson, j'ai bien entendu. » Vous avez dit : *Quel rasoir!* »

Ortolan était désolé.

« Enfin, dit-il en regagnant sa place, que voulez-vous faire à cela? Il y aura une personne dans la salle

qui entendra : *Quel rasoir!* au lieu de ce qui est écrit. Il faut bien s'y résigner. »

Littré et le Singe. — On a prétendu que Littré faisait descendre l'homme du singe, et la chose a été assez souvent répétée pour qu'il soit intéressant de constater ici la vérité sur ce point. Nous la demanderons à Littré lui-même, qui dit dans son ouvrage intitulé *Conservation, Révolution et Positivisme :*

« Je ne sais qui s'étant avisé de dire que j'étais partisan des doctrines transformistes, cela a été répété par la presse cléricale, et elle a certainement cru procurer un grand plaisir à ses lecteurs en assurant que je faisais *descendre l'homme du singe.* Leur plaisir a été grand en effet, et parmi eux on croit pieusement que j'adhère à une théorie si *monstrueuse aux yeux de l'orthodoxie.* Il y a quelques années, un prêtre m'écrivit au sujet de mes doctrines, parmi lesquelles il faisait, bien entendu, figurer la descendance simienne de l'homme. Je lui représentai en ma réponse que, de la part d'un personnage grave et dans une lettre sérieuse, il ne convenait pas d'alléguer des assertions dont on ne s'était pas assuré, et je lui demandai *dans lequel de mes écrits il avait vu que j'étais partisan du transformisme.* Il me répliqua qu'il l'avait lu dans les petits journaux, et, comme je n'avais pas réclamé, il avait pensé que cela était admis. Tout récemment, un abbé directeur d'un grand établis-

sement d'instruction publique près de Nîmes, a donné pour argument de vers latins à ses élèves un texte que je reproduis : « M. Littré, un grand savant de nos jours, a découvert, *paraît-il* (c'est moi qui souligne *paraît-il*), que nous descendons du singe. Il va trouver ses frères du Jardin des plantes, et les prie de l'admettre au milieu d'eux. Il est d'abord bien accueilli ; mais il essaye vainement de grimper aux arbres, et les singes se moquent de lui. » Ceci, qui est imprimé dans un programme, montre deux choses : l'auteur paraît ignorer que Darwin est l'auteur du transformisme, et il m'attribue cette doctrine, que je n'ai jamais acceptée. Voilà deux abbés, celui de la lettre et celui du programme, admirables pour la sûreté de leurs informations. »

Le Manuscrit des Iambes.—Voici un curieux document: c'est le traité de vente du manuscrit des *Iambes* de Barbier, qui ont eu tant d'éditions et qu'on vend encore à de très nombreux exemplaires de nos jours. On sait que le livre fit fureur lors de son apparition. Constatons d'ailleurs que 1,200 francs représentaient en 1831 une somme relativement élevée, et que les vers ne se sont jamais vendus très cher à aucune époque, même quand ils étaient signés des noms les plus illustres :

Entre les soussignés,

Monsieur Auguste Barbier, demeurant à Paris, rue

Saint-Dominique-Saint-Germain, n° 11, d'une part ;
Et Monsieur Urbain Canel, libraire, demeurant à Paris, rue du Bac, n° 104, d'autre part,

A été convenu et arrêté ce qui suit :

M. Barbier vend à M. Urbain Canel, qui accepte, le droit d'imprimer et publier une édition d'un livre ayant pour titre *Iambes*, tirée à onze cents exemplaires, moyennant la somme de douze cents francs, qui seront payés comptant lorsque M. Barbier donnera le bon à tirer de la dernière feuille.

Il sera remis à M. Barbier dix exemplaires de son ouvrage.

En cas d'une seconde édition, M. Barbier s'engage à donner la préférence sur tout autre à M. Urbain Canel, à prix égal.

Fait double et de bonne foi entre nous, à Paris, ce trente et un octobre mil huit cent trente et un.

Approuvé l'écriture ci-dessus.

U. Canel. Auguste Barbier.

Un Journal parlé. — Il paraît que, le progrès aidant, nous sommes destinés, dans un avenir plus ou moins éloigné, à ne plus lire, mais à entendre notre journal. Voici ce que nous trouvons, à ce sujet, dans la *Convention nationale :*

« Encore un nouveau journal; mais, cette fois, c'est en Amérique qu'il paraît. Il s'appelle *The Daily Phonograph*, et se publie sans caractères ni papier.

Une société d'imprimeurs a, paraît-il, avancé un million de dollars à un disciple d'Édison, M. Williams Linier, qui a eu l'idée d'appliquer à un journal l'ingé-

nieuse idée de son professeur. De cette façon, le lecteur peut écouter à domicile un discours prononcé au congrès, comme s'il était dans la salle même.

M. Linier a fait distribuer gratis 10,000 phonographes d'égale dimension à 10,000 personnes qui ont demandé à s'abonner, à titre d'essai, pour trois mois.

Dans le bureau de la rédaction, à New-School Street, se trouve le phonographe central, où *se parle* le numéro du jour. Chaque matin, l'abonné reçoit un paquet de feuilles d'étain qu'il peut disposer lui-même sur son phonographe; il adapte à ce dernier un appareil d'horlogerie, et le phonographe commence aussitôt à fonctionner, lui donnant les nouvelles du jour. »

Un Document forain. — Notre confrère et ami M. Auguste Magen nous communique ce curieux boniment d'un baladin qui montrait dernièrement des reliques apocryphes à la foire de Montpellier.

EN FOIRE

SURSUM CORDA!!!

AVIS ET INVITATION

du

RELIQUARIUM

Visible pour les adultes seulement

Habitants de cette Cité,

SALUEZ LA BONNE NOUVELLE! — Demain,

sous le clair soleil d'avril, éclateront les joyeuses clameurs de la foire annuelle. Voici le jour venu où les vibrations du cuivre, les grondements de la grosse caisse, les fantaisies crépitantes du tambour, diront à votre curiosité subitement éveillée : *Debout, Paresseuse, les forains sont là!*

*Au milieu d'eux, — comme l'*oasis *verdoyante et ombreuse au milieu du désert brûlé par le soleil, se trouve le* RELIQUARIUM.

C'est un temple élevé à la Vérité *imprescriptible.*

A la Vérité, *pure lumière que le vent du doute ne saurait éteindre.*

A la Vérité, *bienfaisante clarté qui est à l'esprit ce que l'étoile est au marin.*

Fouillez les arcanes du RELIQUARIUM ; gardez souvenance des merveilles exposées ; remontez, par la pensée, tous ces siècles qui virent l'enfance morale de l'humanité. — N'oubliez plus, après avoir contemplé ces trésors historiques, qu'à côté de SOCRATE, PLATON, ARISTOTE, ZÉNON ; *qu'à côté de* SÉNÈQUE, MARC-AURÈLE ; qu'en regard de ces philosophes savants qui s'appelèrent : *Abailard, Bacon, Descartes, Locke, Leibniz, Kant ;* et presque de nos jours : *Diderot, J.-J. Rousseau, d'Alembert, Voltaire..... nous avons surtout,* ô mes amis! à nous incliner devant ceux-là qui se nommèrent :

Polycarpe, Boniface, Pancrace, Tranquillin, Cucufin,

Anatole, Ignace, Macaire, Pamphile,
Exupère, Placide, Basile!!!

le front de ceux-là touchait à la coupole étoilée. Ils avaient pour compagnes en hauts et beaux mérites :

Perpétue, Brigitte, Pétronille, Cunégonde, Pulchérie,
Anastasie, Philogone, Pélagie!!!

Memento quia pulvis es...

Né de la poudre de la terre et une respiration de vie m'ayant été insufflée dans les narines, ayant de plus été fait âme vivante, je vous dois un langage sincère. — *Or,* ne pouvant vous crier ma douleur qui est aussi la vôtre, je vous convie au RELIQUARIUM, Panthéon élevé par mes faibles mains à de grandes mémoires.

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto...

LEMOINE-CATON.

LE MUSÉE EST VISIBLE TOUS LES JOURS.

Prix d'entrée : 25 centimes.

PETITE GAZETTE. — L'association des artistes dramatiques vient de réélire M. Halanzier pour son président. L'ancien et éminent directeur de l'Opéra a obtenu 397 voix sur 420 votants. Disons, à ce propos, que la fortune de l'association s'élève actuellement — c'est le dernier rapport officiel qui le constate — à la somme de 111,500 francs de rente.

— On vient de faire une nouvelle vente des livres et manuscrits de l'admirable bibliothèque Firmin Didot. La Bibliothèque nationale a acheté, entre autres livres, dans la dernière vacation, une *Histoire universelle jusqu'à la mort de Jules César*, qui est montée jusqu'à 13,000 francs. C'est un magnifique manuscrit sur vélin, exécuté dans le XIVe siècle, et qui a appartenu au connétable de Luxembourg. La Bibliothèque a également acheté *Hayton* ou *Haycon* (*la Fleur des histoires de la terre d'Orient*), précieux manuscrit du XVe siècle, moyennant 6.000 francs.

Statistique de la Presse. — La librairie DAFFIS vient de publier un Catalogue des Journaux paraissant à Paris, qui nous apprend que 1264 feuilles quotidiennes, hebdomadaires, etc , se publient à Paris, dont 71 journaux religieux, 115 de jurisprudence, 228 d'économie politique, finance et commerce, 23 de géographie et d'histoire, 127 de lecture récréative, 31 d'instruction, 65 de littérature, philologie et bibliographie, 14 de beaux-arts, 4 de photographie, 10 d'architecture, 6 d'archéologie, 16 de musique et 19 de théâtre, 74 de mode (dont 4 de coiffures), 119 de technologie (industries diverses), 110 de médecine et pharmacie, 40 de sciences, 25 d'art militaire et marine, 28 de sciences agricoles, 22 de sciences hippiques et 22 divers.

Le nombre des journaux politiques quotidiens est de 67, celui des revues politiques de 28 ; seuls les journaux politiques, financiers et de médecine sont en augmentation, et leur nombre s'est accru de moitié depuis un an.

Nécrologie. — On annonce la mort, à Paris, du marquis de Banneville, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien ambassadeur et ancien ministre des affaires étrangères sous le deuxième Empire. — Le célèbre violoniste Vieuxtemps vient de mourir à Alger. Il n'avait que soixante et un ans. — M. Savart, professeur au Conservatoire et auteur de nombreux morceaux de musique religieuse, vient de mourir à soixante-sept ans. — Le 3 de ce mois est mort, à Villenauxe (Aube), un horticulteur distingué, M. Charles Roger-Desgenettes, ancien percepteur, et qui tenait par sa famille à Desgenettes, le célèbre médecin militaire du premier Empire, ainsi qu'à cet abbé Desgenettes, l'ancien curé si connu de l'église des Petits-Pères. Par ses alliances il tenait aussi à la famille du girondin Valazé, dont le fils et le petit-fils sont morts généraux de division, et dont il avait épousé la petite-fille.

Georges d'Heylli.

Le Gérant, D. Jouaust.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



